



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

FR

450

23C







FR 450

C. R. M.

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

2 Volumes.





FR 450



Tasso, Torquato

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

POÈME DU TASSE.

NOUVELLE TRADUCTION.

TOME PREMIER.




A P A R I S,

Chez J. B. G. MUSIER, fils, Libraire, Quel
des Augustins, au coin de la rue
Gift-le-Cœur.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PQ4642

F21L4

1774

v.1



LA Traduction que nous donnons au Public , a été arrachée à l'Auteur presque malgré lui : c'est , nous a-t-il dit , un ouvrage de ma première jeunesse. J'étois passionné pour le Tasse & mécontent de ses Traducteurs : j'ai fait autrement , je n'ai peut-être pas fait mieux.

Hé bien ? corrigez , retouchez.

— Non. J'ai fait vœu de ne plus écrire ; & puis mon imagination a été refroidie par l'âge & froissée par les évènements. Je ferois plus correct , mais je vaudrois encore moins.

Et la Préface ?

— Je n'en ai point fait , je n'en ferai point. Qu'y mettrois-je ?

Vous parleriez du Poëme épique.

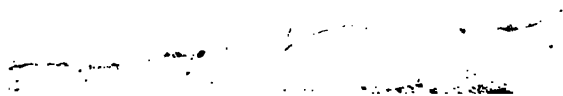
— Tant de monde en a parlé.

Des Traductions.

— Ce que j'en dirois ne rendroit pas la mienne meilleure.

Du Tasse.

— Sa Vie est par-tout. Son génie doit se retrouver dans mon Ouvrage, ou mon Ouvrage ne vaut rien.



LE Frontispice représente les Croisés , levant
l'étendart de la Croix , & se préparant aux
combats. La palme du Martyre & la couronne de
l'immortalité leur sont présentées comme l'objet
de leurs vœux.

Le dessin est de M. DESRAYs.



JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.



CHANT PREMIER.

JE chante la guerre sainte & ce capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. Nombre d'exploits signalèrent sa prudence & sa valeur : nombre de travaux éprouverent sa patience dans cette glorieuse conquête. Envain l'enfer se

Tome I.

A

2 LA JÉRUSALEM

souleva contre lui ; envain s'armerent contre lui , les peuples réunis de l'Asie & de l'Afrique ; le ciel protégea ses efforts & il ramena sous les saints étendards ses compagnons errans.

O muse ! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon , toi qui habites dans l'Olympe au milieu des célestes chœurs , & dont le front est couronné d'étoiles immortelles ; ô muse allume dans mon sein une ardeur divine , enflamme mes chants ; pardonne si j'orne la vérité de fleurs , & si je répands , sur mes vers , d'autres charmes encore que les tiens.

Tu fais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse ; tu fais que la vérité parée des graces de la poésie entraîne & subjugué les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons , à un enfant malade , les bords d'un vase abreuvés d'une douce liqueur : heureusement trompé , il boit des sucres amers , & doit la vie à son erreur.

D É L I V R É E. ;

O magnanime Alphonse, ô mon asyle & mon port ! toi qui sauvas des injures de la fortune, & des écueils d'une mer en furie , ma barque errante & à demi-brisée , daigne sourire à des vers qu'au milieu de mon naufrage je fis vœu de te consacrer. Peut-être un jour viendra que ma muse, qui présage tes destins, osera chanter tes exploits ; & en les chantant , elle ne fera que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui, si jamais les Chrétiens sont réunis par les nœuds de la paix ; si jamais ils s'arment pour arracher une seconde fois au fier Musulman la glorieuse proie que retient son injustice : oui , ce sera toi qui commanderas leurs armées , ou guideras leurs pavillons. Emule de Godefroi, daigne écouter mes chants & prépare toi aux combats.

Déjà le soleil avoit cinq fois parcouru son oblique carrière depuis que l'ardeur d'un saint zèle avoit entraîné les Chrétiens dans l'Orient. Nicée avoit cé-

4 LA JÉRUSALEM

dé à leur audace : la puissante Antioche surprise par leur adresse , avoit été défendue par leur valeur contre toutes les forces de la Perse. Maîtres de Tortose, l'hiver suspendoit leurs efforts & ils attendoient le retour du Printems.

Déjà cette saison qui enchaîne l'activité des guerriers touchoit à sa fin , quand du haut de son trône , de ce trône qui s'élève autant au-dessus de la sphere étoilée que les étoiles s'élèvent au-dessus des enfers , l'Eternel abbaissa ses yeux sur la terre ; un seul de ses regards embrasse l'univers & tous les êtres qu'il renferme.

Tout est présent à sa vue ; mais elle se fixe sur-tout sur la Syrie & sur les Princes Chrétiens. De ce coup-d'œil qui pénètre les cœurs & qui en éclaire les replis les plus tortueux , il voit Godefroi enflammé du zèle le plus pur. Ce guerrier, plein de foi, brûle d'affranchir Solime du joug de l'impie. La gloire , les Empires, les richesses, tout est vil à ses yeux.

D É L I V R É E. 5

L'ambitieux Baudouin n'aspire qu'aux grandeurs humaines dont il est occupé tout entier. Tancrede en proie à un amour funeste qui l'agite & le dévore , dédaigne la vie. Boëmond jette dans Arrioche les fondemens de son nouvel empire , établit des loix , crée les arts & donne à ses sujets , un culte pur & des vertus.

Profondément absorbé dans ces grands desseins , il ne paroît plus connoître d'autre gloire , ni d'autres exploits. L'ame impétueuse de Renaud appelle la guerre & s'indigne contre le repos. Ce ne sont point des trésors , ce n'est point un empire , qui flattent ses vœux ; il ne brûle que pour l'honneur ; mais il brûle d'une ardeur immodérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe son oncle , & son cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir sondé l'ame de ces guerriers & des autres Princes chrétiens , le Roi du monde appelle Gabriel qui tient le second rang parmi les ministres de

6 LA JÉRUSALEM

ses volontés. Gabriel interprète fidèle entre Dieu & les Justes, messager toujours agréable, porte, sur la terre, les décrets du ciel, & reporte, au ciel, les vœux & les prières des mortels.

» Va trouver Godefroi. Dis-lui de ma part ; pourquoi cette inaction ? pourquoi
 » Solime opprimée attend-elle encore ses
 » libérateurs ? Qu'il assemble les chefs,
 » qu'il hâte leur lenteur. Il fera leur général & leur guide. Je le choisis & ils
 » le choisiront ; aujourd'hui ses égaux &
 » bientôt les exécuteurs de ses ordres «.

Dieu dit, & le fidèle Gabriel a déjà revêtu d'une forme aérienne son invisible substance. Il a pris une figure humaine, mais une majesté céleste brille dans ses regards. Il est dans cet âge qui sépare la jeunesse de l'enfance. Des rayons éclatans ornent sa blonde chevelure,

Des ailes, agiles, infatigables, sont attachées à ses épaules. Elles sont blanches & les extrémités en sont d'or. A

D É L I V R É E. 7

l'aide de ces ailes , il fend les vents & les nues ; il plane sur la terre & sur les mers. Déjà il a franchi les célestes barrières & les limites du monde. Ses ailes balancées arrêtent un moment son vol au-dessus du Liban.

Enfin il se précipite vers les plaines de Tortose. Le soleil entr'ouvrait les portes de l'Orient ; plus de la moitié de son disque paroissoit encore plongé dans les eaux : déjà Godefroi offroit à Dieu son hommage accoutumé , lorsque s'avancant à côté du soleil , mais plus brillant que lui , l'Ange se présente à sa vue.

» Godefroi , voici la saison favorable ,
» aux combats ; pourquoi diffères - tu
» d'affranchir Solime ? Assemble les chefs
» de l'armée , gourmande leur paresse ;
» Dieu ta choisi pour les commander ;
» ils t'obéiront d'eux-mêmes. C'est Dieu
» qui m'envoie ; c'est sa volonté que je
» te révèle. Qu'elle confiance il doit t'ins-
» pirer ! quel zèle doit enflammer ton

LA JÉRUSALEM

» ame & se communiquer à ton armée «
Il dit & il est déjà dans le ciel. A ce discours, à cet éclat, Godefroi, les yeux éblouis reste interdit & étonné.

Mais enfin sorti de son trouble, il songe & aux ordres qu'il a reçus & au Dieu qui les lui donne & au ministre qui les lui annonce. Son zèle se ranime encore : il brûle de terminer une entreprise dont il est devenu le chef. Ce n'est point l'orgueil d'un vain titre qui enfle son courage ; mais sa volonté s'enflamme dans la volonté du ciel, comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite aussitôt les héros ses compagnons à se rassembler : les lettres, les couriers volent de tous côtés. Toujours, au conseil, il unit la prière. Tout ce qui peut ébranler, émouvoir une ame généreuse, tout ce qui peut réveiller la valeur assoupie, il le trouve dans son ame : & les ressorts puissans qu'il emploie entraînent & séduisent tous les cœurs.

Les chefs s'assemblent ; d'autres hé-

D É L I V R É E 6

ros les suivent encore. Boëmond seul reste dans ses Etats. Une partie est dans les murs de Tortose , d'autres campent dans les plaines qui l'environnent. Enfin au jour marqué , tous les guerriers se réunissent & forment un conseil auguste & solennel. Godefroi est au milieu d'eux ; la majesté brille sur son front ; & une noble éloquence éclate dans ses discours.

» Guerriers armés pour venger la que-
» relle du Ciel, vous qu'un Dieu choisit
» pour relever son culte & ses autels ;
» vous que guida son bras au milieu des
» armes , à travers les dangers de la terre
» & les écueils de la mer, vous dont il
» s'est servi pour soumettre tant de pro-
» vinces rebelles à sa loi , pour déployer
» ses enseignes victorieuses & faire révé-
» rer son nom aux nations abattues &
» domptées.

» Ce n'est point sans doute l'amour
» d'une vaine renommée qui nous a fait
» abandonner nos femmes , nos enfans

10 LA JÉRUSALEM

» & notre patrie : ce n'est point pour
» commander à des peuples barbares
» que nous avons bravé une mer infi-
» dèle & les hasards d'une guerre loin-
» taine ; une gloire si commune, d'aussi
» viles conquêtes , ne sont pas le prix
» du sang que nous avons versé.

» Arborer nos étendards sur les murs
» de la Cité Sainte , arracher des Chré-
» tiens au joug d'une servitude qui les
» avilit & les accable , fonder dans la
» Palestine un nouveau Royaume , don-
» ner à la piété un asyle assuré , rompre
» la barrière qui fermoit à ses homma-
» ges & à ses vœux l'accès du saint
» tombeau , tels furent les objets de no-
» tre illustre entreprise.

» Nous avons affronté mille dangers,
» nous avons soutenu les travaux les
» plus rigoureux ; mais nous aurons peu
» fait pour notre gloire & rien encore
» pour nos desseins, si l'effort de nos ar-
» mes s'arrête ou se borne à d'autres vic-
» toires. Que nous sert d'avoir entraîné

„ toute l'Europe au fond de l'Asie ,
 „ d'avoir porté la flamme dans ces vaf-
 „ tes contrées , fi tant de mouvemens
 „ finiffent par bouleverser des empires ,
 „ & n'en élèvent point d'autres ?

„ Envain l'ambitieux voudroit , ici ;
 „ pofer un trône fur une bafe mondai-
 „ ne : entouré d'étrangers , d'infidèles ,
 „ de payens , au milieu des Grecs jaloux
 „ & perfides , loin des fecours de l'Occi-
 „ dent , il verra s'écrouler des fondemens
 „ mal-affurés ; & accablé fous leurs rui-
 „ nes & leurs débris , il n'aura fait que
 „ creufer fon tombeau.

„ Les Turcs vaincus , les Perfans dé-
 „ faits , Antioche founife ; voilà , guer-
 „ riers , de nobles exploits & d'illuftres
 „ conquêtes ; mais ce ne font pas les nô-
 „ tres. Nous les devons à la faveur du
 „ ciel. Si fes bienfaits ne font dans nos
 „ mains que des instrumens de révolte ,
 „ fi nous ne nous en fervons que pour
 „ combattre fes deffeins , je crains qu'il
 „ ne les retire & que le bruyant éclat

12 LA JÉRUSALEM

» de nos victoires ne devienne la fable
» des nations.

» Loin, loin de nous un si coupable
» usage de la faveur céleste ! Marchons
» d'un pas toujours égal, & couronnons
» par une illustre fin la grandeur de notre
» entreprise. Les passages sont libres,
» les chemins sont ouverts ; la saison se-
» conde nos projets : courons, volons
» vers ces murs où le ciel a marqué le
» terme de nos exploits. Qui nous arrête
» encore ?

» Oui, Princes, je vous l'annonce,
» & mes présages sont infailibles : j'en
» atteste l'univers, j'en atteste les siècles
» à venir, j'en atteste les célestes puis-
» sances qui m'entendent ; oui les tems
» sont arrivés & tout est mûr pour le
» succès de nos armes. Si nous tardons
» encore, le moment nous échappe &
» bientôt notre victoire s'évanouit. Je vois
» déjà l'Egypte voler au secours de la Pa-
» lestine & triompher de nos lenteurs «.
» Il dit : à son discours succède un

doux murmure. Après lui Pierre se leve ; simple solitaire , Pierre étoit assis au milieu des Princes , & de ses conseils il servoit une entreprise dont il fut le premier moteur. » Ce que Godefroi vous » invite à faire , moi je vous le conseille. » Il n'y a plus à balancer. La vérité vous » a été démontrée ; vous la sentez , vous » en êtes convaincus , je n'ai qu'un mot » à vous ajouter.

» Quand je me rappelle ces discordes » malheureuses , sources de tant d'affronts que vous avez soufferts , ces » divisions qui ont arrêté ou suspendu » vos succès , ces lenteurs éternelles , j'en » trouve l'origine dans le funeste & trop » long partage d'une autorité qu'anéantit » l'équilibre des opinions.

» Il faut un maître unique dont la » sagesse distribue les récompenses & les » peines : autrement le gouvernement » flotte incertain , sans principes & sans » règle. Ah ! réunissez , en un seul corps , » des membres qui ne tendent qu'à se

» rapprocher. Mettez dans la main d'un
 » chef, des ressorts qui conduisent & un
 » frein qui arrête : armé du sceptre & du
 » pouvoir, qu'il ait, & les droits, & la
 » majesté d'un Souverain «.

Ainsi parla le vieillard : ô Dieu, ton
 souffle pénètre toutes les pensées & em-
 brase tous les cœurs ! C'est toi qui ins-
 piras le solitaire : c'est-toi qui imprimas
 ses paroles dans le cœur de tous les
 chefs ; tu étouffas en eux le sentiment
 de l'indépendance & cet orgueil si na-
 turel de commander aux autres. Guil-
 laume & Guelfe, les premiers, don-
 nent à Godefroi le titre de général au-
 quel ils avoient le plus de droit de pré-
 tendre.

Tous les autres applaudissent. Qu'il
 foit, disent-ils, l'ame de nos entreprises
 & qu'il nous commande ; qu'il impose
 des loix aux vaincus : qu'arbitre de tout,
 il donne ou la guerre, ou la paix. Que
 ses égaux obéissent à ses ordres & ne
 soient plus que les ministres de ses vo-

lontés. Aussitôt la renommée vole & porte par-tout la nouvelle de cet illustre choix.

Godefroi se montre aux soldats ; il paroît à tous digne du haut rang où le ciel l'a placé. D'un front serein, d'un regard tranquille & modeste , il reçoit leurs hommages , il entend leurs applaudissemens , il répond aux témoignages de leur amour & aux protestations de leur obéissance : ensuite il ordonne que, le lendemain , tous se rassemblent en ordre de bataille dans une vaste plaine.

Le soleil plus serein & plus lumineux reparoit à l'Orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramene , les drapeaux flottent dans les airs & tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils se rangent dans une vaste prairie. Bouillon paroît : infanterie, cavalerie, tout défile sous ses yeux attentifs à les distinguer.

• O toi qui dissipes la nuit des ans & de l'oubli , toi qui conserves , dans un

dans la maison d'Est , une nombreuse suite d'ayeux : mais l'Allemagne lui donna un surnom & des Etats & il soutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie reconnoît ses loix & il commande aux régions que les Rhétiens & les Suèves occuperent jadis entre le Danube & le Rhin.

Cet héritage de sa mere fut aggrandi par ses conquêtes. Ses soldats vont affronter la mort sous ses ordres : avides de périls, ils aiment , dans la paix, les festins & les jeux , & ils temperent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille avoient suivi sa fortune ; mais le fer du Perse en a déjà moissonné plus des deux tiers.

Paroît ensuite l'élite de ce peuple que pressent de tous côtés , la France, l'Allemagne & la mer & dont les fertiles filons & les pâturages sont arrosés & souvent inondés par la Meuse & par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blancheur de leur teint. Parmi

eux, font des Insulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne ; ils l'arrêtent par des digues profondes : mais souvent l'Océan brise ces barrières & engloutit, à la fois, leurs vaisseaux, leurs trésors & leurs cités.

• Ils composent ensemble mille guerriers & marchent tous sous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'escadron plus nombreux des Anglais. Guillaume le second fils de leur Roi les commande. Les Anglais excellent à lancer des traits. Avec eux est un peuple plus voisin du pôle ; sauvages habitans des forêts, leur patrie est l'Irlande qui touche aux dernières limites du monde.

Tancrède vient ensuite : Tancrède, le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide & le plus beau de tous ces guerriers si Renaud n'étoit pas avec eux. Une ombre légère se mêle à l'éclat de tant de vertus : c'est un funeste amour, un amour né d'un coup-d'œil au milieu des

20 LA JÉRUSALEM

combats, qui vit dans les chagrins & se nourrit d'amertume.

On dit, que ce jour que rendit à jamais célèbre la défaite des Perses par les Chrétiens, Tancrède, victorieux, lassé de poursuivre des ennemis qui fuyoient devant lui, chercha enfin un asyle où il pût reposer ses membres fatigués & éteindre une soif brûlante. Il entre dans un sombre bocage où couloit une claire fontaine entourée de sièges de vert gazon.

Soudain une fille paroît à sa vue; l'armure qui la couvre ne laisse voir que sa tête : c'étoit une Persanne, une jeune guerrière, qui étoit venue, dans cet asyle, chercher aussi l'ombre & le repos. Tancrède, la voit; il la voit, il l'admire. Il est enflammé, il brûle pour elle. Cet amour qui ne fait que de naître, déjà regne en tyran dans son cœur.

A la vue du guerrier, elle remet son casque; & elle fonde sur lui, si une troupe de Chrétiens n'étoit survenue. Cette fiere beauté cède au nombre qui

la menace ; elle part : mais Tancrède vaincu conserve son image , elle vit dans son cœur : toujours plein de son idée , tout lui retrace , & ses traits , & son attitude & les lieux où il l'a vue ; aliments éternels de la flamme qui le consume.

Le cœur gros de soupirs , les yeux mouillés de larmes , il marche la tête baissée , & fait lire , dans tout son maintien , son amour & son désespoir. Huit cents cavaliers sont sous ses ordres. Ils ont abandonné , pour le suivre , les côteaux fortunés de la Toscane , & les plaines fertiles de la Campanie , pays charmant où la nature étale , sa pompe & ses richesses.

Deux cents Grecs viennent ensuite ; ils ne sont point couverts de fer : des cimenterres pendent à leur côté : un arc & des flèches résonnent sur leurs épaules. Leurs coursiers agiles , infatigables ne connoissent presque , ni le repos , ni la nourriture ; prompts à l'attaque ; prompts à la retraite , errans & disper-

sés, leur fuite est encore un combat.
Tatin est à leur tête; Tatin le feu
des Princes Grecs qui osa s'associer à la
fortune des Latins. O crime! ô honte!
malheureuse Grece tu demeuras tran-
quille spectatrice d'une guerre qui se
faisoit sur tes frontieres; ta foible po-
litique attendoit les évènements pour se
décider: vile esclave aujourd'hui, gémis
sous le poids de ta chaîne; mais n'accuse
point l'injustice du sort qui t'accable: il
étoit dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs, parut une trou-
pe, que l'honneur, le courage & les
talens devoient placer avant toutes les
autres. Ce sont ces foudres de la guerre,
la terreur de l'Asie, héros invincibles,
connus sous le nom d'aventuriers. Fa-
buleux Argonautes, Chevaliers errans
plus fabuleux encore, vos exploits si
vanités disparoissent devant ceux de ces
guerriers. Mais qui sera digne de les
commander?

Dudon les guide; sa verte vieillesse

conserve toute la force de l'âge mûr : sa vigueur éclate encore sous ses cheveux blancs; d'honorables blessures conservent la trace de ses exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naissance & de la valeur, tous y auroient prétendu; mais tous s'accordent à choisir pour leur chef, celui qui avoit rendu le plus de combats & acquis le plus d'expérience.

Eustache paroît avec éclat dans cette troupe, Eustache illustre par lui-même, plus illustre encore par Bouillon son frère. On y voit Gernand. Ce fils du Roi de Norwege, vante & ses titres & les couronnes & les sceptres qui l'attendent. Roger de Bernaville, & Enguerrand soutiennent leur antique gloire. Genton, Raimbaud, deux Gerard y brilloient par leur courage & par leur audace.

On y remarque encore Ubalde & Rosemond héritier du duché de Lancastre, Fier Obizon, héros de la Toscane, & vous, Achille, Sforce, Pala-

24 LA JÉRUSALEM

mède tous trois freres , tous trois l'honneur de la Lombardie , vos noms appartiennent à l'univers & ils surnageront sur l'abîme de l'oubli , & le tien aussi généreux Othon ; toi dont le bras conquiert ce fameux bouclier sur lequel étoit peint un enfant tout nud sortant de la gueule d'un serpent.

Je n'oublierai point Gaston , Rodolphe , ni l'un & l'autre Guy tous deux célèbres par leurs exploits. Evrard , ni Garnier , ne demeureront point ensevelis dans la nuit d'un injurieux silence. Où m'entraînez - vous encore , Gildippe , d'Odoard ? Fidèles amans , tendres époux , toujours inséparables , vous vous suivez jusques dans les combats & vos noms seront encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas , amour , sous ton empire ? d'une foible amante ; tu fis une intrépide guerriere. Gildippe attachée aux pas de son époux , combat à ses côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame , il n'est point de douleur ,

point de blessure , qui ne se répète de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant frappe son amante , & la vie de l'un s'écoule par la blessure de l'autre.

Mais Renaud , un enfant , efface tous les Héros Chrétiens. Sur son front majestueux éclate une douce fierté. Tous les regards sont fixés sur lui. Ses exploits on devancé l'âge & surpassé les espérances ; les premiers jours de son printemps donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de son armure , la foudre à la main , c'est le Dieu des combats : s'il ôte son casque , c'est l'amour.

Sophie , la belle Sophie , lui donna le jour sur les rives de l'Adige ; & Berthold , le puissant Berthold est son pere. Il étoit encore au berceau quand Maltilde l'adopta : élevé sous ses yeux , il apprit tout ce qu'on enseigne aux enfans des Rois : & il demeura toujours près d'elle jusqu'au moment où la trompette guerrière retentit du côté de l'O-

rient & enflamma son jeune courage.

Alors , & il n'avoit pas encore trois lustres achevés , seul il se dérobe aux mains qui l'ont nourri , & parcourt des routes inconnues : il traverse la mer Egée , il franchit les rivages de la Grece , & vient dans des contrées lointaines se joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque & digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ses illustres neveux. Il y a déjà trois ans qu'il combat & à peine un léger duvet commence à paroître sur son visage.

Aux cavaliers succède l'infanterie : Raimond commande la première bande ; Toulouse obéit à ses loix. Du pied des Pyrénées , des bords de la Garonne & de l'Océan , quatre mille guerriers ont suivi ses pas ; tous bien armés , tous formés à une discipline sévère ; intrépides dans les dangers , endurcis aux travaux , braves foldats , ils ne peuvent avoir un capitaine plus brave , ni plus expérimenté.

Erienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours & Blois ont vu naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cèdent aux premières fatigues. Nés sous un climat, riant, & voluptueux, ils en ont la mollesse & la langueur. Ils sont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur, s'affoiblit & s'éteint.

Alcasse vient ensuite, le regard menaçant, la démarche altière : tel on vit Capanée sous les murs de Thèbes. Six mille Helvétiens sont descendus avec lui du sommet des Alpes : ce peuple audacieux & fier a donné des formes nouvelles & un plus noble emploi au fer qui traçoit des sillons & déchiroit le sein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux, il va défier les Rois.

A la tête de la dernière troupe, flotte l'étendard où sont peints la thière & les clés. Sous le brave Camille marchent sept mille soldats couverts d'armes écla-

28 LA JÉRUSALEM

tantes. Camille fier de l'honneur de les commander se flatte de faire revivre la gloire de ses ayeux & de montrer à l'univers que la valeur romaine n'est point éclipsee ou du moins qu'il ne lui manque que la discipline.

Godefroi satisfait appelle les chefs , & leur découvre le secret de ses projets : demain , leur dit-il , aux premiers rayons de l'aurore que l'armée se mette en marche , & que la Cité Sainte soit investie avant que l'ennemi nous attende. Allez généreux guerriers , courez aux combats , ou plutôt à la victoire. A ce discours hardi d'un héros plein de sagesse , tout s'agite , tous les courages s'enflamment , & leurs vœux impatients hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'est pas sans crainte ; mais il la cache au fond de son cœur. Des avis trop certains lui ont appris que l'Egyptien marche vers Gaza & qu'avec des forces redoutables il menace d'entrer dans la Syrie. Il con-
noît

noît ce Prince audacieux. Nourri dans les combats ; il ne peut croire qu'il languisse aujourd'hui dans une molle oisiveté. Trop sûr de trouver en lui un ennemi opiniâtre , il parle ainsi à Henri son messager fidèle.

» Monte sur une barque légère &
 » passe en Grece ; une main qui ne m'a
 » jamais trompé m'écrit , qu'un jeune
 » héros , un rejetton des Rois y arrive
 » pour s'associer à nos armes. C'est le
 » Prince des Danois ; il amène à sa suite
 » des peuples qui habitent les climats
 » glacés de l'ourse.

» Peut-être le Grec artificieux & four-
 » be tentera de le faire retourner sur ses
 » pas , ou de porter ses efforts & son
 » audace dans des contrées éloignées de
 » nous. Toi , ministre fidèle de mes vo-
 » lontés , toi l'organe de la vérité , fixe ce
 » Prince au parti que lui dicte son intérêt
 » & le nôtre. Dis-lui de ma part , qu'il
 » vienne ; que tout délai flétriroit sa gloire.

» N'accompagne point ses pas : dem
 » re auprès du Roi des Grecs pour l
 » ter le secours tant promis ; ce seco
 » que les traités nous autorisent à e
 » ger de lui ». Muni de ces instructi
 & des lettres du héros, Henri part. Bo
 lon , plus calme , commence à goûter
 repos.

Cependant l'aurore ouvre au so
 les portes de l'Orient : on entend , to
 à-coup , le son des tambours & les éc
 de la trompette guerrière : tout s'émie
 tout s'ébranle. Le tonnerre qui pro
 une pluie bienfaisante à la terre altér
 n'est point aussi agréable aux mor
 que le fut à ces guerriers avides de
 bats , le son des instrumens belliqueux

Dans l'ardeur qui les presse ,
 s'assemblent, tous vont se ranger sous l
 chefs. Déjà l'armée est en ordre ; les
 feignes se déploient & au milieu d'e
 paroît avec éclat l'enfeigne de la cro
 le gage de la victoire.

Le soleil a déjà mesuré une partie de la carrière ; ses rayons frappent les armes des soldats & en font jaillir des étincelles qui éblouissent au loin. L'air est tout en feu. Le choc des armes , & le hennissement des chevaux , retentissent dans la plaine.

Par les ordres du Général dont la sagesse a tout prévu , des cavaliers se sont répandus dans la campagne & vont reconnoître le pays : des Pionniers apla- nissent la route , comblent les fossés & ouvrent les passages.

Il n'est , ni force ennemie , ni rem- parts , ni torrent , ni forêt , qui puisse arrêter la course impétueuse des Chré- tiens. Tel on voit le Roi des fleuves , lorsque son onde , en courroux , s'enfle & s'élève , franchir ses rives & porter le ravage dans la plaine : il n'est plus de digue , plus de barrière qui s'oppose à son débordement

Le Roi de Tripoli avoit seul à leur

opposer , des murs , des troupes , de trésors & des armes : seul il pouvoit leur présenter des obstacles ; mais il n'ose affronter la tempête : renfermé dans ses murailles , il offre des présens & demande la paix. Arbitre de tout au milieu de ses états , Godefroi lui donne des loix & reçoit ses hommages.

Du sommet du Séir , de cette montagne qui du côté de l'Orient domine la Cité Sainte , descendit dans la plaine une multitude de Chrétiens ; hommes , femmes , enfans , ils apportent des dons au vainqueur. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs & leurs frères ; ils admirent des armes inconnues ; guides fidèles & sûrs , ils dirigent la marche de Godefroi.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il fait qu'une flotte amie en cotoye les bords & lui assure l'abondance & des secours. Au moyen de cette

flotte, c'est pour lui seul que les moissons jaunissent dans les îles de la Grece; c'est pour lui seul que Chio & la Crete voyent mûrir leurs raisins.

La mer gémit au loin sous le poids des vaisseaux : l'onde écume sous la rame des barques légères. La Méditerranée n'offre plus d'asyle au Sarrafin : il ne trouve par-tout que l'esclavage ou la mort. Venise, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande & la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différents rivages. Cependant Godefroi a franchi les frontières de l'infidèle & d'une course rapide, il avance vers les lieux arrosés du sang d'un Dieu.

Mais la messagere indifférente du mensonge & de l'érécité, la renommée,

36 LA JÉRUSALEM

fé, redevient , quand on l'offense , terrible & furieux.

Je vois , dit le tyran , je vois dans ces infidèles , les signes trop certains de la joie qui les possède ; ils se repaissent de nos malheurs ; ils sourient à nos larmes. Peut-être ils trahissent & des perfidies ; peut-être ils conspirent contre ma vie , ou cherchent à introduire , dans nos murs , ce peuple ennemi qu'ils appellent leurs freres.

Non : je ferai avorter leurs complots : j'éteindrai mon courroux dans leur sang. J'en inonderai Solime. J'égorgerai les enfans dans le sein de leur mere ; je brûlerai leurs maisons : de leurs temples , je ferai leurs bûchers ; & sur cette tombe qu'ils adorent , au milieu de leurs sacrifices & de leurs vœux , je prendrai leurs Prêtres pour mes premières victimes.

Telles étoient les menaces du tyran :

ependant il n'obéit pas à la fureur qui le domine ; mais s'il pardonne à l'innocence , ce n'est point pitié , c'est lâcheté. La crainte irrite sa fureur : une crainte plus puissante la dompte & l'arrête. Il tremble de fermer toute espérance aux traités , & d'aigrir , sans retour , un ennemi victorieux.

Ainsi le barbare modère les accès de sa rage insensée , ou plutôt il lui cherche d'autres alimens. Il désole les campagnes ; il renverse les chaumières des laboureurs ; la flamme étend par-tout ses ravages ; rien n'échappe à la destruction. Sa cruelle prévoyance trouble les fontaines & les ruisseaux , & mêle aux ondes pures de mortels poisons.

Cependant il fortifie Jérusalem. Déjà bien défendue de trois côtés , elle offroit seulement du côté du nord des remparts moins assurés. Au premier soupçon du danger qui le menaçoit , le tyran a élevé de nouvelles murailles &

38 LA JÉRUSALEM

rassemblé dans l'enceinte une foule de guerriers que lui fournissent ses Etats & d'autres dont son or a payé les services.

Fin du premier Chant.



L A

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



CHANT II.

PENDANT que le tyran se prépare à la guerre , Ismén seul, un jour se présente à sa vue : Ismén qui peut du fond des tombeaux rappeler une cendre inanimée & lui rendre le sentiment & la vie ; Ismén dont les sombres & magiques accents font pâlir jusque sur son trône le Roi des Enfers; Ismén qui

40 LA JÉRUSALEM

commande aux Démon, les fait servir en esclaves à ses noirs projets, les délie ou les enchaîne à son gré.

Adorateur de Mahomet, il fut jadis Chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté, son art impie & sacrilège en profane les Rits & confond deux loix que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui, du séjour ténébreux, où il exerce une science ignorée, il vient, au bruit du danger commun, offrir à un Roi méchant, un conseiller encore plus sinistre.

» Prince, lui dit-il, un vainqueur redouté vient fondre sur nous; mais faisons notre devoir : le Ciel secondera notre courage ; l'univers nous donnera des secours. Tu es le modèle des Rois & l'exemple des guerriers ; ta sagesse a tout prévu ; si tes sujets sont dignes de toi, cette terre fera le tombeau de tes ennemis.

» Pour moi, je t'offre ce que je puis ; je viens partager tes travaux & tes dan-

gers. Je te promets , & les conseils
 » d'une vieilleffe expérimentée & toutes
 » les reffources de mon art : je forcerai
 » l'Enfer même de combattre pour toi.
 » Mais écoute , Prince , les secrets que
 » je vais te révéler.

» Dans le temple des Chrétiens , au
 » fond d'un souterrain inconnu , s'élève
 » un autel ; fur cet autel , est l'image
 » de celle que ce peuple imbécile ré-
 » vère comme une Déesse & comme la
 » mere d'un Dieu mort & enféveli :
 » une lampe toujours allumée brûle de-
 » vant elle ; un voile la couvre ; autour
 » font suspendues les nombreuses offran-
 » des qu'y consacra une crédule dévo-
 » tion.

» Cette image , il faut que toi-même ,
 » de ta propre main , tu l'arraches de ce
 » temple , que toi-même tu la places
 » dans ta mosquée. Moi , j'employe-
 » rai des charmes si puissans qu'elle
 » deviendra pour nos murs une garde
 » sûre & fidèle : elle fera , dans tes

42 LA JÉRUSALEM

» mains, le gage de la victoire & de la
» sûreté de ton empire «.

Il dit , & il persuade. Le tyran impatient vole à l'asyle des Chrétiens : il écarte les Prêtres. D'une main sacrilège , il arrache l'image , il la porte dans ce temple où souvent d'un culte coupable & insensé on outrage le Ciel. Dans ce lieu profane , sur cette image sacrée , l'enchanteur murmure sourdement ses blasphèmes.

Mais au retour de l'aurore , le Gardien de ce temple impie , cherche de ses premiers regards ce précieux dépôt ; il le cherche envain : l'image a disparu. Il court vers le tyran que son récit irrite & enflamme. Sans doute , s'écrie-t-il , une main inconnue l'a furtivement enlevée ; & cette main ne peut être que celle d'un Chrétien.

Fut-ce en effet l'ouvrage d'un zèle industrieux ? ou faut-il croire que le Ciel indigné du sacrilège , sauva, de cet outrage , cette image révérée. Nous l'igno-

rons encore : mais quel mortel eût osé tenter une pareille entreprise ? Oui , sans doute. Ce fut le miracle d'une céleste puissance.

Bientôt des satellites se répandent dans les temples , dans les maisons des Chrétiens. D'un œil avide , curieux , ils en parcourent les recoins les plus secrets. On invite les délateurs par des récompenses : on effraie par les menaces les plus terribles ceux qui oseroient receler le vol ou le coupable. L'enchanteur lui-même interroge son art & emploie toutes ses ressources : vaines recherches , charmes inutiles ! le Ciel trompe ses efforts & lui cache la vérité.

Le barbare Aladin , toujours prévenu contre les Chrétiens , honteux de ne pouvoir les convaincre , s'abandonne à toute sa haine. Enflammé de colere , possédé d'une rage furieuse , insensée , il veut se venger ; il veut à quelque prix que ce soit éteindre son courroux. » H » périra , dit-il , oui il périra ce coupable

44 LA JÉRUSALEM

» inconnu dans la perte commune de
» toute la secte.

» De peur qu'il n'échappe à mes coups,
» que le juste, que l'innocent périclisse. Le
» juste ! l'innocent ! ah tous sont coupa-
» bles ! jamais un seul parmi eux ne fut
» ami de notre nom. S'il en est un qui
» n'ait point trempé dans ce nouveau
» crime, un crime ancien le rend digne
» de la mort. Allons fidèles sujets, allons,
» prenez la flamme, prenez le fer. Brû-
» lez, égorgez ! «

Ainsi parla le tyran : ses ordres bar-
bares bientôt connus, portent l'épouvante
parmi les Chrétiens : abattus, consternés,
la mort est déjà présente à leurs yeux ;
ils n'osent ni fuir ni se défendre : ils
ne tentent ni l'excuse ni la prière. Ti-
mides, irrésolus, ils s'abandonnent ;
mais tout à coup ils trouvent leur salut
où ils l'attendoient le moins.

Parmi eux étoit une jeune fille, d'une
ame élevée & d'un cœur digne d'une
couronne. Elle est belle, mais elle né-

glige sa beauté, ou du moins elle ne s'en sert que pour relever encore l'éclat de sa vertu. Solitaire, elle cache dans un asyle impénétrable son mérite & ses appas : elle se dérobe aux yeux, aux louanges & aux empressemens des mortels.

Mais il n'est point d'obscurité qui puisse cacher toujours cette beauté céleste & ravissante. Amour tu ne le permis pas ! tu découvris sa retraite aux yeux d'un jeune homme qu'enflammèrent ses attraits. Amour, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux ; tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue, & à travers mille barrières, au fond de l'asyle le plus mystérieux, tu montres à un mortel l'objet de son hommage.

Sophrone, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : aussi modeste amant que sa maîtresse est belle, Olinde a des desirs mais peu d'espérance, & il ne demande rien : il ne fait, ou plutôt il n'ose découvrir sa flamme. Elle, de son côté, ne le voit

point , ou ne distingue point ses feux ;
ou les méprise. Ainsi vit le malheureux
Olinde , en proie à un amour qu'ignore
ou connoît mal ou dédaigne celle qui en
est l'objet.

Cependant l'arrêt du tyran & le mal-
heur des Chrétiens vont troubler l'asyle
de Sophronie : à cette nouvelle , son ame
généreuse conçoit une grande idée ; elle
veut sauver ses freres : son courage la
presse , sa pudeur la retient : enfin le
courage l'emporte , ou plutôt , par un heu-
reux accord , elle unit la pudeur & l'au-
dace.

Seule , au milieu de la foule , cette
jeune beauté s'avance ; elle ne cache
point , elle ne montre point ses attraits :
les yeux baissés , la tête couverte d'un
voile , elle marche d'un air modeste &
assuré. L'œil incertain ne peut distinguer si
elle est parée , si elle ne l'est pas ; si c'est
à l'art ou bien au hasard qu'elle doit
l'éclat de ses charmes. Cette heureuse
négligence est l'ouvrage de la nature ,

de l'amour , & du Ciel qui la favorise.

Objet de tous les regards , elle ne daigne regarder personne : admise devant le tyran , elle ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme ; intrépide , elle soutient son farouche aspect.
 » Suspend , lui dit-elle , ta vengeance
 » & arrête ton peuple. Je viens te découvrir le coupable qui t'a offensé , je
 » viens livrer , dans tes mains , la victime
 » que demande ta colere «.

A cette noble hardiesse , à l'éclat inattendu de cette beauté fiere & importante , Aladin , presque confus , presque subjugué , réprime son courroux & adoucit ses sinistres regards : si son cœur eût été moins dur , si Sophronie eût été moins sévère , il en devenoit l'amant. Mais à une ame sans desirs , il faut des charmes qui cherchent à les faire naître ; & l'espérance est le premier aliment de l'amour.

S'il ne sentit point de l'amour , le barbare sentit du moins de l'étonnement ,

de la curiosité, du plaisir. » Parle, dit-il,
 » je défends qu'on attente à la vie de tes
 » Chrétiens. — Le coupable, Seigneur, tu
 » le vois devant toi : cet enlèvement est
 » le crime de ma main. C'est moi qui
 » t'ai ravi l'image, c'est moi que tu cher-
 » ches, moi que tu dois punir «.

Ainsi la jeune héroïne dévoue ses
 jours au danger commun, & veut le
 rassembler tout entier sur sa tête. Géné-
 reux mensonge ! quand la vérité eut-
 elle plus de droits à mes hommages ?
 Le tyran balance suspendu, & pour la
 première fois son courroux est lent à s'en-
 » flammer : Je veux que tu me découvres,
 » dit-il, qui t'a donné le conseil, quel
 » a été ton complice ?

« — N'associe personne à une gloire qui
 » m'appartient tout entière. Je n'eus que
 » moi seule pour conseil, moi seule pour
 » complice, moi seule j'ai tout exécuté.
 » — Ainsi donc sur toi seule tombera
 » ma colere & ma vengeance. — Ton
 » arrêt est juste : l'honneur est à moi

» seule ; seule je dois être punie «.

Le courroux du tyran s'allume. — » Où
 » as-tu caché cette image ? — Je ne l'ai
 » point cachée , je l'ai livrée aux flam-
 » mes ; je l'ai dû pour la sauver des pro-
 » fanations & des sacrilèges de l'impiété :
 » Seigneur , ou tu demandes le coupable ,
 » ou tu demandes l'image enlevée ? L'image , tu ne la reverras jamais ;
 » le coupable tu le vois.

» J'ai dit le coupable ; non je ne le
 » suis point : j'ai pu refaisir le trésor
 » que nous avoit arraché ton injustice «.

A ces mots , le tyran frémit d'un ton
 qui porte la menace , & sa colere n'a plus
 de frein. Vertueuse Sophronie ; ta beauté ,
 ta pudeur , ton courage , rien ne pourra
 le fléchir : envain l'amour pour la défense
 de sa fureur , lui fait un bouclier
 de ses charmes.

On la saisit , & le barbare la condamne
 à périr dans les flammes. Déjà son
 voile , déjà ses chastes vêtemens lui sont
 arrachés ; des liens cruels serrent ses

maines délicates : elle se tait : son courage n'est point abattu ; mais son ame est émue ; sans pâlir , son teint se décolore & n'a que plus de blancheur.

Cet évènement s'est bientôt répandu dans la ville : tout le peuple accourt ; Olinde accourt aussi. L'action est certaine ; l'héroïne est encore inconnue : peut-être , hélas ! ce sera son Amante. Il arrive , il l'a voit l'innocence sur le front , mais déjà condamnée : déjà livrée aux ministres du Tyran ardens à hâter son supplice : il s'élance , il se précipite à travers la foule.

» Non , Seigneur , non ce n'est point
 » elle , c'est folie à elle de s'en vanter.
 » Elle n'y pensa jamais ; jamais elle ne
 » l'osa. Seule , sans expérience une fem-
 » me n'a pu faire une action si hardie.
 » Comment a-t-elle trompé les gardes ?
 » Si elle l'a fait , qu'elle le dise. C'est
 » moi , Seigneur , c'est moi qui l'ai en-
 » levée ». Tant il aimoit hélas l'insensible
 objet de son amour !

„ La nuit j'ai monté au sommet
 „ de ta Mosquée , & par l'ouver-
 „ ture qui reçoit la clarté du jour ,
 „ je me suis fait une route inconnue à
 „ tout autre : c'est à moi que l'honneur
 „ appartient ; c'est à moi que la mort
 „ est dûe. Qu'elle n'usurpe point mon
 „ supplice : ces fers sont à moi. C'est
 „ pour moi que la flamme s'allume ; pour
 „ moi que le bûcher s'apprête.

Sophronie leve les yeux & jette sur
 Olinde un regard plein de douceur &
 de pitié. — „ Que prétens-tu malheureux
 „ innocent ? Quel dessein , ou quelle fu-
 „ reur te guide ou t'entraîne ? Ne suis-je
 „ pas capable , sans toi , de soutenir tout
 „ ce que peut la colere d'un mortel ?
 „ Ce cœur saura seul braver la mort &
 „ n'a pas besoin d'un compagnon qui la
 „ partage “.

Son discours inutile ne peut fléchir
 un amant obstiné. Spectacle héroïque
 où la vertu la plus généreuse lutte avec
 l'amour le plus tendre ; où la mort est

le prix du vainqueur , où la vie fera la peine du vaincu. A la vue de ce couple constant à s'accuser eux-mêmes, le Tyran sent redoubler sa fureur.

Il se croit avili par leur audace ; il croit que le mépris du supplice est un outrage pour lui-même. » Je les en crois » tous deux, dit-il, tous deux auront la » victoire & la palme qu'ils demandent « Les bourreaux , dociles à ses ordres , chargent Olinde de chaînes ; les deux amans sont liés au même poteau : mais attachés dos à dos ils ne peuvent se voir.

Le bûcher s'élève autour d'eux ; déjà la flamme pétille : le malheureux Olinde adresse à la compagne de son supplice ces tendres plaintes qu'entrecoupent ses sanglots : » Les voilà donc ces liens qui » devoient unir ma destinée à la tienne ? » le voilà ce feu qui devoit embrâser » nos ames d'une égale ardeur ?

» Amour m'avoit promis d'autres flammes & d'autres nœuds : & voilà ceux » que

» que le sort barbare nous réservait ! son
 » injustice , hélas ! n'a que trop bien su
 » nous séparer pendant la vie ; plus
 » cruel il nous réunit à la mort. Du-
 » moins puisque tu devois périr d'une
 » manière si funeste , mon bonheur fera
 » de partager ton tombeau , si je n'ai
 » pu partager ton lit. Je plains ta des-
 » tinée ; la mienne est digne d'envie ,
 » puisque je meurs à tes côtés.

» O mort trop heureuse en effet , sup-
 » plice délicieux ; si ma bouche collée
 » à ta bouche pouvoit , avec mon der-
 » nier soupir , te donner mon ame &
 » recevoir la tienne «. Ainsi Olinde
 déplorait son infortune : — Sophronie
 répond avec douceur.

» Ce moment , ami , demande d'au-
 » tres pensées & d'autres pleurs : occupe-
 » toi de tes fautes , souviens-toi de la
 » noble récompense que le Ciel promet
 » à la vertu ; offre à Dieu ton supplice ;
 » il n'aura plus que des douceurs : aspire
 » au séjour éternel où le bonheur t'at-

„tend. Regarde ce beau Ciel , regarde
 „ ce soleil qui nous appelle & qui nous
 „ console“.

Le Payen attendri pousse des cris de douleur : le Fidèle gémit & soupire. Je ne fais quelle impression nouvelle , inconnue , passe dans l'ame inflexible du Tyran : il le sent , il s'en indigne & de peur de se laisser fléchir , il détourne les yeux & se retire. Seule , ô Sophronie ! tu ne partages point le deuil commun : objet de tant de larmes , tu n'en verses aucune.

Cependant un guerrier paroît : il a un air imposant & altier. Son armure , ses habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque & attire tous les regards. A cette illustre marque , on croit reconnoître Clorinde ; & c'est Clorinde elle-même.

Dès ses plus jeunes ans , cette belle guerriere a méprisé les amusemens , & les occupations de son sexe. Sa main superbe a dédaigné de s'abaisser à de vils travaux & de manier l'aiguille , ou le

Fuseau. Elle a fui la mollesse des villes & ces retraites, asyles d'une vertu qui se conserve au sein même de la liberté. Elle arma son front d'orgueil ; elle se plut à mettre de la rudesse, dans ses traits ; mais malgré cette rudesse, ses traits plaisent toujours.

Encore enfant , sa foible main apprit à dompter un coursier ; elle mania la lance & l'épée ; elle endurcit ses membres à la lutte & déploya son agilité dans la course. A travers les forêts , à travers les montagnes , elle suivit les bêtes les plus farouches. Dans les combats , c'étoit un lion ; dans les bois , un chasseur infatigable.

Elle vient du fond de la Perse chercher & combattre les Chrétiens : ils ont déjà connu son bras. Plus d'une fois , elle a semé leurs membres dans les plaines & rougi les eaux de leur sang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort : curieuse, elle presse les flancs de son coursier ; elle veut sa-

voir quel crime condamne ces malheureux au supplice.

La foule recule à son aspect : elle s'approche du bûcher , elle observe le silence de Sophronie , les gémissemens d'Olinde & un courage plus marqué dans le sexe le plus foible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié : s'il gémit , ce n'est point sur lui-même. Sophronie, en silence , les yeux fixés au Ciel , même avant que de mourir ne tient déjà plus à la terre.

Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux , elle leur donne à tous deux des pleurs ; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paroît point affligée. Elle est émue de son silence plus que des larmes de son Amant. Quels sont ces malheureux ? dit-elle aussitôt à un vieillard qui est à ses côtés : » Quel » sort ou quel crime les a conduits au sup- » plice « ?

Elle dit , & en peu de mots il l'a fait à sa demande, Etonnée de son ré-

« it, elle sent bientôt que tous deux
« sont également innocens. » Ils ne mour-
« ront point , ou mes prières , ou mes
« armes seront impuissantes ». Elle vole
« au bûcher , fait éteindre la flamme &
« adresse ce discours aux Bourreaux.

« Qu'aucun de vous n'ose remplir
« son cruel ministère , jusqu'à ce que
« j'aie parlé à votre maître : il n'accu-
« sera point votre lenteur , c'est moi
« qui vous en réponds ». Son aspect ,
« son discours , les émeut , & ils obéissent.
« Elle s'avance vers Aladin qui lui-même
« porte ses pas à sa rencontre.

« Je suis Clorinde. Peut-être mon
« nom t'est connu. Je viens défendre
« tes états & venger avec toi notre
« croyance commune : ordonne , je suis
« prête à tenter tous les hasards. Les
« plus hautes entreprises n'étonneront
« point mon audace , & je ne dédaï-
« gne point les plus aisées. Dans la plai-
« ne , au sein de tes ramparts , tu trou-
« veras par-tout le secours de mon
« bras ».

38 LA JÉRUSALEM

Elle dit. Aladin lui répond : » Géné-
 » reuse héroïne , est-il une région si re-
 » culée , un pays si barbare , qui ne soit
 » plein de ton nom & de ta gloire ?
 » sûr de combattre avec toi , je défie
 » les allarmes , & je compte sur la vic-
 » toire. Non , quand une armée entière
 » se feroit réunie à mes forces , je n'au-
 » rois pas un espoir plus certain & plus
 » consolant.

» Déjà , déjà Godefroi , tarde trop au
 » gré de mon impatience. Tu deman-
 » des que j'emploie ton bras : je ne con-
 » nois que les grandes , les difficiles en-
 » treprises qui soient dignes de ton cou-
 » rage ; je veux que mes guerriers t'o-
 » béissent & que tes ordres soient leur
 » loi ». Clorinde répond avec modestie à
 un discours qui la flatte.

» Tu feras étonné , sans doute , ajou-
 » ta-t-elle , de me voir réclamer le prix
 » de services que je ne t'ai pas encore
 » rendus. Mais pleine de confiance en
 » ta bonté , j'ose te demander la vie

D É L I V R É E. 55

» de ces malheureux , pour ma récompense. J'implore ta clémence , & cependant si le crime est incertain ; je ne devrois implorer que ta justice. Mais je ne veux point les justifier ; je ne veux point faire valoir ici les preuves multipliées qui me démontrent leur innocence.

» Les Chrétiens , dites-vous , ont enlevé l'image que vous cherchez ; cet enlèvement n'est point leur ouvrage , j'en suis convaincue ; & ma conviction est légitime. L'imagination de ton chanteur étoit un crime , un sacrilège : c'en est un pour nous d'admettre des idoles dans nos temples & sur-tout des idoles étrangères.

» J'aime à reporter à Mahomet lui-même la gloire de ce miracle. Oui c'est l'œuvre de sa puissance. Il rejette la profanation loin de son temple & nous défend de souiller son culte par un mélange impur. Qu'Ismaïen emploie les enchantemens , ce sont - là ses

86 LA JÉRUSALEM

» armes : mais nous , guerriers , manions
» le fer ; voilà notre seule science , no-
» tre seule ressource «.

Elle dit. Le cœur insensible d'Aladin résiste toujours à la pitié , mais il cède aux desirs de Clorinde. La raison , l'autorité de ses prières le persuade & le subjugue. » Je leur donne , dit-il , la vie » & la liberté. Justice ou clémence ; innocentens je les absous , coupables je leur » fais grace «.

On détache leurs fers. Mais , ô prodige ! l'amour d'Olinde a enflammé un cœur insensible. Déjà il est amant aimé ; bientôt heureux époux , la flamme du bûcher devient pour lui le flambeau de l'hymen. Il voulut mourir avec Sophronie , & par un généreux retour , Sophronie consent qu'il vive avec elle.

Mais le Tyran soupçonneux craint pour ses états une vertu si rare. Tous deux , par ses ordres , vont chercher loin de la Palestine un exil honorable. Il poursuit cependant le cours de ses

cruautés : nombre de Chrétiens sont jettés dans les fers; d'autres sont bannis. Désespérés , ils s'arrachent des bras de leurs peres expirans & de leurs compagnes éplorées.

Séparation cruelle ! Aladin , ne frappe que sur ceux dont la vigueur & l'audace sont à craindre. Les femmes , les enfans , les vieillards , troupe foible & sans courage , sont dans ses mains le gage de la fidélité , des époux , des fils & des peres. Ces malheureux , errans , dispersés ; quelques-uns prennent les armes : le désespoir étouffe en eux les craintes & les sentimens de la nature. Ils vont se joindre à l'armée qui s'avance & ils la rencontrent sous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs , ton territoire touche au territoire de Solime. Ah combien , à ton aspect , les Chrétiens sentent de joie ! ah quelle impatience presse & transporte leur courage ! mais le soleil a parcouru plus de la moitié de sa route ; & Go-

devroi se refuse à l'ardeur qui les anime.

Déjà , par ses ordres , les tentes étoient dressées ; déjà le jour alloit se perdre dans l'Océan ; quand on voit arriver deux Seigneurs , dont l'habit est inconnu & la démarche étrangere. Tout de leur part , annonce la paix & l'amitié. C'étoient les Ambassadeurs du Monarque Egyptien : un noble & brillant cortége accompagnoit leurs pas.

L'un d'eux est Alété. Du sein de la fange , sans ayeux , & sans nom , il s'est élevé jusqu'au pied du trône. Eloquent , flatteur , insinuant , souple , changeant à chaque instant de mœurs & de caractère , il mêle adroitement l'artifice & la feinte. Grand artisan de calomnie , il accuse quand il ne paroît que louer.

L'autre , c'est Argant le circassien : aventurier inconnu à la cour d'Egypte , il s'y est assis au rang des Satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers honneurs

de la guerre. Impatient, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, contempteur de tous les Dieux, son épée est sa raison & sa loi.

Ils demandent audience & sont admis devant Godefroi. Simple dans son air & dans ses vêtemens, Godefroi étoit assis au milieu des chefs de l'armée : mais la vraie valeur brillante de son propre éclat n'a pas besoin d'ornement étranger : Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur & le salue à peine.

Mais Alete, la main sur la poitrine, les yeux baissés, incline profondément sa tête & lui rend tous les hommages que l'Egyptien paie à ses maîtres. Une éloquence plus douce que le miel coule de sa bouche ; & les Chrétiens écoutent en silence son discours.

» Généreux guerrier , dit-il , seul digne de commander à tant de fameux héros , qui doivent à ta valeur , & à ta sagesse , les états qu'ils ont con-

64 LA JÉRUSALEM

» quis & les palmes qu'ils ont cueillies
 » même avant qu'ils fussent réunis sous
 » tes ordres : ta gloire ne finit point aux
 » colonnes d'Hercule ; déjà elle a retenti
 » parmi nous & la renommée a rempli
 » l'Egypte du récit de tes exploits.

» Mais ces merveilles, dont nous sommes
 » étonnés, donnent à notre Maître
 » moins encore de surprise que de plaisir.
 » Il se plaît à les raconter ; il aime
 » en toi ce qui inspire à d'autres de la
 » jalousie & des alarmes. Il aime ta va-
 » leur ; & divisés de croyance , il veut
 » au moins que vous soyez unis par le
 » sentiment.

» Poussé par ce noble desir, il te de-
 » mande , la paix & ton amitié. Le
 » lien qui vous attachera l'un à l'autre ,
 » ce sera la vertu si ce ne peut être la
 » religion. Mais instruit que tu as pris
 » les armes pour détrôner son allié, son
 » ami , il a voulu , avant que tu ayes
 » frappé les premiers coups, te décou-

» vrir par nous le secret de son ame.

» Si content des conquêtes que tu as
 » faites , tu consens à laisser en paix la
 » Palestine , & les états qui sont sous
 » la protection de son sceptre , lui de
 » son côté te promet de soutenir ta puis-
 » sance encore chancelante. Unis ensemble ,
 » quelle force osera vous attaquer ?
 » Quand le Turc & le Persan pour-
 » ront-ils espérer de réparer leurs désas-
 » tres ?

» Seigneur , la grandeur & la rapidité
 » de tes conquêtes , iront étonner les
 » siècles les plus reculés. On vantera des
 » armées vaincues , des cités détruites ,
 » tant d'obstacles surmontés , tant de rou-
 » tes inconnues ouvertes à ta valeur ; les
 » provinces les plus lointaines abattues ,
 » consternées au seul bruit de ta mar-
 » che. Après tant d'exploits , peut-être ,
 » tu peux encore aggrandir tes états ;
 » mais envain espérerois-tu d'acquérir une
 » nouvelle gloire.

66 LA JÉRUSALEM

» La tienne est à son comble & tu
» ne dois plus l'exposer aux hasards
» d'une guerre incertaine. Vainqueur ;
» tu ajouteras à tes possessions sans ajou-
» ter à ta gloire : vaincu , tu perds , &
» tes états & l'honneur même. Ce seroit
» une audace imprudente de donner
» tout au caprice de la fortune , quand
» la fortune ne peut presque plus rien
» pour toi.

» Peut-être de secrets ennemis , jaloux
» de ta grandeur & de ta puissance ,
» nourriront par leurs conseils cette
» ardeur qui t'entraîne : peut-être flatté
» toi-même de l'espoir de vaincre en-
» core parce que tu as toujours vaincu ,
» subjugué par ce desir si naturel & si
» puissant sur les grandes ames , de com-
» mander à des nations tributaires &
» asservies , tu fuiras la paix.

» On te dira qu'il faut suivre cette
» route heureuse que t'ont ouverte les
» destins , qu'il ne faut point quitter

» cette épée fameuse qui te répond de
 » la victoire , jusqu'à ce que Mahomet
 » tombe avec son culte ; jusqu'à ce que
 » tu ayes fait de l'Asie un vaste désert.

- » Dignes flatteries, charmantes illusions,
 » qui te conduiront peut-être à ta perte.

. » Mais si la haine ne t'aveugle point,
 » si elle n'éteint point le flambeau de ta
 » raison , tu verras que , dans la guerre ,
 » tu n'as rien à espérer & tout à crain-
 » dre ; que la fortune inconstante &
 » mobile , verse tout à tour les succès
 » & les revers : & que souvent du vol
 » le plus élevé , on tombe dans le plus
 » affreux précipice.

» Dis-moi , si l'opulente, la puissante,
 » la redoutable Egypte s'arme pour ta
 » perte ; si le Turc, le Perse, le fils de
 » Cassan se réunissent pour te combat-
 » tre, quelles dignes opposeras-tu à leur
 » débordement ? où trouveras-tu du se-
 » cours dans tes dangers ? Peut-être tu
 » comptes sur le Grec jaloux & sur la
 » foi qu'il t'a jurée.

68 LA JÉRUSALEM

» La foi du Grec ! hé ! qui ne le con-
» noît pas ? trahi déjà une fois , ou plu-
» tôt trahi mille fois par cette nation
» avare & perfide , apprends à la re-
» douter : elle ta refusé le passage dans
» ses états & tu crois qu'elle te donnera
» & son sang & sa vie ?

» Peut-être tout ton espoir se fonde
» sur ces troupes qui t'environnent ? ceux
» que tu as vaincus séparés , tu te flat-
» tes peut-être de les vaincre encore unis
» & ligués ? mais tu as vu la guerre &
» les maladies moissonner une partie de
» tes soldats ? mais un nouvel ennemi ,
» l'Egyptien , se joint aux Turcs & aux
» Persans que tu as défaits.

» Les destins t'ont promis que tu se-
» rois invincible dans les combats &
» toi-même tu l'as lu dans les décrets du
» Ciel ? Je veux le croire avec toi :
» mais la famine t'attend. Quel refuge ,
» quel asyle te défendra de ce fléau ?
» arme-toi contre elle de ta lance , de

» ton épée , & rêve encore la victoire.

» La flamme a tout rayagé ; une sage
 » prévoyance a tout détruit ; avant ton
 » arrivée , toutes les productions de la
 » terre ont été renfermées dans Solime
 » & dans ses tours : toi que ton audace
 » a conduit jusqu'ici , ou trouveras-tu
 » des vivres pour tes soldats , des four-
 » rages pour tes chevaux ? Une flotte ,
 » dis-tu , r'en donnera ; ainsi donc es-
 » clave des vents , ta subsistance dépend
 » de leur inconstante haleine.

» Peut-être aussi ta fortune commande
 » aux vents , les délie , les enchaîne à
 » son gré ? Peut-être cette mer sourde à
 » nos prières & à nos cris , courbe sous toi
 » seul ses vagues obéissantes ? Peut-être
 » encore tu te flattes , que jamais l'Egyp-
 » te , la Perse & la Turquie conjurées
 » ne pourront opposer , à ta flotte , une
 » flotte aussi redoutable ?

» Il faut , Seigneur , une double vic-
 » toire pour assurer le succès de ton en-

70 LA JÉRUSALEM

» treprise : une seule manquée entraîne
» ta honte & ta perte. Ta flotte battue
» te livre à toutes les horreurs de la fa-
» mine ; si toi-même tu es défait , en-
» vain tes vaisseaux seront victorieux.

» Si malgré de si puissans motifs ,
» tu te refuses encore à la paix que te
» propose le puissant Monarque d'Egyp-
» te ; Seigneur , pardonne à ma fran-
» chise ; je crois à tes vertus , mais je ne
» crois plus à ta sagesse. Daigne le Ciel
» t'inspirer & te fixer à des conseils de
» paix. Pusses-tu rendre enfin le calme
» à l'Asie ; & toi-même après tant de
» combats jouir du fruit de ta victoire.

» Et vous Compagnons de ses travaux
» & de ses conquêtes, Illustres Guerriers ,
» n'allez pas , trompés par les faveurs
» inconstantes de la fortune, vous pré-
» cipiter dans de nouvelles guerres &
» armer contre vous de nouveaux enne-
» mis. Tels que le nocher échappé aux
» dangers d'une mer infidèle , reposez-

» vous enfin dans le port , & ne vous
 » abandonnez plus au caprice des flots «.

Alete se tut. Les Héros répondent à son discours par un sombre murmure : l'indignation éclate dans leur geste & dans leur maintien. Godefroi , d'un œil attentif observe leurs mouvemens. Enfin , sûr de leur aveu , il reporte ses regards sur Alete & lui parle en ces termes.

» Ministre du Roi d'Egypte , tu as ,
 » avec adresse , mêlé la flatterie aux me-
 » naces. Si ton Roi m'aime , s'il loue
 » nos exploits , je saurai répondre à ses
 » sentimens. Quant à cette ligue que tu
 » nous annonces , je te parlerai libre-
 » ment & avec ma franchise accoutu-
 » mée.

» Apprends que nous n'avons bravé
 » les dangers de la terre & de la mer &
 » l'intempérie des saisons , que pour nous
 » frayer un chemin jusqu'aux murs de
 » la Cité Sainte & pour affranchir So-
 » lime du triste esclavage qui l'accable.

72 LA JÉRUSALEM

» Pleins de ce grand projet , jaloux de
» mériter la faveur du Dieu qui nous
» guide , nous ne craignons point d'ex-
» poser une vaine gloire , nos états &
» notre vie.

» Ce n'est point l'avare soif de l'or ,
» ni l'ambition des conquêtes qui ont
» formé cette entreprise. Que le Ciel
» arrache de nos cœurs le germe de ces
» funestes poisons ! Qu'il ne souffre pas
» que ce germe impur infecte nos sen-
» timens & détruise nos vertus : c'est sa
» main qui nous a conduits ; cette main
» qui pénètre , amollit les cœurs , les
» chauffe & les embrâse.

» A travers mille périls & mille obsta-
» cles elle a guidé nos pas ; c'est elle
» qui applanit les montagnes , qui dessé-
» che les fleuves , qui tempère l'ardeur
» des étés & fond la glace des hivers ,
» qui apaise les flots en courroux &
» retient ou déchaîne les vents. C'est elle
» qui foudroie les remparts , qui abas-
» se & disperse les armées.

» Elle inspire notre audace, elle fonde
 » tout notre espoir : jamais nous ne met-
 » trons notre confiance dans des armes
 » fragiles, impuissantes, dans des flottes ,
 » dans les forces réunies de la Grece
 » & de l'Europe : Sûrs d'un bras tout-
 » puissant, nous ne craignons point que
 » d'autres appuis nous manquent. Qui
 » fait comment Dieu protège, com-
 » ment il frappe, ne cherche point d'au-
 » tre asyle dans ses dangers.

» Mais quand nos erreurs, ou ses ju-
 » gemens impénétrables, nous prive-
 » roient de son secours ; eh ! qui d'en-
 » tre nous ne se croiroit heureux de
 » trouver son tombeau près du tombeau
 » d'un Dieu ? Nous mourrons & nous
 » ne porterons point d'envie à ceux qui
 » nous survivront. Nous mourrons, mais
 » nous ne mourrons pas sans vengeance.
 » L'Asie ne rira point de notre sort &
 » nous n'aurons point à en gémir.

» Ne crois pas cependant qu'avides de

» combats , nous fuyons , nous redou-
 » tions la paix : nous ne dédaignons
 » point l'amitié de ton Roi , nous ne
 » rejettons point son alliance : mais tu
 » fais si la Judée est soumise à son em-
 » pire : pourquoi donc est - elle aussi
 » l'objet de ses soins ? qu'il ne nous dé-
 » fende point de conquérir des roya-
 » mes étrangers , & que tranquille au
 » sein de ses états il les gouverne dans
 » une heureuse paix «.

Il dit : & sa réponse porte dans le
 cœur d'Argant le dépit & la rage ; il ne
 peut les contenir : l'œil étincelant , il
 s'approche de Bouillon , » Tu ne veux pas
 » la paix , dit-il , tu auras la guerre : tu
 » la desires puisque tu te refuses aux
 » conditions que te propose notre Sou-
 » verain «.

Il prend un pan de sa robe , il y for-
 me un pli , & d'un ton plus insultant
 & plus farouche : » O toi , dit-il , qui
 » braves les hasards les plus douteux ,

» je t'apporte , ou la paix ou la guerre ;
 » choisis , mais choisis à l'instant «.

A ce discours , à ce geste outrageant , tous les Héros Chrétiens se lèvent : tous sans attendre la réponse de Bouillon , s'écrient , la guerre , la guerre. Le barbare déploie sa robe , & la secoue. Je vous la déclare , dit-il , & je vous la déclare mortelle. A son air audacieux , terrible , on l'auroit pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus.

Il semble que de son sein sortent la fureur insensée & la discorde impie : ses yeux paroissent allumés du flambeau des furies. Tel étoit sans doute ce mortel orgueilleux qui éleva , contre le Ciel , la tour d'erreur & de confusion : tel le vit Babel lever sa tête altière & menacer les étoiles.

» Nous acceptons , dit Godefroi , la
 » guerre que vous nous déclarez : dites
 » à votre Maître , qu'il vienne , qu'il se
 » hâte , ou que du moins il nous attende

» sur les bords de son Nil ». Ensuite d'un air doux il les accompagne & leur fait d'honorables présens ; il donne à Alete un casque précieux , pris à la conquête de Nicée.

Argant reçoit une épée dont la poignée d'or étoit enrichie de pierreries ; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la matière même : le barbare d'un œil distrait en regarde la richesse & les ornemens : » Tu verras bientôt , dit-il à » Bouillon , l'usage que je fais de tes » dons «.

Ils partent. » Séparons-nous dit Argant : moi j'entrerai avec la nuit dans » Jérusalem. Toi , au retour du soleil , » tu reprendras la route de l'Egypte. » Ma présence ou mes lettres font inutiles à la cour. Porte à notre Maître » la réponse des Chrétiens : moi je ne » puis quitter le théâtre de la guerre «.

Ainsi d'ambassadeur il devient ennemi : sans examiner , sans s'inquiéter si

la

sa démarche est régulière, ou déplacée, si elle blesse ou ne blesse pas l'usage antique & le droit des nations; sans attendre la réponse d'Alete, impatient il marche à la faveur du silence & à la lueur des étoiles vers les remparts de Solime & laisse son compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avoit enveloppé l'univers de ses sombres voiles ; le calme régnoit dans les airs & sur les flots. Les animaux fatigués, les habitans des lacs & des mers, les hôtes farouches des antres & des forêts, les oiseaux & tous les êtres, livrés à un doux sommeil, oublioient leurs travaux leurs plaisirs & leurs peines.

Mais, les Chrétiens & leur Chef ne ferment point la paupière & ne goûtent point le repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route & les conduire à leur terme. D'un œil inquiet, attentif ils examinent

78 LA JÉRUSALEM

le Ciel & cherchent à surprendre les
premiers rayons qui viendront éclaircir
les ombres.

Fin du deuxième Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT TROISIEME.

DÉJÀ souffle un vent plus frais,
avant-coureur de l'aurore : elle se lève
& mêle des roses célestes à l'or de ses
rayons. Tous les Chrétiens sont sous les
armes. Le camp retentit de leurs cris.
Ils appellent les trompettes, qui bien-
tôt par des sons plus vifs & plus écla-
rans expriment la commune allégresse.

80 LA JÉRUSALEM

Bouillon , d'une main sage & prudente gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir : avec moins d'efforts , on arrêteroit l'onde qui se précipite dans l'abyme de Caribde , ou l'impétueux Eorcée lorsqu'il ébranle le sommet de l'Apennin & submerge les vaisseaux. Godefroi ordonne la marche : elle est rapide , mais dans sa rapidité elle obéit toujours au son qui la règle & la mesure.

Tous volent & leur vol n'est pas encore assez prompt au gré de leurs desirs ; il leur semble que la terre disparoît trop lentement sous leurs pas. Enfin le soleil plus élevé , darde des feux plus ardens & brûle les campagnes. Tout-à-coup Jérusalem paroît : tous se montrent Jérusalem ; mille voix confondues répètent Jérusalem , Jérusalem.

Tels on voit de hardis navigateurs qui sur une mer ignorée , sous une pôle inconnu , vont chercher de nouveaux rivages ; ils ont erré long-tems à la merci d'une onde trompeuse & des

vents infidèles ; enfin ils découvrent la terre désirée ; de loin, ils la saluent avec des cris d'allégresse, ils se la montrent les uns aux autres, & à cet aspect, ils oublient leurs ennuis ; leurs travaux & leurs peines.

A la joie qu'inspira cette première vue, succède tout-à-coup une tristesse profonde, mêlée de crainte & de respect. A peine ils osent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit pour son séjour, où il mourut, où il fut enseveli, où triomphant, il reprit sa dépouille mortelle.

De foibles accens, des paroles sourdes, entrecoupées de sanglots, de soupirs & de larmes, expriment la douleur & la joie mêlées & confondues. L'air frémit & murmure. Ainsi dans l'épaisseur des forêts, le vent souffle & résonne à travers le feuillage : ainsi battue par les rochers, brisée sur le rivage, l'onde, siffle, gronde & mugit.

Les pieds nus, à l'exemple de leurs :

82 LA JÉRUSALEM

chefs , ils s'avancent vers Solime : tous ont dépouillé l'or & la soie ; tous ont quitté leurs casques & leurs panaches ; leurs cœurs humiliés , anéantis , ont banni l'orgueil & les vaines pensées. Les joues baignées des pleurs que la piété leur fait répandre , ils s'accusent encore de ne pas en verser.

» Les voilà donc , se dit chaque guerrier , les voilà donc , ô mon Dieu , ces lieux inondés de ton sang ; & mes yeux à leur aspect ne deviennent pas deux fontaines de larmes ; & mon cœur tout de glace , ne se fond pas encore ! Cœur dur , cœur insensible , tu n'es pas brisé , tu n'es pas déchiré ! ah ! tu mérites de pleurer éternellement , si tu ne pleures pas aujourd'hui «.

Cependant un soldat qui du haut d'une tour observe & la plaine & les montagnes , aperçoit de loin un tourbillon de poussière. Bientôt c'est une nue qui roule étincelante , enflammée ,

& qui semble porter , dans son sein , la foudre & les éclairs. Enfin , il distingue des armes éclatantes , des hommes & des chevaux.

» Ciel ! s'écrie-t-il ; quel tourbillon
» de poussière obscurcit les airs ?
» comme il s'allume ! Allons ci-
» toyens , aux armes ! . . . au combat ! . . .
» montez sur les remparts . . . l'ennemi
» s'approche . . . hâtez-vous . . . accourez . . .
» le voilà ! . . . Voyez cet horrible nuage ,
» dont le Ciel est enveloppé » ?

Les enfans , les vieillards , troupe faible & sans défense , le vulgaire des femmes qui ne savent , ni frapper ni combattre , alloient porter dans les mosquées , leurs prières & leurs larmes. Les habitans les plus vigoureux & les plus braves ont déjà pris les armes : on court aux portes , on vole aux remparts. Aladin est présent par-tout ; il voit tout ; il étend à tout ses soins .

Ses ordres sont donnés : il va se pla-

34 LA JÉRUSALEM

cer sur une tour élevée , d'où sa vue commande à la plaine & aux montagnes. Delà, il peut observer tout & se porter où sa présence est nécessaire. Herminie est avec lui : la belle Herminie qui , après la mort de son pere , & la prise d'Antioche , a trouvé dans sa cour un asyle honorable.

Cependant Clorinde cherche les Chrétiens : nombre de guerriers veulent partager sa gloire. Elle les devance tous. Argant , caché dans un poste secret , se tient prêt à la soutenir. Par ses discours, & plus encore par son air intrépide , la guerrière anime l'audace de ses compagnons. » Allons, dit-elle, par un début » héroïque , fonder l'espérance de l'A- » sie «.

Pendant qu'elle parle , un gros de Chrétiens qu'a entraîné l'appas du butin, va rejoindre l'armée , avec les troupeaux qu'ils ont enlevés : Glorinde fond sur eux ; leur chef qui l'aperçoit fond lui-

même sur elle. C'est Gardon brave guerrier , mais rival encore trop foible pour lui résister.

Ils se rencontrent ; & du choc, Gardon renversé va mesurer la terre , aux yeux des siens , aux yeux des Payens qui tous jettent des cris de joie ; & de ce premier succès , tirent , pour le reste de la guerre , un heureux mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi : sa main se multiplie & frappe cent coups à la fois. Ses guerriers la suivent dans le chemin qu'apploient ses efforts & qu'a ouvert son épée.

Elle refaît le butin : les Chrétiens plient & se retirent à pas lents , sur une hauteur où ils se rallient & se soutiennent. Alors , tel qu'un éclair qui s'élance du sein de la nue , le brave Tancrede , par les ordres de Godefroi , vole à leur secours.

A son air audacieux & terrible , à sa noble contenance , Aladin juge qu'il est un des plus distingués parmi les héros Chrétiens : » Princesse , dit-il , à Hermi-
» nie qui déjà sent palpiter son cœur ,

86 LA JÉRUSALEM

» une longue guerre a dû vous apprendre à connoître ces guerriers , sous l'armure qui les couvre.

» Quel est celui dont la mine est si fiere & la démarche si hautaine » ? Elle veut répondre ; le soupir est sur ses lèvres & les larmes dans ses yeux : elle retient cependant & ses soupirs & ses larmes : mais ses prunelles humides & brillantes , & ses lèvres qui frémissent , trompent ses efforts & trahissent son cœur.

Ensuite cachant sous le voile de la haine , un sentiment plus doux ; » hélas ! » je le connois trop bien ; trop de raifons , Seigneur , ont gravé ses traits dans mon ame & m'ont appris à le distinguer. Souvent je l'ai vû inonder les plaines du sang de mes fujets & de leurs cadavres combler nos fossés. Ciel ! quels coups frappe le cruel ! il n'est point d'herbes , il n'est point de secrets qui guérissent les blessures qu'il a faites «.

» C'est Tancrède : ah ! s'il étoit un jour mon prisonnier : non je ne vou-

» drois point qu'il pérît dans les com-
 » bats; je le voudrois vivant; je voudrois
 » qu'une douce vengeance calmât le
 » transport qui m'agite ». Elle dit: avec
 ses dernières paroles, s'échappe un sou-
 pir, qu'envain elle veut étouffer. Aladin
 croit à la haine, quand Herminie n'ex-
 prime que l'amour.

Cependant Clorinde court à Tancrède
 qui fond sur elle; tous deux ils s'attei-
 gnent à la visière: leurs lances volent
 en éclats, mais les liens qui attachent le
 casque de Clorinde sont brisés du coup;
 elle demeure la tête nue & désarmée:
 ses cheveux d'or flottent au gré des vents
 & un guerrier redoutable devient une
 céleste beauté.

Ses yeux étincellent, ses regards sont
 des éclairs; mais doux même dans la
 colere; que seroit-ce, animés par les ris?
 Tancrede, où s'égarent tes pensées? où
 s'arrête ta vue? Ne reconnois-tu point
 ce visage adoré? Les voilà ces traits qui
 ont enflammé ton ame! ton cœur, où

son image est gravée, te dira, voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre & le frais à cette fontaine solitaire.

Il ne l'a reconnue, ni à son casque, ni à son bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit ; il devient immobile à sa vue. Clorinde se couvre la tête & poursuit Tancrède qui cède & se détourne. Il charge d'autres guerriers : il promène dans la foule, sa foudroyante épée : mais toujours attachée à ses pas Clorinde le poursuit. D'une voix menaçante elle crie : viens, arrête, & lui présente deux morts à la fois.

Le guerrier frappé, ne frappe point à son tour. Moins occupé de sa défense, que de ces yeux d'où l'amour lance d'inévitables traits : les coups que portent ton bras, disoit-il en lui-même, se perdent dans les airs ! mais ceux qui partent de ce beau visage, ne tombent jamais envain & vont percer le cœur.

Enfin quoique sans espoir & résolu de mourir, il ne veut pas du moins em-

porter , au tombeau , le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné , suppliant , tremblant à ses genoux. » O toi , dit-il , qui au milieu de tant d'ennemis , semble n'avoir d'ennemi que moi , viens , sortons de la mêlée , seuls , à l'écart , nous pourrons nous éprouver & nous connaître.

» On verra mieux si ma valeur égale la tienne. Elle accepte le défi , sans songer à son casque qu'elle n'a plus. Elle s'avance avec audace : Tancrède la fuit , morne & abattu. Déjà elle étoit sous les armes , déjà elle l'attaquoit : » arrête , lui dit-il , avant le combat faisons-en les conditions «.

Elle s'arrête : un amour désespéré rend Tancrède plus hardi. — » Puisque tu ne veux point de paix avec moi , lui dit-il , les conditions feront , que tu m'arraches le cœur ! ce cœur qui n'est plus à moi demande la mort , si sa vie te déplaît. Depuis long-tems il est à toi :

„ prends-le ; je n'ai pas le droit de le
 „ défendre.

„ Voilà mon sein ; que ne frappes-tu !
 „ faut-il du secours à ton bras ? faut-il
 „ offrir à tes coups ma poitrine nue &
 „ sans défense ? ma main ôtera ma cui-
 „ rasse “ : Le malheureux amant alloit
 exprimer plus vivement encore ses dou-
 leurs : mais tout-à-coup les Payens se
 replient sur eux-mêmes & la troupe de
 Tancrède les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infidèles fuyoient
 devant les Chrétiens : un de ces der-
 niers, un barbare, voit les cheveux de
 Clorinde voltiger épars au gré des vents :
 il lève le bras ; il va la frapper par der-
 rière : Tancrède pousse un cri ; Tancrède
 accourt & oppose son épée à l'épée meur-
 trière.

Le coup n'est pas sans effet ; Clorin-
 de est atteinte d'une légère blessure :
 quelques gouttes de sang teignent l'ivoi-
 re de son col & mêlent leur pourpre à
 l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la

D É L I V R É E. 91

main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrède furieux, le fer nud, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrède plus irrité le poursuit : tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile a long-tems le regard attaché sur eux & ne pense point à les fuivre : enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit : mais souvent elle présente le front aux Chrétiens ; souvent elle les attaque : elle se tourne , se retourne ; fuit & poursuit tour à tour : ce n'est ni une fuite ni une victoire.

Tel dans un vaste cirque , on voit un fier taureau combattre contre des chiens : s'il leur présente ses cornes, ils se retirent ; s'il fuit, tous reviennent sur lui plus hardis & le poursuivent. Clorinde dans sa fuite , couvre sa tête de son bouclier & repousse encore les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More , dans ses jeux , se garantir, même en fuyant , des balles qu'on lui lance.

31 LA JÉRUSALEM

Déjà & Sarrafins & Chrétiens étoient sous les remparts de Solime : tout-à-coup les Infidèles pouffent d'horribles cris, font un grand circuit, reviennent sur l'ennemi & le pressent par derrière. Argant lui-même, avec sa troupe, s'ébranle & l'attaque en tête.

Le farouche Circassien fort des rangs, impatient de frapper le premier coup. Déjà un guerrier, renversé sous son cheval, a mordu la poussière ; nombre d'autres tombent à ses côtés : mais sa lance terrible se brise & vole en éclats. Argant prend son épée, enfonce les Chrétiens, tue, abat, ou blesse tous ceux qu'il atteint.

Clorinde son émule a tranché les jours du brave Ardelion. Ce guerrier dans un âge avancé, conservoit une vigueur indomptée : il avoit deux fils, appuis de sa vieillesse. Mais appuis inutiles dans ce fatal instant. Alcandre l'aîné, atteint d'une blessure cruelle, ne peut veiller sur une tête si chère. Poliferne qui combattoit encore à ses côtés, se sauve à peine lui-même.

Cependant Tancrede qui n'a pu atteindre le barbare monté sur un coursier plus agile que le sien reporte ses regards en arriere : il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens ; il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers , troupe qui vole par-tout où le danger l'appelle , se précipite après lui.

Ce sont les Aventuriers : ces héros brillans , l'élite & la fleur de l'armée. Renaud le plus courageux & le plus aimable , devance les autres de bien-loin. L'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à sa démarche fière , à l'aigle qu'il porte sur un champ d'azur.

» Voilà dit-elle , au Roi qui a les
» yeux attachés sur lui , voilà de tous les
» guerriers , le guerrier le plus intrépide.

» Il n'a peut-être pas dans l'univers
» vers un seul rival digne de lui , &c.
» ce n'est encore qu'un enfant. Si l'armée
» ennemie comptoit six guerriers
» aussi terribles , déjà l'Asie vaincue gé-

presse. Cependant Dudon, ardent, poursuit la victoire ; il pousse son coursier sur Tigrane, le renverse & de son épée lui tranche la tête.

Algazar est vainement défendu par sa cuirasse. Le robuste Corban ne trouve aucune ressource dans son casque. Amurat perd, sous les coups du héros, une vie qu'il regrette. Méhemet & le cruel Almanzor ont mordu la poussière. Le fier Argant lui-même ne peut plus marcher en sûreté.

Il frémit : quelquefois il s'arrête & se retourne ; puis il cède encore : enfin tout-à-coup il revient sur Dudon & d'un revers il lui ouvre, dans le flanc, une profonde & mortelle blessure. Le guerrier tombe : un cruel, un dernier sommeil presse ses paupières appesanties.

Trois fois il ouvre les yeux, & cherche la lumière. Trois fois, sur un bras, il essaie de se soulever ; trois fois il retombe ; trois fois un voile épais s'étend sur

ses paupieres qui enfin s'abaissent & se ferment. Une sueur froide se répand sur ses membres immobiles & la main de la mort les roidit & les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point sur ce corps inanimé ; il continue sa marche.

Cependant il se retourne vers les Chrétiens & leur crie : » Guerriers , cette » épée sanglante , est celle qu'hier me » donna votre Général ; allez lui dire » quel usage j'en ai fait aujourd'hui : » une pareille nouvelle le flattera sans » doute. Il doit apprendre avec plaisir » que la bonté de son présent en égale » la richesse.

» Dites-lui que lui-même bientôt il » en fera l'expérience ; que s'il diffère » encore de nous attaquer , j'irai le sur- » prendre jusques sous sa tente «. A ce discours audacieux , tous les Chrétiens irrités s'ébranloient pour fondre sur lui : mais déjà d'une course rapide il a rejoint sa troupe , & il trouve avec elle un asyle assuré sous les murs de Solime.

98 LA JÉRUSALEM

Du haut de ces murs , les assiégés font pleuvoir des pierres : une nuée de flèches obscurcit les airs. Les Chrétiens sont forcés de se retirer & les Sarrafins rentrent dans la ville. Mais Renaud paroît.

Il vient enflammé de courroux venger la mort de Dudon sur son barbare meurtrier. » Qui vous arrête encore ,
 » crie-t-il à ses compagnons , qu'attendez-vous ? Puisque nous avons perdu
 » le héros qui nous conduisoit , que ne
 » courons-nous le venger ? Quoi dans
 » la juste colere qui nous anime , un
 » fragile rempart sera une barriere pour
 » nous ?

» Non cette muraille fût-elle d'un
 » acier & d'un diamant impénétrables ,
 » jamais dans son enceinte le farouche
 » Argant ne trouveroit un asyle contre
 » vos coups , allons à l'assaut « ! Il dit ;
 & lui-même y volé le premier. A l'abri de son casque , sa tête ne craint ,
 ni les pierres qu'on lui lance , ni la

grêle de traits dont on l'accable.

Sur son front élevé, respirent l'audace & la terreur : sa vue jusqu'au sein des remparts porte l'épouvante & l'effroi. Il encourage les Chrétiens, il menace les Sarrafins : mais tout-à-coup on vient donner un frein à son ardeur. C'est le sage Sigier, le ministre sévère des ordres de Godefroi.

Il gourmande, au nom du chef, leur indiscrete ardeur ; il leur commande de retourner aussitôt sur leurs pas : » Retirez-vous, dit-il, ce n'est point ici, ce n'est point dans ce moment que vous devez vous abandonner à votre courroux. Obéissez, Godefroi vous l'ordonne ». A ces mots, Renaud s'arrête ; mais il en frémit, & son dépit, qu'il ne peut cacher, éclate dans son air & dans ses discours.

Les Chrétiens se retirent & le Payen témoin de leur retraite n'ose la troubler. Le corps du généreux Dudon ne reste point privé des honneurs suprêmes : ses

fidèles amis , les yeux baignés de larmes ; portent , sur leurs bras , ses dépouilles honorées & chéries. Cependant Bouillon , sur une hauteur , examine & la situation & les fortifications de Solime.

Solime est assise sur deux collines opposées & de hauteur inégale ; un vallon les sépare & partage la ville : elle a de trois côtés un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière douce & presque insensible ; c'est le côté du nord : des fossés profonds & de hautes murailles l'environnent & la défendent.

Au dedans sont des citernes & des sources d'eau vive : les dehors n'offrent qu'une terre aride & nue : aucune fontaine , aucun ruisseau ne l'arrosent : jamais on n'y vit éclore des fleurs ; jamais arbre , de son superbe ombrage , n'y forma un asyle contre les rayons du soleil. Seulement , à plus de six mille de distance , s'élève un bois dont l'ombre funeste répand l'horreur & la tristesse.

Du côté que le soleil éclaire de ses
premiers

premiers rayons , le jourdain roule ses ondes illustres & fortunées. A l'occident, la mer Méditerranée mugit sur le sable qui l'arrête & la captive. Au nord est Bethel qui éleva des autels au veau d'or, & l'infidèle Samarie. Bethléem , le berceau d'un Dieu , est du côté qu'attristent les pluies & les orages.

Pendant que Godefroi considère , & la ville & sa situation & ses environs ; pendant que de l'œil il mesure l'assiette de son camp , & qu'il détermine le côté qu'il peut attaquer avec le plus d'avantage ; Herminie l'aperçoit , & le montrant au Roi , » Ce guerrier , dit-elle , que » tu vois couvert d'un manteau de pourpre , dont l'air est si auguste & si majestueux , c'est Godefroi.

» Vraiment né pour l'Empire , il fait , » & régner & commander ; grand Général , vaillant Chevalier ; il combat » comme il ordonne : parmi cette foule » de Chrétiens , je ne puis te montrer un » guerrier plus intrépide , ni un homme

» plus sage. Il n'a de rivaux, que Ray-
» mond au conseil, Renaud & Tancre-
» de dans les batailles.

» Je le connois, dit Aladin : je l'ai vu
» jadis en France , dans cette cour su-
» perbe , où j'étois ambassadeur du roi
» d'Egypte. Je l'ai vu manier la lance
» dans les tournois ; il étoit à peine
» sorti de l'enfance : mais déjà, son air ,
» ses discours , ses exploits lui préfa-
» geoient les plus hautes destinées.

» Présage , hélas , trop véritable » ! à
ces mots Aladin se trouble & baisse
les yeux : mais reprenant un air plus
calme ; » Quel est , dit-il , ce Guerrier
» qui semble marcher son égal ? il est
» d'une taille moins haute , mais que ses
» traits ressemblent aux siens ! — C'est
» Baudoin : sa figure annonce qu'il est son
» frere & ses exploits encore mieux.

» Cet autre qui est à côté de Godefroi
» & qui semble lui donner des conseils ,
» c'est ce Raymond dont j'ai t'ai vanté la
» sagesse. Ce vieillard a blanchi dans la

» guerre : parmi tous les Chrétiens, nul
 » ne fait mieux que lui ourdir un stra-
 » tagème. Celui que tu vois plus loin,
 » dont le casque brille de l'or qui le
 » couvre, c'est Guillaume, le fils du roi
 » d'Angleterre.

» Voilà Guelfe, digne rival des héros :
 » illustre par son rang, illustre par sa
 » naissance. Je le reconnois à ses larges
 » épaules & à sa large poitrine. Mais
 » mon cruel ennemi, l'homicide Bohe-
 » mond, le destructeur de ma famille,
 » mes yeux ne le rencontrent point par-
 » mi tous ces guerriers «.

» Cependant Godefroi, après avoir tout
 reconnu, tout examiné, va rejoindre les
 siens : il fait qu'en vain il attaqueroit So-
 lime par les côtés escarpés & d'un dif-
 ficile abord. Il fait dresser les tentes
 vis-à-vis la porte septentrionale & dans
 la plaine qu'elle regarde : delà il les
 prolonge jusqu'au ~~dessous de~~ la tour an-
 gulaire.

Dans cet espace, il renferme presque

le tiers de la ville. Jamais il n'auroit pu en embrasser toute l'enceinte : mais il ferme tout accès aux secours & fait occuper tous les passages.

Pour garantir son camp des sorties des habitans & des attaques de l'étranger, il le couvre par des tranchées ; il fait creuser des fossés larges & profonds. Après avoir satisfait à ces soins importants , il va rendre aux restes du généreux Dudon de pieux & tristes devoirs. Une troupe , gémissante , éplorée , entouroit le corps de ce héros.

Il reposoit sur un lit que ses fidèles amis avoient orné avec une pompe guerrière : à la vue de Godefroi , leurs regrets s'exhalent par des sons plus lugubres & plus lamentables. Bouillon ne paroît , ni serein , ni abattu : toute sa douleur est dans son ame. Recueilli en lui-même , les yeux fixés sur le corps de Dudon , il garde quelque - tems le silence : enfin il lui adresse ce discours.

„ Généreux guerrier, ce n'est point à

» toi que nous devons des regrets &
 » des larmes ; tu n'es mort ici bas que.
 » pour renaître dans le séjour de la
 » félicité. Ces lieux , où tu as laissé
 » ta dépouille mortelle , sont tout pleins
 » de ta gloire & de tes vertus. Tu as
 » vécu, tu es mort , en héros & en Chré-
 » tien. Heureux au sein du Dieu qui
 » couronne tes travaux , nageant dans
 » son immensité, tu t'enivres d'éternelles
 » voluptés.

» C'est notre sort , non , ce n'est pas
 » le tien qui demande nos larmes. En te
 » perdant , nous perdons la plus belle
 » partie de nous-mêmes. Mais si cet acci-
 » dent que le vulgaire appelle la mort ,
 » nous enlève le secours de ton bras ,
 » tu peux du séjour des élus nous ob-
 » tenir le secours de Dieu même.

» Mortel , nous t'avons vu combattre
 » pour nous : immortel , aujourd'hui , tu
 » seconderas nos armes avec des armes
 » invisibles & célestes. Accoutume-toi à
 » recevoir nos hommages ; sois notre

» refuge , notre asyle dans nos dangers.
 » Victorieux un jour , & triomphans ,
 » nous irons acquitter , dans les tem-
 » ples , les vœux que nous t'aurons faits «.

Ainsi parla Bouillon : déjà la nuit obscure avoit éteint le flambeau du jour. Le sommeil vient charmer les ennuis & suspendre la douleur & les larmes des Chrétiens : mais leur chef tout plein du siège de Solime , songe à construire des machines & ne se livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il se lève avec le soleil & lui-même il veut accompagner la pompe funèbre. A la vue du camp , au pied d'une colline , on a fait à Dudon un cercueil de cyprès ; un palmier superbe le couvre de ses rameaux : on y dépose le corps du guerrier : les Prêtres par des chants & par des sacrifices implorent la clémence céleste.

Aux branches du palmier, sont suspendus des trophées & des armes que jadis , dans des combats plus heureux, Dudon

avoir conquises sur les Syriens & sur les Persans. Au tronc , sont attachés sa cuirasse & son armure. On y grave ensuite ces mots : *Ci gît Dudon. Passant honore les cendres d'un Héros.*

Bouillon , après avoir rempli ce triste & pieux devoir , envoie tous les travailleurs , sous une escorte sûre , dans une forêt voisine : elle est cachée dans des vallons : un Syrien l'avoit fait connoître aux François. C'est-là que vont se préparer les instrumens de la perte de Solime.

Animés d'un zèle égal , ils font gémir les arbres sous les coups redoublés de la coignée. Tous sont à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit point encore éprouvés. Le palmier sacré , le frêne sauvage , le funèbre cyprès , les sapins & les hêtres tombent sous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embrasse.

On abbat & les ifs & les chênes qui virent mille fois renouveler le printemps & leur feuillage , qui mille fois

résisterent immobiles à l'effort des vents conjurés. Les chariots gémissent , les effieux crient , sous les fardeaux dont ils sont chargés. Au bruit des armes, aux cris confus des Chrétiens , les bêtes sauvages déferrent leurs retraites, & les oiseaux abandonnent leurs asyles.

Fin du troisieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT IV.

PENDANT que tout conspire à hâter
les instrumens destructeurs de Solime ,
l'éternel ennemi des humains , lance sur
l'armée chrétienne des regards allumés
du sombre feu de l'envie : à la vue du
zèle qui l'anime , sa rage s'enflamme ;
lui-même il se déchire de ses propres

morsures ; & tel qu'un taureau frappé du coup mortel , il exhale sa douleur par des soupirs & par des mugissemens.

Bientôt il ne songe plus qu'à réunir sur la tête des Chrétiens les plus cruels fléaux : il ordonne que dans son noir palais, son horrible sénat s'assemble : insensé ! qui croit que sa fureur peut balancer les décrets de l'Etre-suprême ; qui ose s'égalér à lui & qui oublie quels foudres, quels carreaux lance le bras d'un Dieu vengeur.

D'un son lugubre & rauque , l'infemale trompette appelle les habitans des ombres éternelles : le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs & profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémissemens. Tel , & moins bruyant encore , le tonnerre gronde , éclate & tombe : de moins terribles secousses font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans son sein , s'agitent , s'allument & s'embrâsent.

Soudain les puissances de l'abîme accourent à pas précipités : ciel ! quels spectres , étranges , horribles , épouvantables ! la terreur & la mort habitent dans leurs yeux : quelques-uns , avec une figure humaine , ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux sont entrelacés de serpens : leur croupe immense & fourchue se recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies , des centaures , des sphinx , des gorgones , des scyllés qui abboient & dévorent ; des hydres , des pythons , des chimères , qui vomissent des torrens de flamme & de fumée : des Polyphèmes , des Gérons , mille monstres nouveaux , mille formes plus bizarres , que jamais n'en rêva l'imagination , mêlées & confondues ensemble.

Ils se placent , les uns à la gauche , les autres à la droite de leur sombre Monarque. Assis au milieu d'eux , il tient d'une main un sceptre rude & pe-

fant : son front superbe armé de cornes menaçantes surpasse en hauteur le roc le plus élevé , l'écueil le plus sourcilieux ; Calpé , l'immense Atlas lui-même ne seroient auprès de lui que d'humbles collines.

Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect , accroit la terreur & redouble son orgueil : son regard , tel qu'une funeste comète , brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue , épaisse , hideuse , enveloppe son menton & descend sur sa poitrine velue : sa bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme.

De cette bouche empestée , s'exhalent un souffle empoisonné & des tourbillons de flamme & de fumée. Ainsi l'E-thna , de ses flancs embrasés , vomit , avec un bruit affreux , de noirs torrens de soufre & de bitume. Au son de sa voix terrible , Cerbere se rait épouvanté ; l'Hydre est muette ; le Cocyte s'arrête

immobile, l'abîme tremble, & ses gouffres ténébreux répètent ces sinistres accens.

» Divinités de l'enfer, vous qui méritiez mieux d'être assis au-dessus du soleil, dans ces régions d'où vous tirez votre origine; vous que la grande révolution précipita jadis avec moi du séjour du bonheur dans ces horribles cachots, je ne vous rappellerai point les soupçons jaloux & les cruels dédains du tyran qui nous opprime; ni notre glorieuse & trop funeste entreprise. Arbitre de tout, il regne aujourd'hui sur les étoiles; & nous, l'événement a décidé que nous étions des rebelles.

» Au lieu de ce jour pur & ferein, au lieu de ce soleil, au lieu de ces globes lumineux, qu'autrefois nous habitions, le barbare nous a renfermés dans cet abîme obscur : il ne nous permet plus d'aspirer à nos premiers honneurs, à notre félicité première.

» Et encore , ah cruel souvenir ! sou-
 » venir affreux qui aigrit mes peines &
 » mes supplices , dans cet immortel fé-
 » jour sa haine appella l'homme , l'hom-
 » me , sa créature , cet insecte aussi vil
 » que la fange dont il est né !

» C'étoit trop peu pour sa vengeance :
 » afin de mieux nous punir , il a livré en
 » proie à la mort son fils même. Il
 » est venu ce fils ; il a brisé les bar-
 » rieres du tartare ; il a osé porter ses
 » pas dans notre empire & nous arra-
 » cher des âmes que le sort nous avoit
 » dévouées. Riche de nos dépouilles ,
 » il est retourné dans les cieux , & l'en-
 » fer vaincu a servi d'ornement à son
 » triomphe.

» Mais pourquoi renouveler encore
 » nos profondes douleurs ? qui ne con-
 » noît pas & ses injures & les affronts
 » qu'il nous a faits ? en quel tems , en
 » quel lieu le barbare a-t-il suspendu le
 » cours de ses outrages ? mais oublions
 » d'anciens ressentimens ; de nouvelles

» offenses doivent enflammer notre cour-
 » roux. Eh ! ne voyez-vous pas comme il
 » tente de rappeler toutes les nations
 » à son culte ?

» Et nous , engourdis par nos mal-
 » heurs , nous traînerons dans l'inaction
 » des momens inutiles ! un généreux
 » courroux n'enflammera pas votre cou-
 » rage ? & nous souffrirons que chaque
 » jour le peuple soumis à ses loix s'ag-
 » grandisse dans l'Asie , qu'il subjugué la
 » Palestine , que le culte , que la gloire
 » de notre oppresseur s'étende encore ,
 » que son nom retentisse dans de nou-
 » velles langues , qu'il soit chanté dans
 » de nouvelles hymnes , qu'on le grave
 » sur des nouveaux bronzes & sur des
 » marbres nouveaux ?

» Nous souffrirons que nos idoles
 » tombent anéanties : que nos autels
 » deviennent ses autels , qu'à lui seul
 » on adresse des vœux , que pour lui
 » seul l'encens brûle , qu'à lui seul on
 » offre de l'or & des parfums ? & nous ,

116 LA JÉRUSALEM

» pour qui jamais temple ne fut impé-
» nétrable , nous n'aurons plus un asyle
» sur la terre ; & privé du tribut accou-
» tumé , errant au milieu d'un empire
» solitaire , votre Roi régnera sur des
» déserts !

» Non. J'en jure par cette antique va-
» leur qui respire & qui vit encore en
» nous. Ne sommes-nous pas tels que
» nous étions , lorsque armés du fer
» & de la flamme , nous disputâmes
» l'empire des cieux ? nous succombâ-
» mes , je l'avoue , dans ce combat ;
» mais le courage ne manqua point à
» nos projets : la palme fut au plus heu-
» reux ; il nous resta la gloire d'avoir tout
» osé & de n'avoir pas été accablés par
» notre infortune.

» Mais pourquoi vous arrêtai-je en-
» core ? Allez -ô mes fidèles compa-
» gnons , ma force & mon appui ! Allez ,
» volez , anéantissez dans son berceau
» une puissance ennemie : éteignez cette
» flamme naissante avant qu'elle ait

» embrâsé la Palestine : mêlez-vous parmi
 » eux , & pour les perdre , employez
 » tour à tour , & la ruse & la force.

» Que ma volonté soit le destin. Que
 » les uns errent dispersés ; que les au-
 » tres tombent sous vos coups : que
 » d'autres , idolâtres d'un doux regard ,
 » esclaves d'un sourire , languissent
 » plongés dans la mollesse & dans de
 » honteuses amours , que rebelles & di-
 » visés , Chrétiens contre Chrétiens ,
 » eux-mêmes ils se déchirent & s'égor-
 » gent. Que tout le camp périsse exter-
 » miné & que les derniers vestiges en
 » disparaissent «.

Il parloit encore ; & déjà les esprits
 infernaux se sont élancés , avec furie ,
 du sein de la nuit profonde vers le sé-
 jour de la lumière. Ainsi les vents mu-
 tinés & les bruyantes tempêtes s'échap-
 pent de leurs prisons , vont obscurcir le
 ciel & portent sur la terre & sur la mer
 le ravage & la destruction.

Bientôt , les ailes déployées , ils se

disperlent dans les différentes parties du monde; & par de nouvelles ruses, par de nouveaux artifices, ils commencent à signaler leur funeste adresse. O Muse ! redis-moi quels furent les premiers fléaux dont ils frappèrent les Chrétiens ; quelles mains servirent leur fureur ? tu le fais : la renommée l'a publié ; mais à peine ses derniers accens ont retenti jusqu'à nous.

Sur le trône de Damas étoit assis le fameux Hidraot , magicien célèbre : dès l'âge le plus tendre , Hidraot s'étoit adonné à l'art des devins ; & ce goût funeste étoit devenu sa passion. Mais que lui sert une science trompeuse , s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine ? ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes , ni l'enfer même , n'ont pu lui découvrir la vérité.

O chimere ! ô profonde ignorance des mortels ! que leurs jugemens sont vains ! que de ténèbres dans leurs clartés ! Hidraot a prédit que le ciel préparoit ,

dans l'orient , la destruction & la mort à l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Egyptien couronné par la victoire, & dans son erreur, il veut que son peuple partage , ses lauriers & ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens lui fait craindre une victoire funeste & sanglante. Il forme le dessein de les affoiblir & de les livrer à demi vaincus aux forces de l'Egypte & aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange de ténèbres vient verser dans son sein, de nouvelles noirceurs & de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire ; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une nièce à laquelle tout l'Orient donne la palme de la beauté : elle a tous les attraits , tout l'art de son sexe ; elle connoît tous les secrets de la magie. Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins & veut qu'elle-même les conduise & les exécute.

» Objet de ma tendresse , lui dit-il ,
 » toi qui sours une blonde chevelure ,
 » sours les traits les plus enchanteurs , ca-
 » che le courage le plus mâle & la pru-
 » dence de l'âge le plus mûr ; toi qui
 » déjà m'effaces dans l'art dont je te
 » donnai les premières leçons ; je roule
 » dans ma pensée une projet important :
 » si tu me secondes, le succès est assu-
 » ré. Que ta main fidèle & hardie achè-
 » ve une trame qu'a ourdi ma vieillesse.

» Va dans le camp de nos ennemis ;
 » emploie , pour les séduire , tout l'art
 » de ton sexe & tous les secrets de
 » l'amour. Les yeux baignés de lar-
 » mes, laisse tomber d'humbles prières :
 » que des soupirs se confondent avec
 » tes paroles & les entrecourent. Beau-
 » té gémissante , éplorée , fléchis les
 » cœurs les plus obstinés. Que le voile
 » de la pudeur couvre l'audace de tes
 » desirs ; que dans tes mains , le men-
 » songe se peigne des couleurs de la
 » vérité.

» Séduis, s'il se peut , Godefroi le
 » premier. Qu'épris de tes regards ,
 » enivré de tes discours , il oublie , au-
 » près de toi , la gloire & les conquê-
 » tes & ne respire plus que l'amour.
 » S'il t'échappe , enchaîne du moins les
 » guerriers les plus distingués; entraîne-les
 » à ta fuite dans des lieux , d'où ils ne
 » reviennent jamais«. Il entre ensuite dans
 des détails plus étendus : » enfin , ajoute-
 » t-il , pour ta religion , pour ta patrie ,
 » ose tout : une si belle cause rend tout
 » légitime «.

Armide , fiere de sa beauté , des
 avantages de son sexe & de son âge ,
 se dévoue à l'entreprise. Dès que la
 nuit a répandu ses premières ombres ,
 elle part & marche par des sentiers in-
 connus & secrets. En habits de femme ,
 sans armes que ses attraits , elle se croit
 déjà sûre de la victoire , & voit à ses
 pieds des Héros indomptés. Une adroite
 politique donne à son départ des motifs

122 LA JÉRUSALEM
chimériques & amuse le peuple par de
vaines rumeurs.

Bientôt Armide est dans les lieux
où les Chrétiens ont dressé leurs ten-
tes. Au premier aspect de cette beauté
s'élève un murmure confus ; tous les re-
gards se fixent sur elle. Telle une co-
mète , ou un astre inconnu , attire les
yeux des mortels étonnés de son éclat.
On s'empresse autour d'elle ; on se de-
mande quelle est cette belle étrangère
& quel motif l'amène.

Jamais Argos , jamais Chypre ou Dé-
los , ne virent une figure si parfaite ,
des traits si touchans. L'or de sa chevelure
tantôt brille au travers du voile transpa-
rent qui la couvre , tantôt se dérobe
au voile même & répand un plus vif
éclat. Ainsi , quand le ciel devient plus
pur & plus serein , le soleil , du sein
de la nue qui le captive , lance des
rayons encore pâles ; mais bientôt dé-
gagé de sa prison , il darde tous ses
feux & redouble la clarté.

plein de la hardiesse que son âge & l'amour lui inspirent.

» Madame, lui dit-il, si pourtant je
 » dois vous appeller de ce nom, car
 » vous n'avez rien de mortel : non ja-
 » mais le ciel ne répandit sur une foi-
 » ble créature tant de graces & tant
 » d'éclat : que cherchez-vous ? d'où ve-
 » nez-vous ? Quel bonheur, ou quelle
 » infortune vous conduit en ces lieux ?
 » Dites-moi qui vous êtes ? faites que
 » je vous rende les hommages ou plu-
 » tôt le culte qui vous est dû.

» — Vous louiez trop, Seigneur, une
 » triste & malheureuse beauté : ce n'est
 » déjà plus une mortelle que vous
 » voyez ; c'est une infortunée, morte
 » aux plaisirs, & qui ne vit que pour
 » la douleur : étrangère, fugitive,
 » sans autre bien que ma vertu, je
 » viens, dans ces lieux ; chercher un
 » asyle : je viens mettre aux pieds de
 » Godefroi mes malheurs & une con-
 » fiance que sa bonté connue a fait naître.

» O vous, si vous êtes en effet géné-
 » reux & sensible , daignez m'ouvrir
 » un accès facile auprès de ce Héros. Il
 » est juste , répond Eustache, que le frè-
 » re de Godefroi soit auprès de lui vo-
 » tre introducteur & votre appui: non ,
 » beauté charmante, vos vœux ne feront
 » point trompés : je vous réponds d'un
 » frère qui m'aime & me considère ;
 » disposez & de son pouvoir & de mon
 » bras «.

Il dit , & guide ses pas dans l'asyle
 secret. où le pieux Bouillon seul avec
 des guerriers choisis se dérobe aux re-
 gards d'une foule importune. Elle s'in-
 cline avec respect & le front couvert
 d'une modeste rougeur , elle garde le
 silence : le Héros calme ses craintes ,
 rassure ses esprits & la console : enfin
 d'un son de voix dont la douceur en-
 chante les sens, elle adresse à Godefroi
 ce perfide discours,

» Prince invincible , dont le nom vo-
 » le avec tant de gloire dans tout l'uni-

» vers ; vainqueur de tant de Rois &
 » de tant de nations qui s'honorent de
 » tes fers & de leur défaite , par-tout
 » on connoît ta vertu, tes ennemis mê-
 » mes l'estiment & la louent ; elle fait
 » naître leur confiance & les invite à
 » implorer tes bontés & ton appui.

» Quoique née au sein d'une religion
 » que tu as abaissée & qu'aujourd'hui tu
 » veux annéantir , j'ose te redemander
 » le trône & le sceptre de mes ayeux :
 » j'espère l'obtenir de ta valeur & de ta
 » générosité. D'autres implorent le bras
 » de leurs amis contre la fureur d'un
 » étranger , & moi c'est un fer ennemi
 » que j'invoque contre mon propre sang,
 » contre ce sang qui a juré ma perte.

» Oui c'est toi que j'implore ; c'est
 » toi que j'espère ; seul tu peux me re-
 » placer au rang d'où j'ai été précipitée.
 » Ce bras funeste à tes ennemis, doit
 » être aussi secourable aux malheureux.
 » On ne vantera pas moins ta bienfai-
 » sance que tes triomphes. Parmi tant

» de trônes abattus , on comptera en-
 » core pour ta gloire , mon trône relevé
 » par tes mains.

» Peut-être une croyance qui n'est
 » pas la tienne , fera-t-elle un titre à tes
 » yeux pour dédaigner mes prières &
 » mes larmes ! mais si je ne crois pas à
 » ta loi , je crois à tes vertus : ma con-
 » fiance me donne des droits sur ton
 » cœur & ces droits ne sauroient être
 » vains : j'atteste le Dieu suprême , ce
 » Dieu que j'adore comme toi , ja-
 » mais cause plus juste n'obtient le se-
 » cours de ton bras. Mais pour mieux
 » t'en convaincre entends l'histoire de
 » mes malheurs & des crimes qui les
 » ont produits.

» Je suis fille d'Arbilan , qui régna
 » sur Damas : né loin du trône la belle
 » Chariclée l'y fit monter en lui donnant
 » sa main. Hélas ! mes yeux n'ont jamais
 » vû cette vertueuse mère. Les siens se
 » fermèrent quand les miens s'ouvrirent
 » à la lumière ; & le jour funeste qui

» éclaira sa mort éclaira ma naissance.

» A peine un lustre s'étoit écoulé de-

» puis qu'elle eut quitté sa dépouille

» mortelle , mon malheureux pere suc-

»omba lui-même à son sort & laissa

» mon enfance & les rênes de l'état en-

»tre les mains d'un frere qu'il chérif-

»soit de l'amitié la plus tendre : son

» attachement & ses bienfaits devoient

» lui assurer sa foi, si la vertu & la re-

» connaissance habitoient dans le cœur

» d'un mortel.

» Chargé de ce double dépôt , il ne

» sembla d'abord occupé que de mon

» bonheur : tout l'Orient vantoit sa fi-

» délité incorruptible , sa tendresse , son

» amour vraiment paternel. Peut-être

» déjà sous un masque imposteur , le

» cruel cachoit ses ténébreux desseins :

» peut-être aussi que destinant à son fils

» mes états ; & ma main , son cœur

» n'étoit pas encore ouvert au crime.

» Je croissois ; son fils croissoit avec

» moi : enfant indocile dont l'amé épaissi

» & grossière ne put être façonnée par
 » l'éducation. Sous l'aspect le plus hi-
 » deux, il cache le cœur le plus vil ;
 » il a la bassesse de l'avarice & les
 » hauteurs de l'orgueil, sauvage dans
 » ses manières, corrompu dans ses
 » mœurs, c'est un composé monstrueux
 » de vices que ne rachètent aucunes ver-
 » tus.

» Et c'étoit-là l'époux que me réfer-
 » voit mon fidèle tuteur ! plus d'une fois
 » il m'annonça qu'il falloit avec lui par-
 » tager & mon lit & mon trône : dis-
 » cours séduisans, ruse, adresse, il em-
 » ploya tout pour m'y faire consentir :
 » mais jamais il ne put m'arracher la
 » fatale promesse ; jamais il n'obtint de
 » moi que le silence ou le refus.

» Enfin un jour il me quitte d'un air
 » sombre & ténébreux, miroir trop fidèle
 » de son cœur agité : je crus bien alors
 » lire sur son front l'histoire de mes
 » malheurs. Pendant l'horreur des nuits,
 » des songes effrayans, des spectres hi-

» deux , vinrent troubler mon sommeil :
 » une fatale horreur imprima , dans mon
 » ame , le funeste présage de mes in-
 » fortunes.

» Souvent l'ombre de ma mere s'of-
 » froit à ma vue ; pâle , défigurée & cou-
 » verte d'un nuage de douleur. Hélas ,
 » qu'elle étoit changée !-qu'elle ressem-
 » bloit peu à ce que je l'avois vue dans
 » ses portraits ! fuis , ma fille , fuis , me
 » disoit-elle , la mort affreuse qui te me-
 » nace. Pars , déjà je vois le poison ,
 » déjà je vois le fer dans la main d'un
 » perfide prêt à t'égorger.

» Que servoient , hélas ! ces présages
 » du péril qui s'approchoit. Tremblan-
 » te , irrésolue , ma timide jeunesse ne
 » trouvoit , ni conseils , ni secours. Sor-
 » tir seule de mes états , aller mendier
 » la pitié dans une terre étrangère ,
 » c'étoit pour moi un sort plus affreux
 » que la mort même. Oui , j'aimois mieux
 » perdre la vie dans les lieux qui m'a-
 » voient vu naître.

» Malheureuse, je craignois la mort
 » & je n'osois la fuir ! je craignois de
 » déceler mes craintes mêmes & de hâ-
 » ter l'heure marquée pour ma perte.
 » Ainsi toujours inquiète & troublée,
 » je traînois dans un long supplice
 » le reste de mes déplorables jours.
 » Semblable à un infortuné qui croit
 » voir à chaque instant tomber le glaive
 » fatal suspendu sur sa tête.

» Enfin un jour, dois-je en rendre
 » grâces au destin, ou le sort me ré-
 » servoit-il à de plus affreux revers ; un
 » jour l'un des ministres dont mon pere
 » avoit élevé l'enfance, se présente à ma
 » vue ; m'annonce que le tyran a juré
 » ma perte, que le terme s'approche,
 » que lui-même il a promis au barbare
 » de m'apporter, dans le jour, la coupe
 » empoisonnée.

» Il m'ajoute que la fuite seule peut
 » dérober ma tête au coup qui la me-
 » nace : lui-même il m'offre son secours ;
 » me rassure & m'encourage. Je me livre

» à ses conseils & je me détermine à
 » fuir au milieu des ténèbres , loin du
 » tyran & loin de ma patrie.

» La nuit se leve plus noire & plus
 » obscure & couvre notre entreprise du
 » secret de son ombre. Je pars avec
 » deux de mes femmes que j'avois choi-
 » sies pour compagnes de mon infor-
 » tune : mais toujours mes yeux se re-
 » portent sur les lieux où je commen-
 » çai de respirer le jour ; ils s'y attra-
 » chent & ne peuvent se rassasier d'une
 » vue si chère.

» Mes regards & ma pensée m'y rap-
 » pellent sans cesse , & mes pas m'en
 » éloignent malgré moi. Tels des ma-
 » telots qu'une tempête soudaine arra-
 » che à un rivage chéri , luttent contre
 » les flots qui les entraînent , & cher-
 » chent encore des yeux cette terre qui
 » se dérobe & s'enfuit. Toute la nuit
 » & tout le jour qui lui succéda , nous
 » errâmes dans des lieux où jamais mor-
 » tel n'imprima ses pas. Enfin nous arri-

» vâmes à un château assis sur les fron-
» tieres de mon royaume.

» C'étoit le château d'Aronte ; le fi-
» dèle Aronte qui m'avoit sauvée &
» qui avoit accompagné ma fuite. Ce-
» pendant le traître qui voit que sa vic-
» time échappe au coup mortel , entre
» dans des transports de fureur & de
» rage ; il rejette sur nous ses propres
» forfaits & nous accuse Aronte & moi
» du crime qu'il a voulu commettre.

» Il publie qu'Aronte séduit par mes
» présens , lui préparoit un breuvage
» empoisonné ; que j'ai voulu sa mort
» pour me délivrer d'un censeur impor-
» tun , qui éclaire ma conduite & retient
» mes coupables penchans : qu'entraînée
» enfin par une passion infâme , je vais
» livrer à mille amans ma jeunesse &
» mes appas. Honneur sacré que j'ado-
» re , ah plutôt que d'être infidèle à
» tes loix , puisse la foudre me frapper
» & m'annéantir !

» Qu'affamé de mes trésors , altéré

» de mon sang innocent , le barbare air
 » juré ma perte , ce n'est qu'un mal-
 » heur ; mais que d'un souffle impur , il
 » ose flétrir ma vertu , ah ! c'est le plus
 » cruel , le plus sensible des outrages.
 » L'impie qui craint le ressentiment de
 » mes sujets ; les abuse par des men-
 » songes adroitement tissus ; & leur bras ,
 » prêt à venger mon innocence , s'ar-
 » rête dans la crainte de protéger le
 » crime.

» Assis sur mon trône , le front orné
 » de mon diadème , le cruel ne met
 » point encore de terme à l'infortune &
 » à l'opprobre dont il veut m'accabler.
 » Furieux , il menace de brûler Aronte
 » dans son château , si de lui-même il
 » ne vient lui demander des fers : &
 » à moi , malheureuse ! & aux compa-
 » gnes de mon sort , ce n'est plus la
 » guerre qu'il nous annonce , c'est la
 » mort & l'échaffaud.

» Il veut , dit-il , laver dans mon sang
 » la honte que j'ai imprimée sur son

136 LA JÉRUSALEM

» front & rendre à mon rang & à ma
 » famille l'honneur & l'éclat que je
 » leur ai fait perdre. Mais il ne craint
 » en effet que de se voir enlever le
 » sceptre qui m'appartient & ce n'est
 » que sur mes débris qu'il croit pouvoir
 » affermir son trône.

» Hélas ! il ne réussira que trop dans
 » ses coupables desseins. Oui, Seigneur,
 » si ton bras ne me protège, mon sang
 » éteindra sa colere que n'ont pu étein-
 » dre mes larmes. Malheureuse, inno-
 » cente, sans ressource, sans appui, je
 » me jette à tes pieds, j'embrasse tes ge-
 » noux, je te demande & l'honneur &
 » la vie.

» Je t'en conjure par ce bras qui
 » anéantit l'orgueil & l'impiété ; par ce
 » bras vengeur de la justice, par tes vic-
 » toires, par ces temples que tu as re-
 » levés & que tu vas secourir ; daigne
 » te laisser fléchir à mes prieres : que ta
 » pitié me conserve à la fois & le scep-
 » tre & la vie. Ta pitié ! non, Seigneur,

» je n'implore que ta raison & ton
» équité.

» Le ciel t'a donné de vouloir être
» juste, & le destin, de pouvoir ce que
» tu veux : en me sauvant , tu peux ac-
» quérir des états qui ne seront soumis
» à mes loix que pour obéir aux tien-
» nes. De tant de héros , permets que
» dix seulement m'accompagnent. Seuls
» ils suffiront pour me rétablir sur un
» trône où me rappellent , l'attachement
» des grands & la fidélité du peuple.

» Un des habitans les plus distingués
» de Damas , chargé de la garde d'une
» porte secrète , me promet de me la
» livrer & de m'introduire la nuit dans
» le palais même : il me garantit le
» succès si j'obtiens quelque secours
» de toi , si foible qu'il soit , il y comp-
» tera plus que sur une armée qui vien-
» droit d'ailleurs , tant il estime & le nom
» & la valeur des Chrétiens. -

A ces mots , elle se tait , & attend
la réponse de Godefroi. Mais son atti-

rude & son silence même parlent encore & ont l'énergie de la prière la plus touchante. Godefroi balance incertain & ne fait à quel parti s'arrêter ; il craint les artifices des Sarrafins ; il sent, qu'infidèle à Dieu , l'homme est toujours près de l'être à l'homme : mais une sensibilité impérieuse, la vertu des grandes âmes , le presse & le domine.

D'autres motifs encore l'intéressent aux infortunes d'une Reine qui l'implore. Il sent combien il importe à ses projets de placer sur le trône de Damas une Princesse qui liée par ses bienfaits lui ouvre les chemins , seconde ses desseins & lui fournisse contre l'Egypte & ses alliés, des troupes, des armes & des trésors.

Pendant qu'il flotte irrésolu & que les yeux baissés il pèse les motifs qui doivent le déterminer, Armide, les regards attachés sur lui, attend en suspens l'arrêt de sa bouche : elle l'observe & l'étudie : la réponse tarde déjà trop au

gré de ses desirs ; elle s'en alarme ,
 elle en soupire ; enfin le héros prononce
 un refus dont ses expressions adoucissent
 la rigueur.

» Madame , si une entreprise pour
 » laquelle le ciel même nous a choisis
 » ne demandoit pas ici nos bras &
 » nos épées , vous pourriez fonder sur
 » nous l'espoir le plus certain : ce ne
 » seroit pas une stérile pitié , ce seroient
 » des secours prompts & efficaces que
 » nous vous offririons. Mais notre pre-
 » mier devoir est d'affranchir le Peuple
 » de Dieu & de rendre à ces murs sa-
 » crés leur liberté première. Ce seroit
 » un crime pour nous d'affoiblir notre
 » armée & de rallentir le cours de nos
 » victoires.

» Mais je vous promets , recevez pour
 » gage de ma promesse une foi qui ja-
 » mais ne fut donnée en vain , je vous
 » promets que si jamais nous arrachons ,
 » à un joug odieux , ces murs révé-
 » rés , ces murs chéris des cieux , nous sui-

140 LA JÉRUSALEM

» vrons l'impulsion de notre pitié &
 » nous vous rendrons le trône que vous
 » avez perdu. Aujourd'hui si je cédois
 » à vos larmes, je ferois une impie &
 » ma sensibilité feroit un parjure «.

A ces mots, Armide s'incline & les
 yeux collés contre terre, elle reste un
 moment immobile : Bientôt elle lève
 vers le ciel ses regards affligés & toute
 baignée de larmes, dans l'attitude de
 la douleur la plus profonde : » Mal-
 » heureuse ! s'écrie-t-elle ; eh ! quelle
 » destinée fut jamais aussi constamment
 » déplorable que la mienne ? pour que
 » mon sort affreux ne change point ,
 » il faut que tout change dans la nature.
 » Il n'est plus d'espoir pour moi :
 » envain je gémis & je pleure ; la prie-
 » re ne peut plus rien sur le cœur des
 » mortels. Je dois peut-être espérer que
 » ma douleur qui n'a pu te fléchir, flé-
 » chira le barbare qui m'opprime ? Je ne
 » t'accuserai point d'incélément ; je n'ac-
 » cuse que le ciel auteur de mes dis-

» graces : il endureit ta sensibilité , il
 » rend ta pitié même inexorable.

» Non , Seigneur , non ce n'est point
 » toi , c'est mon destin qui me refuse
 » le secours que j'implore. Destin cruel ,
 » funeste destin , arrache-moi encore les
 » restes d'une odieuse vie ! hélas ! c'étoit
 » trop peu de m'avoir enlevé mes pa-
 » rens au printems de leurs jours , il
 » faut que tu me précipites de mon
 » trône & que tu enfonces le poignard
 » dans le sein de ta victime !

» Partons , quittons des lieux où
 » l'honneur ne me permet plus de m'ar-
 » rêter. Mais où fuir ? où cacher mon
 » infortune ? Quel asyle me reste con-
 » tre le tyran qui me poursuit ? il n'est
 » point dans l'univers de retraite inac-
 » cessible à sa fureur. Mais pourquoi
 » balancer ? Je vois la mort , je ne puis
 » la fuir , allons , ma main prévient
 » ses coups « !

Elle se tait : un noble & généreux
 dépit se peint dans ses regards. D'un

air triste , indigné , elle se détourne & feint de s'éloigner. Ses larmes , des larmes de co'ere & de douleur coulent en abondance & semblent , aux rayons du soleil , des perles qui tombent de ses yeux.

Ses joues en sont inondées : tel paroît un lys lorsqu'aux premiers feux du jour le zéphir épanouit son sein tout brillant des pleurs de l'aurore , & d'un souffle amoureux le flatte & le caresse.

Mais de ces larmes naît un feu secret qui s'insinue dans les cœurs , s'y attache & les embrâse. Amour ! tout reconnoît ta puissance , tout sert à nourrir tes flammes ; mais , en faveur d'Armide , tu redoubles encore tes miracles.

Ses feintes douleurs arrachent de véritables pleurs & déchirent les cœurs les plus insensibles : tous s'affligent avec elle ; tous se disent à eux-mêmes ; si elle ne trouve pas grace aux yeux de Godefrôï , il faut qu'en naissant , il ait sucé le lait d'une tigresse , que les

Alpes l'aient enfanté au sein du rocher
le plus affreux, ou que la mer en cour-
roux l'ait vomie sur une rive sauvage;
le cruel ! qui peut affliger d'un refus une
beauté si touchante ?

Pendant qu'ils murmurent & n'osent
parler , le jeune Eustache tout brûlant
d'amour & de pitié , s'avance & adresse
à Godefroi ce discours hardi : » mon
» frere vous seriez trop dur & trop in-
» sensible , si vous ne cédiez pas enfin ,
» à nos vœux , à nos desirs & à nos
» prières.

» Sans doute il ne faut pas que les
» Chefs abandonnent le siège , leurs
» troupes & leurs emplois : mais nous ,
» guerriers isolés qui ne recevons la loi
» que de notre courage & qui ne com-
» mandons à personne , nous pouvons
» fournir à votre choix dix défenseurs ,
» d'une si juste cause.

» Venger l'innocence & la beauté ;
» c'est toujours combattre pour le ciel ;
» & les dépouilles d'un injuste usurpa-

» teur , sont le plus noble trophée qu'on
 » puisse consacrer à l'Etre - suprême.
 » Quand un intérêt certain ne m'entraî-
 » neroit pas à cette illustre entreprise ,
 » je m'y dévouerois par devoir : j'ai juré
 » de protéger un sexe foible & sans
 » défense & je remplirai mes sermens.

» Ciel ! si jamais en France & dans
 » ces heureux climats où regne la cour-
 » toisie , on disoit que pour une cause
 » si belle & si légitime , nous avons
 » craint de braver les dangers & les
 » fatigues ! ah ! j'aime mieux déposer
 » ici mon casque & ma cuirasse ! allons
 » guerriers sans courage , chevaliers sans
 » honneur , quittons des armes avilies
 » dans nos mains & n'usurpons plus un
 » titre que notre lâcheté déshonore .

Il dit , & tous ses compagnons , d'une
 voix unanime applaudissent à son dis-
 cours ; tous approuvent son conseil &
 en vantent l'utilité : ils environnent Go-
 defroi , ils le pressent , ils le conjurent :
 » Je cède, dit-il , je me rends à tant de

» vœux réunis. Vous le voulez ; la Prin-
 » cesse tiendra de vous seuls un secours
 » que ma raison ne peut lui accorder.

» Mais si vous en croyez Godefroi
 » modérez le zèle qui vous transporte «.

Il dit : chacun croit qu'il autorise ce qu'il
 ne fait que souffrir & brûle d'être un
 de ceux que favorisera son choix. Que ne
 peuvent les larmes de la beauté ? que ne
 peuvent des discours qu'une belle bou-
 che prononce ? Il semble que des lèvres
 d'Armide pend une chaîne invisible qui lie
 & attache toutes les volontés à la sienne.

Eustache la rappelle : » Suspendez ,
 » dit-il , ô beauté divine , le cours de
 » vos douleurs ; bientôt vous aurez un
 » secours qui calmera vos allarmes «.

A ces mots son front s'éclaircit ; le sou-
 rire de la joie est sur ses lèvres ; de
 son voile elle sèche ses yeux humides &
 ses regards plus sereins semblent embelli-
 r la nature.

Ensuite du ton le plus doux & le
 plus touchant , elle leur parle de sa re-

146 LA JÉRUSALEM

connoissance & de leurs bienfaits : » Ils
» vivront éternellement , dit-elle , dans
» mon cœur & les siècles en conserve-
» ront la mémoire « . Une éloquence
muette , des gestes énergiques , rendent
ce que ne peut exprimer sa langue. En-
fin sous un masque imposteur , elle cache
si bien ses desseins qu'ils échappent à
l'œil le plus soupçonneux.

Fière de son premier succès , elle se
livre à la fortune qui sourit à ses arti-
fices & se hâte d'achever son criminel
ouvrage. Par ses regards , par ses attraits ,
elle prétend effacer tout ce que firent
jamais Médée & Circé avec leurs en-
chantemens. D'une voix de sirène elle
se flatte d'endormir la prudence des plus
sages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amans
dans ses filets , elle emploie tous ses se-
crets & tous ses charmes. Sa figure in-
constante & mobile , varie & se décom-
pose à son gré. Elle change à chaque
instant & d'air & de maintien : tantôt

La pudeur est sur son front & tient ses yeux baissés ; tantôt elle promène ses regards avides : & tour à tour armée du frein ou de l'aiguillon , elle presse l'amant timide , ou retient l'amant indiscret.

Quand un guerrier modeste n'ose écouter ses desirs & cherche à éteindre ses feux , un doux fourire l'encourage : d'un œil satisfait & serein , Armide ranime son amour & dans son cœur glacé rallume la flamme & l'espérance.

Réservée dans ses discours , avare d'un coup-d'œil , elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier & lui imprime la crainte & le respect. Mais à travers les dédains dont son front est chargé , elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour est allarmé , mais il n'éprouve point le désespoir & il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle se tient à l'écart ; compose son visage & son attitude & paroît absorbée dans la douleur. Des larmes naissent dans ses yeux & s'éva-

nouissent; ses amans trompés pleurent autour d'elle, & l'amour qui se déguise en pitié leur enfonce encore des traits plus cruels & plus perçans.

Soudain ce voile de douleur se déchire; l'espérance renaît sur son front, elle revient à ses amans, elle leur parle; son teint s'anime du feu de la gaité; ses yeux en étincellent; un ris céleste dissipe le nuage épais dont sa tristesse avoit enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire, enivrent leurs sens; leur ame succombe à tant de plaisirs & semble prête à les abandonner. Amour, cruel amour, tes amertumes & tes douceurs sont également funestes & les mortels périssent toujours, ou de tes maux, ou de tes remèdes!

Ainsi brûlés & glacés tour à tour, passant à chaque instant, du plaisir à la douleur, de la crainte à l'espérance, ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si d'une voix
foible

foible & tremblante , ils osent murmurer leurs peines , simple & novice en amour , elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien les yeux baissés , elle colore ses joues du rouge de la pudeur : les lys disparaissent sous les roses qui les effacent. Telle paroît l'aurore lorsqu'elle embellit le ciel de ses premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui se mêle & se confond avec la pudeur.

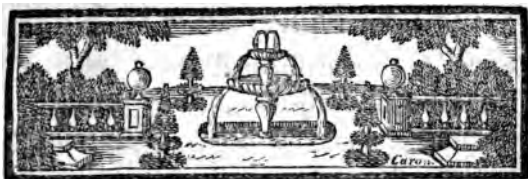
Si elle surprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater , elle fuit & se dérobe à l'amant interdit ; puis reparoît & tour à tour lui offre & lui reprend l'occasion d'avouer sa flamme. Ainsi , tout le jour , elle l'abuse , le fatigue par de vaines erreurs & enfin lui ôte jusqu'à l'espérance : le malheureux soupire , semblable au chasseur qui surpris par la nuit , perd la trace de la proie qu'il a poursuivie.

Tels furent les liens secrets dont Ar-
Tome I. G

150 LA JÉRUSALEM

mide enchaîna mille & mille héros ;
ou plutôt telles furent les armes qu'elle
employa pour les dompter & les affer-
vir à l'amour. Amour ! faut-il s'étonner
si le fier Achille , Hercule , Thésée ,
cédèrent à ta puissance , quand des Chré-
tiens armés pour venger la querelle d'un
Dieu , sont eux-mêmes arrêtés dans tes
fers ?

. Fin du quatrième Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT V.

PENDANT que la perfide remplit les
cœurs d'une funeste ivresse , & que ne
se bornant plus au nombre de guerriers
qui lui ont été promis , elle se flatte
d'en entraîner beaucoup d'autres sur ses
pas ; Godefroi songe à qui il confiera
l'exécution de cette hasardeuse entre-
prise. Entre tant de héros qui tous mé-

ritent & tous desirerent de le fixer , son choix balance suspendu.

Enfin sa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront , au généreux Dondon , un successeur qui prendra sur lui ce choix difficile ; du moins personne ne pourra lui reprocher une injurieuse préférence : & il aura marqué , à cette troupe brillante , tous les égards & toute l'estime qu'il lui doit.

Il les appelle , & leur adresse ce discours : » Braves Guerriers , mes sentimens vous sont connus ; je n'ai point » prétendu refuser à la Princesse le secours qu'elle demande , mais j'ai voulu attendre , pour le lui accorder , le » moment favorable. Cet avis , je vous » le propose encore & vous pouvez l'adopter : dans ce monde changeant & » mobile , c'est souvent constance de » varier dans ses desseins.

» Mais si vous croyez toujours qu'il soit indigne de vous , de ne pas courir au danger , si votre généreuse au-

» dace dédaigne un conseil que dicte
 » ma prudence peut-être trop timide à
 » vos yeux ; il ne fera pas dit que , malgré
 » vous , j'aie arrêté vos pas. Jamais ma
 » main n'appesantira sur vous un pou-
 » voir que je dois à vos suffrages.

» Pesez vous - mêmes les raisons &
 » décidez à votre gré : mais avant tout ,
 » je veux que vous donniez un succes-
 » seur à l'infortuné Dudon & un chef
 » à votre troupe : lui-même choisira par-
 » mi vous dix guerriers ; il n'en choi-
 » sira que dix ; soumis dans ce seul
 » point à mes ordres suprêmes , je ne
 » marque d'ailleurs aucunes bornes à
 » son pouvoir «.

Il dit. Eustache , de l'aveu de ses
 compagnons , répond à son discours :
 » Seigneur , cette vertu lente dont les
 » regards se portent dans l'avenir , doit
 » être la tienne ; le courage & l'auda-
 » ce ; voilà les nôtres. Ce sang froid
 » qui toujours marche d'un pas réfléchi ,

» prudence dans un Général, ne seroit ==
 » en nous que lâcheté.

» D'ailleurs le danger auquel nous
 » expose cette entreprise ; balance-t-il
 » les avantages qu'elle nous procure ?
 » Dix guerriers iront donc , puisque tu
 » le permets , tenter cette illustre aven-
 » ture «. Ainsi du voile de l'intérêt pu-
 blic , il couvre la passion qui l'entraîne ; & comme lui , ses compagnons
 cachent les desirs de l'amour sous le
 désir apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde
 d'un œil jaloux le fils de la belle So-
 phie ; il admire en lui , mais il envie
 encore davantage cette valeur que re-
 haussent les dons de la nature : il craint
 auprès d'Armide ce dangereux rival , &
 sa jalousie inspire à son cœur les moyens
 de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart & par
 ce discours adroit il cherche à séduire
 sa vanité.

» Toi qui effaces la gloire de ton

» illustre pere & qui jeune encore égale
 » déjà les guerriers les plus renommés,
 » Renaud , dis-moi qui fera digne de
 » nous commander ? moi qui soumis ,
 » à regret , au fameux Dudon , ne lui
 » cédaï qu'en faveur de sa vieilleſſe ,
 » moi frere de Bouillon , à qui dois-je
 » déformais obéir ? je ne connois que
 » toi.

» Egal de tous les guerriers par ta
 » naiſſance , toi ſeul par ta gloire & par
 » tes exploits tu mérites de m'être pré-
 » féré : je n'en rougis point , Godefroi
 » lui-même rendroit hommage à ta va-
 » leur & te céderoit la palme : c'eſt
 » donc toi que je veux reconnoître
 » pour mon chef , ſi tu n'aimes mieux
 » être le vengeur de la Princeſſe. Mais
 » ſans doute une gloire obſcure & des
 » exploits nocturnes ne flatteront pas
 » ton courage.

» Ici tu ſauras , avec plus d'éclat ,
 » employer ton bras & ta valeur. Si tu
 » avoues mon zèle ; j'engagerai mes

» compagnons à te décerner le rang su-
 » prême : pour moi , incertain encore ,
 » & irrésolu , je te demande de me lais-
 » ser le maître , ou de suivre Armide ,
 » ou de combattre à tes côtés «.

A ces derniers mots , une rougeur in-
 volontaire couvre ses joues ; Renaud lit
 sur son front le secret qu'il veut cacher
 & il en sourit : pour lui , les traits
 d'amour plus lents n'ont fait qu'effleurer
 son cœur ; & peu jaloux de suivre Ar-
 mide , il souffre sans peine un rival.

Il est encore tout plein de la mort du
 généreux Dudon : il se croit avili si
 l'audacieux Argant survit encore long-
 tems à ce héros : il aime à entendre la
 voix de l'honneur qui l'appelle , & son
 jeune courage s'agite & s'anime au son
 de la véritable louange.

» Je suis moins flatté , répond-il ,
 » d'obtenir les premiers rangs que de
 » les mériter. Les sceptres & les digni-
 » tés ne furent jamais , à mes yeux , le
 » prix de mes vertus , ni l'objet de mon

» ambition : mais si tu m'appelles à cet
 » honneur, si tu penfes que je doive y
 » prétendre, je n'aurai point la foibleffe
 » de m'en croire indigne, & j'estime-
 » rai une valeur que vous jugerez de-
 » voir récompenser d'un si beau titre.

» Je ne brigue point, je ne refuse
 » point ce haut rang ; & si je fuis ton
 » chef, tu dois compter sur mon choix ». Eustache le quitte & va plier à ses des-
 feins la fierté de ses compagnons. Mais
 Gernand prétend lui-même à la pre-
 miere place. Son cœur est blessé des
 traits d'Armide ; mais ce cœur altier
 ne balance point entre l'amour & la
 gloire.

Gernand descend de ces Rois de
 Norwège qui commanderent à de nom-
 breuses provinces : tant de couronnes
 entassées dans sa maison, les sceptres
 de son pere & de ses ayeux, nourris-
 sent son orgueil. Renaud est né d'ancê-
 tres qui depuis plus de cinq siècles se
 sont illustrés, & dans la paix & dans.

la guerre ; mais fier de ses propres exploits , il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand qui pese tout au poids de l'or , qui ne mesure que l'étendue des possessions , & ne voit qu'obscurité par-tout où ne brille pas une couronne ; Gernand ne peut souffrir qu'un simple Chevalier ose être son rival ; il s'en indigne : la colere & le dépit qui le transportent ne connoissent plus de bornes ni de frein.

Un Ange de ténèbres qui voit la blessure profonde dont son cœur est atteint , s'insinue secrètement dans son sein , s'empare de ses pensées , les agite & les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime & la haine qui le dévore : sans cesse il fait retentir , au fond de son cœur , ces sinistres accens.

» Renaud ton rival ! lui lutter contre
 » toi & t'opposer ses chimériques ayeux ?
 » qu'il compte , ce téméraire qui veut
 » marcher ton égal , qu'il compte les

„ peuples soumis à ses loix & les na-
 „ tions tributaires de son sceptre ? Que
 „ sur les cendres de ses ancêtres, il
 „ montre autant de couronnes. qu'en
 „ portent aujourd'hui tes parens ? Quelle
 „ audace dans le petit tyran d'un petit
 „ état ; dans un homme né en Italie
 „ au sein de la servitude ?

„ Qu'il triomphe, ou qu'il succombe ;
 „ qu'importe ? c'est déjà une victoire
 „ pour lui d'être devenu ton rival. Que
 „ dira l'univers ? Que Renaud a con-
 „ couru avec Gernand ! le rang qu'oc-
 „ cupoit Dudon pouvoit te donner au-
 „ tant de gloire & d'éclat qu'il en eût
 „ reçu de toi ; mais il est avili depuis
 „ que Renaud a commencé d'y préten-
 „ dre.

„ Ah ! si du séjour des immortels le
 „ généreux Dudon abaisse encore ses
 „ regards sur la terre ; quel noble cour-
 „ roux doit l'enflammer quand il con-
 „ sidère ce jeune téméraire, quand il
 „ songe à son orgueil & à son audace,

» quand il voit un enfant sans expérience se mesurer avec lui & aspirer
 » au prix qu'avoient obtenu son âge &
 » ses exploits.

» Il y aspire, il le demande, & au
 » lieu du châtiment qui lui est dû, il
 » remporte, & de l'honneur, & des
 » louanges. O honte ! ô bassesse ! on
 » encourage son ambition, on applaudit à sa témérité. Mais si Bouillon le
 » voit, si Bouillon permet qu'il obtienne
 » le rang qui l'appartient, ne le souffre pas : non tu ne dois pas le souffrir ; tu dois montrer, & ce que tu
 » es, & ce que tu peux «.

Au son de cette voix inconnue, son dépit s'allume & s'enflamme : déjà son cœur gonflé ne peut plus le contenir : il sort par ses regards, il s'exhale dans ses discours. Si quelque défaut se mêle aux vertus de son rival, il l'exagère, il le grossit : sa fierté n'est qu'orgueil ; son courage que témérité, démesure & fureur.

Il flétrit ses sentimens ; il obscurcit l'éclat de ses exploits. Sa bouche distille sur-tout le fiel & le poison de l'envie. Ses plaintes retentissent aux oreilles même de Renaud : rien ne peut arrêter sa colere & le mouvement aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'esprit ténébreux qui l'anime, qui fait mouvoir sa langue & dicte ses discours , sans cesse renouvelle ses injustes outrages & fournit de nouveaux alimens à sa haine. Dans le camp est une vaste enceinte où se rassemble l'élite des héros : là, dans les tournois & les joutes , ils exercent leur force & leur adresse.

C'est au milieu d'eux qu'entraîné par sa destinée , Gernand va publiquement outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poison de l'enfer , telle qu'un trait acéré , blesse son ennemi & se tourne dans sa plaie : Renaud le voit , il l'entend , la fureur se rend maitresse de ses sens : tu mens ! s'écrie-t-il & soudain

le fer nud il se précipite sur lui.

Sa voix est un tonnerre ; son épée brille comme l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble ; il voit la mort présente, il ne peut la fuir, rien ne peut le dérober à ses coups : mais l'aspect de tout un camp qui le regarde , lui fait retrouver un reste d'audace & d'intrépidité : le fer à la main il attend son ennemi & semble prêt à se défendre.

Au même instant mille épées brillent & étincellent ; mille guerriers accourent, se heurtent & se pressent autour d'eux : des voix incertaines , des accens confus , se mêlent à l'air qui frémit & résonne. Tel, au rivage des mers , le murmure des vents se confond avec les mugissemens de l'onde.

Mais rien ne peut rallentir l'impétueuse colere du guerrier outragé : tout plein de sa vengeance , il méprise les cris & les barrières qu'on lui oppose. Il se précipite au milieu des hom-

mes , au milieu des armes ; il promene dans la foule sa foudroyante épée , enfin il s'ouvre un large chemin & seul il affronte Gernand malgré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même malgré la colere qui l'anime , il dirige ses coups vers son rival. Il les porte au cœur , à la tête , à la droite , à la gauche ; sa main , rapide , impétueuse , trompe l'œil qui la fuit & va percer l'endroit où elle est le moins attendue.

Enfin il enfonce le fer dans le sein de son ennemi , l'en retire & l'y plonge une seconde fois. Le malheureux tombe & par une double blessure son ame s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet son épée encore toute sanglante , dépouille sa colere & sa vengeance , & se retire.

Cependant , Godefroi arrive attiré par le tumulte & les cris : un spectacle cruel , inattendu frappe ses regards. Il voit Gernand couché sur la poussière ,

les cheveux fouillés de sang , le visage pâle , défiguré , couvert des ombres de la mort. Il entend les soupirs , les gémissemens & les plaintes des guerriers qui l'entourent. Interdit , étonné , » quel est , » dit-il , l'audacieux qui a bravé mes » défenses & commis ce forfait « ?

Arnaud un des plus chers favoris de l'infortuné Prince de Norwège lui expose les circonstances de ce malheureux évènement & en les exposant les aggrave : » C'est Renaud qui l'a tué ; c'est » lui qu'une fureur insensée , allumée » par le plus léger motif , a poussé à une » action si atroce : le fer qu'il avoit ceint » pour venger Dieu , il l'a tourné contre le vengeur de Dieu même ; il a » méprisé ton autorité ; il a bravé des » loix publiques & connues.

» Les loix veulent sa mort ; la mort » lui est due : son crime la demande ; » son crime & le lieu où il l'a commis. » Eh ! s'il obtient grace , son exemple » encouragera l'audace : quiconque aura

» été offensé voudra prendre lui-même
 » une vengeance qu'il doit attendre de
 » la justice.

» Bientôt tout sera livré aux que-
 » relles & à la discorde. Il rappelle
 ensuite les exploits & les vertus du
 Prince; il dit tout ce qui peut exciter
 l'indignation ou la pitié. Mais Tancrede
 paroît & entreprend de justifier Renaud.
 Godefroi l'écoute : son regard sévère
 inspire plus de crainte que d'espérance.

» Seigneur, ajoute Tancrede, songe
 » quel est Renaud, songe ce qu'on doit,
 » à son mérite, à l'éclat de son sang,
 » à Guelfe son oncle. L'autorité ne doit
 » pas s'appesantir également sur tous les
 » coupables. La différence des rangs met
 » de la différence dans les crimes &
 » l'égalité dans les peines n'est une
 » justice que quand il y a égalité dans
 » les personnes.

» C'est aux plus élevés, dit Gode-
 » froi, à donner aux autres l'exemple
 » de l'obéissance. Tancrede, tes con-

» seils font funestes si tu veux que j'a-
 » bandonne les Grands à la licence : eh !
 » quelle est donc mon autorité si je ne
 » commande qu'à une vile populace ?
 » Sceptre impuissant , honteux empire !
 » je n'en suis plus jaloux , s'il faut les
 » tenir à ce prix.

» Le pouvoir me fut donné sans li-
 » mites & sans bornes : je ne souffrirai
 » point qu'il s'avilisse , dans mes mains.
 » Je fais quand il faut varier les ré-
 » compenses & les peines ; je fais aussi
 » quand il faut faire plier , & les grands
 » & les petits sous la loi d'une par-
 » faite égalité «. Il dit : Tancredé que le
 respect enchaîne , garde le silence.

Rigoureux imitateur de l'antique sé-
 vérité , Raymond applaudit au discours
 de Godefroi : » C'est ainsi , dit-il , que
 » l'autorité se fait respecter. Il n'y a plus
 » de discipline quand le coupable échap-
 » pe au châtiment , & la clémence est
 » une vertu funeste quand elle fait dis-
 » paroître la crainte «.

Tancrède, frappé de ces sinistres paroles, se retire, & sur un coursier qui paroît avoir des ailes, il vole vers Renaud. Tranquille & désarmé, Renaud, étoit alors sous sa tente. Tancrède l'aborde & lui raconte en peu de mots tout ce qui s'est passé.

» Les dehors de l'homme, ajoute-
 » t-il, ne sont pas toujours l'expression
 » fidèle de ses sentimens & le cœur
 » des mortels est un abîme : cependant
 » si j'en crois les regards de Bouillon,
 » si j'en crois ses discours, il veut te
 » confondre avec le vulgaire des cou-
 » pables & te soumettre à toute la ri-
 » gueur des loix «.

Renaud avec un sourire au travers duquel éclate son indignation : » Que
 » l'esclave, dit-il, ou celui qui mérite
 » de l'être se justifie dans les fers : moi
 » je suis né libre, j'ai vécu libre, je
 » mourrai libre, & jamais je ne verrai
 » ces bras chargés d'indignes chaînes.
 » Cette main fait manier le fer & cueil-

» lir des lauriers, mais elle se refuse à
 » des liens qui l'aviliroient.

» Si Godefroi n'a que des fers à me
 » donner pour récompense, s'il veut
 » me jeter dans un cachot comme un
 » criminel obscur, s'il croit me condui-
 » re enchaîné dans une prison vulgaire,
 » qu'il envoie les ministres de ses or-
 » dres, qu'il vienne lui-même, je l'at-
 » tends; la force & les armes jugeront
 » entre lui & moi : il apprête à nos
 » ennemis le spectacle d'une sanglante
 » tragédie «.

A ces mots, il demande son armure.
 Bientôt il est tout couvert de fer : il
 charge son bras de son pesant bouclier;
 sa fatale épée pend à son côté ; ses re-
 regards étincellent, ses armes brillent
 comme l'éclair : Tel jadis on te pei-
 gnoit, ô Dieu des combats, descendant
 de l'Olympe, couvert de fer, d'épou-
 vante & d'horreur.

Cependant Tancrede tente d'amollir
 son farouche courage ; » Guerrier in-

» dompté, lui dit-il, je fais que rien
» ne peut résister à ton bras, je fais
» que c'est au milieu des armes, au
» sein de la terreur que ta haute vail-
» lance triomphe avec plus d'éclat,
» mais à Dieu ne plaise qu'aujourd'hui
» elle se déploie si cruellement pour
» notre malheur.

» Dis-moi, quels sont tes desseins ?
» veux-tu donc tremper tes mains dans
» le sang de tes amis & de tes frères ?
» veux-tu en immolant indignement
» des Chrétiens, percer le Dieu même
» dont ils sont les membres ? Un hon-
» neur passager, de vains égards pour
» une opinion qui semblable aux flots
» de la mer, paroît & s'évanouit, pour-
» ront-ils plus sur toi, que la foi, que
» l'amour d'une gloire qui nous immor-
» talise dans le ciel ?

» Ah ! je t'en conjure au nom de
» notre Dieu, triomphe de toi-même ;
» dépouille ta fierté, ton orgueil : cède
» à l'orage. Non ce ne fera point une

170 LA JÉRUSALEM

» lâcheté : ce sera le sublime effort
» d'une vertu qui t'assure la palme de la
» victoire. Si ma jeunesse méritoit de
» servir aux autres d'exemple , je te di-
» rois que moi aussi j'ai été offensé :
» mais je n'ai point armé mon bras con-
» tre des Chrétiens ; j'ai su dompter
» mon ressentiment.

» Vainqueur de la Cilicie , j'y avois
» arboré l'enseigne de la croix : Bau-
» douin arrive ; il cache son ambition
» sous le voile de l'amitié , me trompe
» & s'empare lâchement de ma con-
» quête. Je pouvois peut-être m'en res-
» saisir par la force des armes : j'eus le
» courage de ne point le tenter.

» Ton ame s'indigne contre l'idée de
» la prison ; tu rougirois de voir tes
» bras chargés de fers honteux : tu veux
» suivre les loix & les usages que le
» vulgaire a consacrés sous le nom de
» l'honneur. Laisse-moi ici pour te dé-
» fendre auprès de Godefroi ; toi vas
» dans Antioche demander un asyle à

» Bohemond. Il vaut mieux te dérober
 » aujourd'hui à un arrêt qu'un premier
 » mouvement rendroit peut-être in-
 » juste.

» Bientôt si l'Egypte ou quelque au-
 » tre puissance infidèle. s'arme contre
 » nous, nous regretterons le secours de
 » ton bras : cette éclipse d'un moment
 » donnera plus d'éclat à ta valeur ; &
 » privé de toi , le camp ne paroîtra
 » plus qu'un corps inanimé , sans vi-
 » gueur & sans vie ». Guelfe qui survient
 applaudit à ce discours & veut que Re-
 naud parte sans différer.

Enfin l'audacieux guerrier cède &
 plie sous des conseils contre lesquels
 son cœur se révolte en secret. Il ne re-
 fuse plus de s'éloigner : une foule d'amis
 accourt à sa tente & tous veulent ac-
 compagner sa fuite. Il rend grace à leur
 zèle, & seul avec deux fidèles écuyers,
 il monte sur son agile coursier.

Il part : son cœur est plein du désir
 d'une gloire immortelle & pure. Il

brûle de courir à de hautes entreprises & de signaler son bras par de nouveaux miracles. Il veut , pour venger son Dieu , se précipiter au milieu des ennemis & s'y couvrir de palmes ou de cypres : il veut parcourir l'Egypte & pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source inconnue.

Guelfe , après avoir reçu les adieux du jeune héros , court vers Godefroi , d'un pas précipité. Le Général l'aperçoit & lui crie , » Guelfe c'est toi que je » demande : déjà , par mes ordres , mes » hérauts ont été te chercher dans les » différens quartiers «.

Il ordonne qu'on s'éloigne , & baissant la voix , il continue son discours. » Guelfe , il faut l'avouer , ton neveu » obéit trop aux premiers transports de » sa colere : comment excuser le crime » qu'il vient de commettre ? Que ne » peut-on le justifier à mes yeux ! mais » Godefroi commande à tous & doit à » tous une égale justice.

» Gardien

» Gardien sévère des loix & de l'é-
 » quité , j'en défendrai toujours les
 » droits , & jamais dans mes jugemens
 » je ne plierai sous la tyrannie des pas-
 » sions. Si en effet, comme on le prétend ,
 » Renaud s'est vû forcé de violer mes
 » défenses & de briser le lien de la
 » discipline , qu'il vienne plaider sa cau-
 » se & qu'il humilie son orgueil de-
 » vant le tribunal qui doit le juger.

» Qu'il y vienne libre : en faveur de
 » son mérite je lui fais grace des fers ;
 » c'est tout ce que je puis. Mais s'il
 » balance , si son audace indomptée qui
 » ne m'est que trop connue refuse de
 » se soumettre , c'est à toi de l'amener ,
 » c'est à toi d'empêcher qu'il ne force
 » un chef doux & modéré à devenir
 » le juste & sévère vengeur des loix &
 » de l'autorité blessées.

Il dit : & Guelfe lui répond : » Sei-
 » gneur , une ame qui s'indigne contre
 » l'idée de l'infamie n'a pu souffrir les

» mépris & les affronts : Renaud sensi-
 » ble à l'outrage, a été forcé de le re-
 » pouffer ; s'il a immolé l'agresseur, eh
 » quel autre à sa place eut mis des bor-
 » nes à une juste vengeance ? quel au-
 » tre eut compté ses coups, & dans le
 » feu du combat, mesuré l'offense à la
 » réparation ?

» Vous demandez qu'il vienne se
 » soumettre à votre autorité suprême :
 » il ne le peut plus ; déjà d'une course
 » rapide il s'est éloigné du camp : mais
 » avec ce bras j'offre de prouver à son
 » lâche accusateur, & à quiconque ose-
 » ra comme lui le calomnier, qu'il a
 » tiré une vengeance légitime d'un in-
 » juste outrage.

» Oui, Seigneur, il a dû punir l'or-
 » gueil du superbe Gernand. S'il est
 » coupable, son seul crime a été d'ou-
 » blier votre défense : j'en gémis &
 » je ne puis approuver son action.
 » Qu'il aille, dit Godefroi, porter ail-

» leurs la discorde ; je ne veux point
 » qu'on jette ici la semence de nou-
 » velles haïnes. Etouffons , je t'en con-
 » jure les dernieres étincelles d'un feu
 » si dangereux «.

Cependant l'infidèle beauté presse toujours le secours qu'on lui a promis : le jour , elle emploie l'adresse & la priere , les ressources de l'art & le pouvoir de ses charmes : quand la nuit étend ses voiles obscurs , & ferme au soleil , les portes de l'Occident , seule avec ses deux femmes & ses deux écuyers , elle se retire sous une tente.

Mais ni toutes les ressources de son art , ni ses discours séduisans , ni son air plus séduisant encore , ni cette beauté que jamais rien n'égalait dans l'univers , cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés , rien ne peut attacher le pieux Bouillon , rien ne peut allumer dans son cœur le feu d'un coupable amour.

Envain elle essaie de le charmer ;

envain elle veut faire couler dans ses sens un doux & funeste poison, le héros rassasié d'un monde qu'il méprise, détourne ses yeux des appas qu'elle lui présente. Le ciel seul a ses vœux & ses desirs. Il échappe à tous les pièges & trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obstacle ne peut écarter ses pas du sentier que Dieu lui a tracé. Armide le poursuit; nouveau Protée, elle se montre à lui sous mille formes différentes : son air & ses regards eussent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleste bouclier repousse tous ses traits loin de Godefroi & lasse enfin sa constance.

Cette beauté qui d'un coup - d'œil croyoit embrâser les cœurs les plus purs, honteuse & désespérée voit échouer ses attraits impuissans. Pleine d'étonnement & de dépit, elle se réserve à de plus faciles conquêtes. Tel un Général habile abandonne un siège qui épuise inutile-

ment ses forces & porte ailleurs ses efforts & son audace.

Tancrède aussi oppose à ses charmes une résistance invincible : un autre amour brûle dans son cœur & le ferme à une ardeur nouvelle. Ainsi contre les poisons , Mithridate s'arma du poison même. Mais Bouillon & Tancrède sont les seuls qui résistent ; tous les autres sont échauffés ou consumés du feu qu'allument ses regards.

Un triomphe imparfait humilie son orgueil & l'afflige ; mais elle se console à la vue de tant de héros enchaînés dans ses fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ses desseins , elle songe à les conduire dans des lieux plus sûrs où elle leur donnera d'autres fers & d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroi pour le secours qui lui a été promis est enfin arrivé : d'un air respectueux elle aborde le héros : » Seigneur , lui dit-

» elle , le jour où tu devois acquitter
 » ta promesse est expiré ? Si le tyran
 » apprend que j'ai imploré ton appui ,
 » il armera lui-même pour sa défense
 » & préparera des obstacles à notre en-
 » treprise.

» Avant que la voix incertaine de la
 » renommée ait porté cette nouvelle
 » jusqu'à lui, ou qu'il en ait été instruit
 » par des espions fidèles, daigne choisir
 » mes illustres vengeurs & ordonne
 » qu'ils partent avec moi. Si le ciel pro-
 » tège encore l'innocence, s'il n'est point
 » insensible aux vertus des mortels, je
 » serai replacée sur mon trône, & do-
 » cile à tes loix, je suivrai ta destinée
 » dans la paix & dans la guerre «.

Elle dit : Godefroi cède à des prières
 qu'il ne peut plus rejeter. L'impatience
 de la Princesse le force à se charger du
 choix fatal qu'il voulut éviter. Mais
 tous briguent la préférence & leur ému-
 lation dégénère en importunité.

Armide qui les voit & les pénètre allume encore le desir qui les transporte : elle met dans leur cœur l'aiguillon de la crainte & de la jalousie. Elle fait que l'amour tranquille languit & s'endort. Semblable au coursier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre coursier qui le suit ou le devance.

Elle distribue , avec adresse , de tendres discours , de tendres regards , un doux sourire ; il n'est point d'amant qui n'envie le sort d'un autre amant : toujours la crainte se mêle à l'espérance. Cette foule insensée qu'agite un coup-d'œil , court sans pudeur & sans frein : vainement Godefroi les gourmande & tente de les arrêter.

Jaloux de les satisfaire tous , Godefroi ne penche pour aucun : il est honteux de leur erreur & s'indigne de leur folie : mais désespérant de vaincre leur obstination , il leur propose enfin un moyen de les accorder. Que vos noms ,

dit-il, soient écrits sur des billets, qu'ils soient mêlés dans un vase & que le fort en décide.*

Soudain les noms sont écrits : on les jette dans une urne ; on les remue , on les agite : le premier qui paroît c'est Artemidore Comte de Pembrock. Gerard vient ensuite : Venceflas les suit ; Venceflas jadis l'exemple des sages , aujourd'hui en cheveux blancs , il soupire de ridicules amours.

Quelle joie se déploie sur le front de ces trois guerriers ! leurs yeux sont tout brillans du plaisir dont leur ame est inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms sentent palpiter leur cœur : la sombre jalousie est dans leurs regards : incertains & tremblans ils attendent l'arrêt du fort.

Gaston est le quatrieme ; Rodolphe lui succède , Oïderic à Rodolphe : le septieme, c'est Guillaume de Roussillon que suivent le Bavarois Everard , & le

François Henri. Raimbaud est le dernier : Raimbaud qui depuis vaincu par l'amour abjura sa croyance & fut l'ennemi du Dieu dont il avoit été le vengeur.

Enflammés de jalousie , d'envie & de rage , les autres accusent l'injustice de la fortune. Ils l'accusent, amour , d'avoir remis leur sort & ton pouvoir dans ses aveugles mains. En proie à des desirs qu'irrite la défense , plusieurs, en dépit du sort , veulent suivre les pas d'Armide & n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à sa fortune; de braver, pour elle, les dangers & la mort. Par des paroles, par des soupirs qui lui échappent ; elle excite leur ardeur : elle se plaint , tantôt à l'un , tantôt à l'autre, d'être forcée de partir sans eux. Cependant les dix guerriers se sont armés & vont prendre les derniers ordres de Godefroi.

H ,

Le sage leur prodigue ses leçons & ses avis : il les avertit de se défier d'un peuple, infidèle, inconstant & léger; il leur enseigne par quel art ils pourront éviter les pièges & se dérober aux malheurs. Mais ses discours inutiles sont emportés par les vents & l'amour rit de ses conseils. Enfin Godefroi reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuse & traîne à sa suite ces rivaux enchaînés, ornement de son triomphe. La foule de ses autres amans demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut & amena sous ses ailes, le silence & des songes légers, la plupart entraînés par l'amour se dérobent en secret & suivent ses traces.

Eustache est le premier : à peine peut-il attendre la nuit & les ombres : impatient il s'échappe & marche dans l'obscurité sur les pas de l'aveugle guide qui

D É L I V R É E. 183

le conduit. Il erre toute la nuit : enfin aux premiers rayons du jour , il apperçoit Armide & ses guerriers dans un bourg qui leur a servi d'asyle.

Il se précipite vers elle : Raimbaud l'a bientôt reconnu à son armure : » Qui » t'amene en ces lieux ? Qu'y viens-tu » chercher ? — Armide. Si elle ne daigne point mon bras & mes hommages , elle n'aura , ni défenseur plus » intrépide , ni esclave plus fidèle. — » Qui t'appelle à cet honneur infigne ? » — L'amour.

» J'ai été choisi par l'amour & toi » par la fortune. A ton avis qui des » deux a le droit le plus légitime ? — » Ton vain titre ne te servira de rien : » sans mission & sans droit , inutilement » tu tenteras de te mêler avec les vengeurs » avoués de la Princesse. — Eh ! qui osera » me le disputer ?

» Moi «. A ce mot Raimbaud s'avance l'épée à la main : avec un dédain

égal , avec une égale audace , Eustache s'avance à son tour. Mais Armide étend son bras & d'un coup-d'œil qui maîtrise les ames , elle arrête leur impétueux mouvement : » De grace , dit-elle , à » Raimbaud , souffre un compagnon qui » me donne un vengeur de plus.

» Si mon salut , si ma vie t'intéresse , » pourquoi me priver d'un nouvel ap- » pui dans un si pressant besoin ? Je » rends graces au destin qui t'amene , » dit-elle à Eustache , pour défendre mes » jours & venger mon honneur. Je se- » rois , aveugle , insensée , si je déda- » gnois un compagnon si généreux & » un si noble appui «. Pendant qu'elle parle , elle voit accourir de nouveaux défenseurs.

Ils arrivent par des chemins différens ; tous se regardent d'un œil mécontent & jaloux : Armide les accueille , leur sourit & chacun croit lire sur son front qu'elle distingue ses sentimens & sa

valeur. Cependant les ombres s'éclaircissent : déjà Godefroi s'est aperçu de la désertion de ces guerriers. De sinistres pressentimens du malheur qui les attend, portent dans son ame le trouble & l'inquiétude.

Pendant qu'il en est tout occupé , arrive un courrier , haletant & couvert de poussière. Ses regards sombres , la douleur empreinte sur son front , annoncent qu'il est chargé de tristes nouvelles : » Bien-tôt , dit-il à Godefroi , la » flotte Egyptienne couvrira les mers : » Guillaume qui commande aux vaisseaux génois m'a ordonné de t'apporter » cet avis.

Il ajoute qu'un convoi considérable , que la flotte envoyoit au camp , a été arrêté au milieu de la route. Qu'une horde d'Arabes a tout-à-coup , dans le fond d'un vallon , attaqué l'escorte qui le conduisoit , en a égorgé une partie & chargé les autres de fers : que

personne, n'a pu échapper à ces brigands.

Que l'audace & la licence de ces barbares errans ne connoît plus de bornes : qu'ils se répandent, tels qu'un déluge, dans toute la campagne & ne trouvent aucune digue qui les arrête. Que pour leur inspirer de la terreur & assurer les chemins qui de la mer de Palestine conduisent au camp, il est nécessaire d'envoyer contre eux des détachemens.

En un moment ces funestes nouvelles volent dans toute l'armée : le vulgaire des soldats redoute la famine & la voit avec toutes ses horreurs. Le sage Bouillon, qui ne retrouve plus leur courage & leur audace accoutumée, d'un air calme & tranquille cherche à les rassurer & les console par ses discours.

„ O vous, leur dit-il, qui à travers
„ mille obstacles, à travers mille dan-
„ gers, avez franchi, avec moi, tant

» de climats divers , Guerriers , qui na-
 » quêtes pour venger la querelle du
 » ciel & réparer les pertes d'une reli-
 » gion sainte ; vous qui avez triomphé ,
 » des forces de la Perse & de la perff-
 » die des Grecs , des monts & des mers ,
 » de l'hiver & de ses tempêtes , de la
 » soif & de la faim , vous connoissez
 » donc enfin la crainte ?

» Ce Dieu qui dirige nos pas &
 » qui nous fait mouvoir , ce Dieu
 » éprouvé tant de fois dans de plus
 » grands périls , ne peut donc vous ras-
 » surer aujourd'hui ? Croyez-vous qu'il
 » ait retiré son bras & détourné ses
 » regards ? Un jour , & ce jour n'est
 » pas loin , vous acquitterez les vœux
 » que vous lui avez faits & vous aime-
 » rez à vous rappeler les hasards que
 » vous aurez courus. Allons , ranimez
 » votre courage & réservez-vous pour les
 » succès qui vous attendent « .

Ainsi Bouillon relève leur espoir abat-

tu & d'un visage riant & ferein les calme & les console : mais il cache au fond de son cœur la cruelle inquiétude & les foudres dévorans : il songe comment milieu de la disette qui le menace , il nourrira son armée , comment il repoussera les efforts de l'Egypte & de ses flottes : quelle barriere enfin il opposera au brigandage des Arabes.

Fin du cinquieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT VI.

C E P E N D A N T la douce espérance console les assiégés & calme leurs alarmes : la nuit à la faveur de ses ombres , leur amene sans cesse de nouvelles provisions : des armes , des machines de guerre hérissent les remparts du côté du nord & présentent un front terrible & menaçant : les murs se sont élevés &

» seroit à la vie, ce seroit à la victoire
 » que j'oserois prétendre. Allons ensem-
 » ble, allons chercher notre ennemi &
 » notre destinée ! Souvent dans les plus
 » grands périls, les conseils de l'auda-
 » ce, sont les conseils de la prudence.

» Mais si tu n'espères plus rien de
 » l'audace, si tu crains d'exposer toutes
 » tes forces aux hasards d'un combat,
 » fais du moins que deux guerriers dé-
 » cident la querelle : pour faire plus sû-
 » rement accepter le défi au général
 » des Chrétiens, que lui-même choi-
 » sisse les armes, qu'il fixe le lieu &
 » les conditions du combat.

» Si l'ennemi qu'on m'opposera n'a
 » que deux bras & une seule ame,
 » quelqu'audacieux, quelqu'intrépide
 » qu'il puisse être, tu ne dois craindre
 » aucun revers pour une cause juste &
 » défendue par Argant. Oui cette main
 » fera pour toi la fortune & le destin,
 » elle te donnera la victoire, reçois-la
 » pour gage de ma promesse & de ta sûreté.

Il dit : » Jeune audacieux répond Aladin , quoique appesantis par l'âge , ces
 » bras ne craignent point encore de manier le fer. Je n'ai point une ame
 » assez vile , assez lâche , pour préférer
 » une mort déshonorante à une mort
 » illustre & généreuse , si je croyois en
 » effet devoir redouter ces désastres &
 » cette famine que tu m'annonces.

» Ciel ! éloigne de moi cette infamie.
 » Mais un secret que ma politique cache aux autres , je vais le déposer dans
 » le sein d'Argant. Soliman qui brûle
 » de venger l'affront qu'il a reçu dans
 » Nicée , a ramassé jusqu'au fond de la
 » Lybie des hordes d'Arabes errans &
 » vagabonds , il vient avec eux surprendre nos ennemis dans l'ombre de la
 » nuit & nous apporte des secours &
 » des vivres.

» Bientôt il fera sous nos murs. Laissons , en attendant , les Chrétiens s'enivrer de leurs vaines conquêtes & ne songeons qu'à conserver mon sceptre

» & le siège de mon empire. Modère,
 » de grace , le feu de ton courage &
 » ta trop bouillante audace ; attends le
 » moment marqué pour ta gloire &
 » pour ma vengeance «.

Au nom de Soliman , son antique
 rival , le fier Circassien est enflammé de
 colere & s'indigne qu'Aladin se pro-
 mette tant de ses efforts : » Seigneur ,
 » lui dit-il , tu feras à ton gré , ou la
 » paix , ou la guerre , je ne t'en parle
 » plus ; temporise , attends Soliman &
 » flatte-toi que qui a perdu ses états ,
 » défendra les tiens.

» Qu'il vienne cet ange tutélaire ,
 » ce libérateur des Croyans ? pour moi
 » je crois me suffire à moi-même , je
 » ne veux de liberté que de ma main :
 » pendant que tout languit ici dans le
 » repos , permets que je descende dans
 » la plaine , puisque tu n'avoues point
 » mon audace , j'irai en mon nom com-
 » battre les Chrétiens.

— » Tu devrois réserver pour un meil-

» leur usage , ta valeur & ton épée : tu
 » peux cependant si tu le veux aller dé-
 » fier quelque guerrier ennemi «. Argant ,
 fans balancer : » Va , dit-il , au héraut ,
 » va dans la plaine & à la vue de tout
 » le camp des Chrétiens porte à leur
 » général mon cartel.

» Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne
 » de rester caché dans nos murailles ,
 » brûle de montrer ce que peut son cou-
 » rage ; qu'il est prêt à combattre dans
 » cette plaine qui sépare la ville & le
 » camp & qu'il défie celui des Chré-
 » tiens qui compte le plus sur sa valeur.

» Qu'il ne se borne pas à un seul en-
 » nemi : qu'après le second & le troi-
 » sième , le quatrieme & le cinquieme
 » pourront encore se présenter : qu'illus-
 » tre , ou inconnu , tout Chrétien peut
 » se mesurer avec lui : que le vaincu
 » fera , suivant les loix de la guerre ,
 » l'esclave du vainqueur «. Il dit &
 soudain le héraut a revêtu sa cotte-d'ar-
 mes où l'or se mêle avec la pourpre.

Il part, il arrive en présence de Godfroï & des Guerriers qui l'environnent : » Seigneur , dit-il , permets-tu a » un héraut d'armes de remplir les ordres dont il est chargé ? — Je le permets , » parle sans crainte : — Tu verras dit l'infidèle , si ma mission doit te flatter ou » t'allarmer «.

Il continue & d'un ton altier & imposant , il prononce le défi : tous les Chrétiens frémissent , tous font éclater leur indignation. » Le Guerrier qui t'en » voie , lui répond Bouillon , tente une » pénible entreprise ; bientôt il en » tira tout le poids & il n'ira pas jusqu'au cinquième adversaire :

» Qu'il vienne ; le champ de bataille » sera libre & il ne doit craindre aucun » outrage : quelqu'un de mes guerriers » combattra contre lui & je te jure qu'il » ne combattra qu'avec des armes égales «. Il dit ; le héraut revole , porter sa réponse au fier Circassien.

» Arme-

» Arme-toi Seigneur , lui dit-il , qui
 » t'arrête ? Les Chrétiens acceptent ton
 » défi : les moins braves comme les plus
 » intrépides brûlent de se mesurer avec
 » toi ? J'ai vu mille regards menaçans ,
 » j'ai vu mille bras armés : Le Général
 » donnera une sauvegarde au champ de
 » bataille ». Aussitôt Argant demande
 son armure.

Il la revêt avec impatience ; il brûle
 de voler dans la plaine : » Il n'est pas
 » juste dit Aladin à Clorinde , qu'il
 » parte seul & que vous restiez ici : Pre-
 » nez mille de nos guerriers avec vous ;
 » suivez ses pas , & de loin à la tête de
 » votre troupe , veillez sur lui «.

H se tait : Clorinde & ses soldats
 s'arment & sortent de la ville : Argant
 les précède ; il est sur un coursier , cou-
 vert de son armure accoutumée : entre
 les murs & le camp , s'étend un vaste
 terrain dont la surface égale paroît faite
 exprès pour être le théâtre d'un combat.

C'est-là que descend le farouche Argant ; c'est-là que seul il s'arrête à la vue de l'ennemi. Fier de son courage, de sa taille, de ses forces, son air respire l'orgueil & la menace. Tel Phlégre vit Encelade : ou tel parut le Géant des Philistins dans le vallon témoin de sa défaite. La plupart des Chrétiens qui ne connoissent point tout ce que peut son bras, le voyent sans terreur.

Godefroi n'a point encore fixé son choix : mais tous les vœux, tous les regards se tournent sur Tancrède. Parmi tant de héros, un suffrage unanime le désigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce son nom & Bouillon semble applaudir.

Déjà tous cèdent à ce rival, & le vœu du Général n'est plus un secret : » Va, dit-il à Tancrède, je te permets » de combattre : réprime la fureur de ce » Barbare ». Tancrède orgueilleux de ce choix fait éclater sa joie & son audace :

il demande son casque & son cheval
& suivi d'une troupe nombreuse , il
sort des retranchemens.

Il n'est point encore sur le champ de
bataille, où l'attend le Circassien : tout-
à-coup s'offre à sa vue l'altière Clorin-
de : sa noble contenance fixe ses re-
gards : son habillement efface la blan-
cheur de la neige qui couronne le som-
met des Alpes. Elle a ôté la visière de
son casque, & placée sur une éminence,
on la découvre toute entiere.

Tancrède ne voit plus Argant, il ne
voit plus ce front menaçant : les re-
gards attachés sur la colline où est la
Guerriere, il ne presse plus son courfier
qui s'avance d'un pas tardif & lent :
bientôt immobile, il s'arrête, il semble
transformé en rocher ; il est tout de
glace au-dehors, mais son cœur brûle,
il n'a que des yeux, il paroît avoir ou-
blié le combat.

Argant qui ne voit personne prêt à
se mesurer avec lui, » je suis venu, s'é-

» crie-t-il , chercher un ennemi : en est-il un qui ose avancer & me combattre « ? Toujours interdit , étonné , Tancrède regarde Clorinde & n'entend rien. Othon alors pousse son cheval & le premier il s'élance dans l'arène.

Othon avoit lui-même aspiré à l'honneur de combattre le Circassien ; mais il avoit cédé à Tancrède & n'étoit sorti du camp que pour l'accompagner : cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets ne plus songer au combat , jeune , impatient , audacieux , il saisit avidement l'occasion qui lui est offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois , il fond sur le Sarrafîn qui l'attend la lance en arrêt. Tancrède enfin se réveille , il s'arrache aux pensées qui l'absorboient : c'est à moi de combattre s'écrie-t-il , mais déjà Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colère & de dépit : la rage est dans ses yeux ; il

rougit qu'un autre l'ait prévenu. Cependant Argant reçoit un coup violent sur son casque : de son côté il traverse le bouclier d'Othon & perce sa cuirasse.

Le jeune Guerrier chancelle sur son cheval & tombe : le Sarrafin plus fort & plus vigoureux en est à peine ébranlé : d'un ton superbe & dédaigneux il insulte à son ennemi : » Rends-toi ,
 » lui dit-il , c'est assez pour ta gloire de
 » pouvoir dire que tu as combattu contre
 » moi.

» — Non réplique Othon , un Chrétien ne
 » quitte pas sitôt ses armes & son audace :
 » la chûre d'un autre payera la mienne :
 » je veux ou me venger ou périr «. Sem-
 blable à une furie , le Circassien frémit
 & semble vomir des flammes : » Tu dé-
 » daignes ma courtoisie , dit-il , connois
 » donc ma valeur «.

Il dit : & oubliant les loix de l'honneur & de la Chevalerie , il pousse son coursier sur le Chrétien. Othon s'écarte , se détourne & porte à son vainqueur

un coup dans le côté : il en retire son fer tout sanglant. Inutile blessure qui n'affoiblit point ses forces & enflamme encore sa colere & sa fureur.

Argant arrête son coursier , retourne sur ses pas & plus rapide que l'éclair, il fond sur son ennemi : de ce terrible choc , Othon sent ses jambes tremblantes se dérober sous lui : pâle , foible & presque sans haleine, ses forces l'abandonnent ; il va mesurer la terre.

Cruel dans sa colere , le Circassien fait marcher son cheval sur le corps du vaincu : que tout orgueilleux , s'écrie-t-il, périsse comme le téméraire que je foule aux pieds ! A cette vue Tancrede indigné ne balance plus ; il veut qu'un coup illustre couvre sa faute & donne à sa gloire un nouvel éclat.

Il s'avance en criant : » Ame vile qui » porte la bassesse jusques dans la victoire , quel honneur attens-tu d'une » pareille barbarie ? Il faut que tu ayes

» été nourri aux forfaits parmi les bri-
 » gands de l'Arabie ou quelque horde
 » encore plus sauvage. Fuis la lumière ,
 » monstre des forêts cours-y cacher ta
 » cruauté ».

Il se tait : l'infidèle impatient de cet affront, écume de rage & de fureur : il veut répondre , mais un son confus sort de sa bouche semblable au rugissement d'un lion irrité ; ou tel que le bruit de la foudre lorsqu'elle déchire le sein de la nue , & s'en échappe : ainsi les mots retentissent dans son sein enflammé & s'en arrachent avec violence.

Après que par des menaces ils ont tour à tour aigri leur colere & leur orgueil , tous deux avec une égale rapidité , ils s'éloignent pour prendre leur essor. O muse donne à ma voix plus de force & plus d'éclat ; verse dans mon cœur la fureur qui les anime ; que mes sons rendent toute l'horreur de ce combat & que le bruit des armes retentisse dans mes vers.

Leurs lances sont en arrêt ; ils se précipitent l'un sur l'autre ; l'aigle qui fond sur sa proie , le trait qui fend les airs , sont moins vîtes & moins rapides : rien n'égala jamais leur furie : leurs lances se brisent sur leurs casques : mille éclats , mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre ; les montagnes en mugissent : mais ni le choc , ni le coup ne font plier le front superbe de ces deux rivaux. Leurs chevaux se heurtent , tombent & font pour se relever de lents & pénibles efforts : les Guerriers les abandonnent , prennent leurs épées & combattent à pied. .

Chacun de la main suit la main de son ennemi , de ses regards cherche ses regards , mesure ses pas sur ses pas ; varie l'attaque & la défense ; trompe l'art par l'art , la feinte par la feinte , tourne , s'avance , recule , menace un côté , frappe l'autre , se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrède offre son flanc nud & défarmé ; Argant va le frapper & laisse lui-même son côté gauche sans défense : Tancrède d'un feul coup repousse son épée, le blesse, puis se retire, se remet sous les armes & s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang, plein d'horreur & de trouble, transporté de douleur, il frémit, il soupire; il élève & l'épée & la voix; il veut frapper & lui-même est frappé à l'endroit où finit l'épaule & commence le bras.

Tel que dans les forêts qui couronnent le sommet des Alpes, l'ours blessé par des chasseurs, s'élance furieux au milieu des armes, affronte avec audace & les périls & la mort; tel le Circassien percé d'une double blessure, couvert d'une double honte, tout à la colère & à la vengeance, ne connoît plus le danger & oublie le soin de sa propre défense.

Il réunit toutes ses forces & imprime à son épée un mouvement si impétueux que la terre en tremble & l'air en étincelle : Tancrede ne peut plus attaquer ; il se défend , il respire à peine ; rien ne peut le garantir de l'impétuosité d'Argant ni de ses efforts.

Ramassé sous ses armes , il attend vainement que l'orage cesse : il recule ; toujours le fier Sarrafin le presse avec la même furie : enfin lui-même forcé de s'abandonner à ses transports , il fond , il se précipite sur son ennemi.

La raison & l'adresse cèdent à la colère , la fureur entretient leurs forces & les ranime. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce , qui ne déchire ; la terre est couverte du débris de leurs armes : leurs armes sont teintes de sang , & le sang coule avec la sueur : leurs épées brillent comme l'éclair , éclatent comme le tonnerre & frappent comme la foudre.

L'un & l'autre peuple , interdit , in-

certain , contemple un spectacle si arroyé & si nouveau : partagé entre la crainte & l'espérance , il en attend la fin : leurs regards suivent les mouvemens des guerriers , parmi tant de spectateurs , on ne voit aucun geste , on n'entend aucun mot ; tous restent muets , immobiles , & l'agitation n'est que dans leur cœur.

Déjà les deux combattans étoient épuisés & peut-être la lassitude alloit décider la victoire : mais la nuit étend ses voiles obscurs & tous les objets se perdent dans ses ombres. Des deux côtés un héraut s'avance & vient séparer les guerriers. Le chrétien est Ari-dée ; l'infidèle est Pindore , sage vieillard qui avoit porté le cartel d'Argant.

Tous deux avec cette assurance que leur donnent l'usage antique & le droit des nations , ils étendent leurs sceptres pacifiques. » O Guerriers , dit Pindore , » vous avez acquis une gloire égale , vous » avez montré une égale valeur ; cessez le

208 LA JÉRUSALEM

» combat ; respectez les ombres & le
» repos qu'elles amènent.

» Le soleil en terminant son cours
» doit terminer vos travaux & la nuit
» doit donner la paix à toute la natu-
» re. Des cœurs généreux dédaignent des
» exploits nocturnes , ensevelis dans les
» ténèbres & dans le silence. Je voudrois
» dit Argant , ne combattre qu'à la clarté
» des cieux , mais l'obscurité ne me
» fera point abandonner le champ de
» bataille si mon ennemi ne jure qu'il
» y reviendra.

» Et toi , dit Tancrède , jure que tu
» reviendras toi-même & que tu rame-
» neras ton prisonnier ; ce n'est qu'à
» cette condition que je puis consentir
» à reculer la fin de notre querelle «.
Tous deux ils jurent & les hérauts pour
leur donner le tems de réparer leurs for-
cés & de guérir leurs blessures , arrê-
tent que la fixieme aurore les verra re-
commencer.

Ce terrible combat laisse dans le

œur des Chrétiens & des Sarrafins une impression profonde & durable d'étonnement & d'horreur : on ne parle plus que de l'audace & de la valeur des deux guerriers. On les compare & le vulgaire partagé dans ses opinions ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en fuspens que l'évènement ait nommé le vainqueur & décidé si la fureur l'emporte fur le courage , ou si l'audace cède à la bravoure. Mais perfonne ne prend au fuccès de ce combat un intérêt plus tendre , perfonne n'en est plus occupé , plus agité que la belle Herminie , qui voit la moitié de fa vie foumife aux arrêts inconnus du hafard.

Fille de Caffan qui régna fur Antioche , Herminie vit tomber fon trône fous l'effort des Chrétiens & fut elle-même le prix du vainqueur. Mais Tancrède généreux & fenfible refpecta fes malheurs , les plaignit & au milieu des

ruines de sa patrie , elle fut encore honorée comme une Reine.

Ce héros consola sa captive , la servit , lui rendit sa liberté , ses diamans & ses trésors : mais sa jeunesse , sa beauté , ses vertus , son courage enflammèrent le cœur de la Princesse & l'enchaînèrent des liens les plus forts que jamais amour eut formés.

Libre , elle regrette ses fers ; elle regrette un vainqueur qu'elle adore & une prison chérie ; mais l'honneur commande : elle obéit & va dans une terre amie chercher avec sa mere un odieux asyle. •

Elle vient à Solime ; elle y est accueillie par le tyran de la Palestine : bientôt couverte d'un lugubre voile , elle est réduite à pleurer sur le tombeau de sa mere : mais ni sa perte , ni son malheureux exil , ne peuvent arracher de son cœur le trait qui l'a blessé ni éteindre l'ardeur qui la consume.

Elle aime , l'infortunée ! elle brûle : mais loin de l'objet de sa tendresse , le feu caché dans son sein se nourrit plutôt de souvenir que d'espérance : plus il est secret , plus il s'enflamme. Enfin le siège de Solime amène Tancrède & réveille son espoir.

A l'aspect de tant de nations si fières , si indomptées tout est abattu , tout est consterné : Herminie seule éclaire les ombres qui couvrent son front : d'un œil avide , curieux , elle parcourt l'armée Chrétienne ; elle y cherche son amant : souvent elle l'y cherche envain : quelquefois ses regards l'y rencontrent & elle se dit : le voilà , c'est lui-même.

Dans le palais des Rois , près des remparts , s'élève une tour antique : du sommet on découvre le camp des Chrétiens : on commande à la plaine & aux montagnes. Là , dès que le soleil donne sa lumière au monde jusqu'au moment où la nuit répand son obscurité , Herminie assise contemple les Chrétiens ,

s'entretient de son amour & soupire.

C'est delà qu'elle a vu le combat : son cœur qui palpitait sembloit lui dire : voilà l'objet de ta flamme , le voilà exposé à la mort. Ses regards inquiets suivent tous les mouvemens ; à chaque coup que porte Argant , elle sent dans son cœur le fer & la blessure.

Quand elle apprend la fin de cette journée , quand elle apprend que le combat doit recommencer , une crainte nouvelle vient glacer ses esprits : elle verse en secret des larmes ; des soupirs échappent de sa bouche : pâle , défigurée , son visage est plein de douleur & d'épouvante.

D'horribles images la poursuivent & troublent ses pensées ; le sommeil plus cruel que la mort lui présente les songes les plus effrayans , les spectres les plus étranges. Elle croit voir son amant sanglant , déchiré ; elle croit l'entendre implorer son secours. Elle se réveille ,

trouve ses yeux humides & son sein baigné de ses larmes.

Ce n'est pas seulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite & l'allarme ; elle craint les blessures que le héros a reçues , & rien ne peut calmer son inquiétude : de trompeuses rumeurs retentissent autour d'elle & redoublent ses peines : elle voit déjà Tancrède couché languissant & prêt à fermer sa paupière.

Sa mere lui apprend à connoître les vertus secretes des plantes ; elle lui apprend , suivant l'usage de l'Orient , à tromper la douleur par des charmes & à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle aller rendre elle-même la santé & la vie au héros qu'elle adore !

Hélas elle voudroit guérir son amant , & c'est à l'ennemi de son amant qu'elle est forcée de donner ses soins ! Quelquefois elle est tentée de verser sur les plaies d'Argant des sucres mortels , de funestes poisons ; mais ses mains innocentes & pures se refusent au crime :

214 LA JÉRUSALEM.

elle desiré au moins que les plantes ,
que les charmes perdent leur force &
leur vertu.

Elle ne craindroit point d'aller au
milieu des Chrétiens : ses yeux sont de-
puis long-tems accoutumés à la vue des
combats & du carnage. L'habitude des
périls , les peines & les fatigues ont
aguerri son ame : ce n'est plus une femme
timide , qu'une ombre épouvante , qui
frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour sur-tout, l'amour , étouffe la
crainte dans son sein. Pour suivre le pen-
chant qui l'entraîne , elle iroit d'un pas
tranquille affronter dans les forêts de
l'Afrique , les monstres & les poisons :
mais si elle ne craint point pour ses
jours , elle doit craindre pour sa gloire.
L'honneur , l'amour , deux puissans ri-
vaux , se disputent son cœur & le dé-
chirent.

» Jeune Princesse , lui crie l'honneur ,
» toi qui jusqu'à ce jour as vécu soumise
» à mes loix , j'ai conservé ta vertu

» dans les fers des ennemis, & libre
 » aujourd'hui , tu voudrois perdre ce
 » trésor qu'ont respecté tes malheurs !
 » qui peut allumer dans ton tendre cœur
 » le feu qui l'embrâse ? quelles sont tes
 » pensées ? quel est ton espoir ?

» L'estime publique , ce tribut de
 » gloire qu'on paye à la sagesse & à la
 » vertu , ne sont donc rien à tes yeux ?
 » Amante nocturne , tu iras au milieu
 » des ennemis chercher le mépris & la
 » honte ? Ton superbe vainqueur te di-
 » ra : en perdant ton trône , tu as perdu
 » tes sentimens : tu es indigne de moi ;
 » vil objet de ses rebuts & de ses dé-
 » dains , tu feras livrée aux outrages de
 » ses soldats «.

L'amour , par de perfides conseils , la
 séduit & l'attire : » Un monstre ne t'a
 » point enfanté dans les forêts ? Tu n'es
 » point née au sein des glaces & des
 » rochers ? Jeune & sensible , ce n'est
 » pas à toi de braver l'amour & ses feux.
 » Pour fuir à chaque instant l'objet qui

216 LA JÉRUSALEM

» t'a charmée , pour rougir du nom
» d'amante, la nature ne t'a pas fait un
» cœur de fer & de diamant.

» Va , cours, où t'entraînent tes de-
» sirs ! tu crains un vainqueur cruel ?
» Eh ! ne l'as-tu pas vu partager tes dou-
» leurs , répondre à tes plaintes , & s'at-
» tendrir à tes larmes ? Lui cruel ! ah
» c'est à toi que ce titre est dû , à toi
» qui balance encore à sauver ton amant !
» barbare ! ingrate ! le généreux Tancrè-
» de languit , & tu n'es occupée qu'à
» soulager son ennemi ?

» Rends la vie au farouche Argant ,
» afin qu'il aille porter la mort dans
» le sein de ton libérateur : voilà donc
» le tribut de ta reconnoissance & le
» prix des services qu'il t'a rendus ?
» Tu peux encore prêter tes mains à
» ce ministère impie , & l'horreur
» de le remplir ne te donne pas
» des ailes pour fuir de ces tristes
» lieux ?

» Quel plaisir pour ton cœur sensi-

» ble, quel bonheur pour ton amour,
 » si ta main secourable à ton vainqueur,
 » ranimoit le flambeau de ses jours prêt
 » à s'éteindre; si rendu par toi à la vie,
 » Tancrède te devoit le retour de sa
 » beauté! les roses de son teint renaî-
 » troient pour toi, & en adorant ses
 » charmes, tu adorerois ton ouvrage.

» Sa gloire deviendrait la tienne, tu
 » partagerois ses exploits; heureuse dans
 » ses chastes embrassemens, tu goûte-
 » rois, avec lui, les plaisirs purs de
 » l'hyménée: épouse honorée, tu fixe-
 » rois tous les regards, tu brillerois au
 » milieu des Dames Latines, dans cette
 » belle Italie, où regne la vraie valeur,
 » où triomphe le vrai culte“.

Hélas! abusée par ces illusions, l'in-
 sensée se forge la félicité suprême; mais
 mille doutes enveloppent ses esprits
 d'un nuage épais: comment sortira-t-elle
 de Solime? comment trompera-t-elle
 ces gardes qui veillent sans cesse autour
 du palais & des remparts? comment

franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées ?

Herminie est auprès de Clorinde une compagne assidue : l'aurore la voit avec elle , le soleil à son déclin l'y voit encore : quand la nuit enveloppe l'univers de ses ombres , un même lit les reçoit souvent toutes deux. Tous ses secrets sont connus de Clorinde , tous hors celui de son amour.

C'est le seul que lui cache Herminie. Si quelquefois son amitié surprend ses soupirs , elle feint une autre cause à sa douleur & semble ne se plaindre que de ses infortunes : l'union qui les lie , ne connoît ni les heures ni les momens : toujours Clorinde est accessible pour elle ; présente , absente , jamais son asyle ne lui est fermé.

Un jour que la Guerrière étoit sortie , Herminie entre dans son appartement ; elle s'y arrête & roule dans sa pensée les moyens d'exécuter & de cacher sa fuite : pendant qu'incertaine , irrésolue ,

elle flotte entre mille desseins, elle voit l'armure de Clorinde, elle la voit & soupire.

» Trop heureuse Guerriere, se dit-
 » elle, ah que ne puis-je te ressem-
 » bler ! ce n'est point tes exploits, ce
 » n'est point le vain honneur de ta
 » beauté que j'envie. . . . une longue
 » robe n'enchaîne point ses pas ; une
 » jalouse retraite ne captive point sa
 » valeur : elle revêt son armure, si elle
 » veut sortir elle part ; ni la crainte,
 » ni la pudeur ne l'arrêtent.

» Ah pourquoi la nature & le ciel
 » me refuserent-ils sa vigueur & son
 » courage ! j'aurois pu comme elle échan-
 » ger contre une cuirasse, contre un
 » casqué, ce voile & ces vêtemens im-
 » portuns. Les feux de l'Été, les glaces
 » de l'Hiver, les tempêtes, les orages,
 » rien ne pourroit m'arrêter : seule ou
 » accompagnée, j'irois dans la plaine,
 » à la clarté du jour, ou à la lueur des
 » étoiles.

» Impitoyable Argant , tu n'aurois
 » pas été le premier à combattre mon
 » ennemi ! j'aurois devancé tes pas : peut-
 » être il feroit aujourd'hui mon captif ;
 » sous l'empire de son amante , il por-
 » teroit des fers légers : sa chaîne adou-
 » ciroit la mienne & diminueroit le
 » poids de mon esclavage.

» Ou bien sa main m'auroit percé ,
 » m'auroit déchiré le sein : dumoins
 » ce coup auroit guéri la blessure de
 » l'amour ; mon ame enfin connoîtroit
 » la paix & je reposerois au sein de
 » la mort : peut-être mon vainqueur
 » eût donné quelques larmes à mon
 » trépas & un asyle à ma cendre.

» Mais hélas ! où s'égarent mes vœux ?
 » Je me perds dans des chimeres &
 » dans de folles pensées. Ainsi donc
 » tremblante , éperdue , vil rebut de
 » mon sexe , je demeurerai captive dans
 » ces murs ? Non rassure-toi , mon cœur ,
 » & connois l'audace ! pourquoi du-
 » moins une fois ne prendrai-je pas les
 » armes ?

» armes ? Pourquoi ces bras tout foi-
 » bles , tout débiles qu'ils font , ne
 » pourroient-ils pas au moins un instant
 » en soutenir le poids ?

» Ils le pourront : oui l'amour m'en
 » donnera la force ; l'amour inspire le
 » courage aux âmes les plus timides :
 » dès qu'il a senti ses feux , le cerf
 » s'arme d'audace & vole au combat ,
 » & moi ce n'est point au combat que
 » je veux aller ; je ne veux avec ces
 » armes produire qu'une courte illusion :
 » je veux être un moment Clorinde :
 » cachée sous sa ressemblance , je suis
 » sûre de sortir de ces lieux.

» Jamais les Gardes qui veillent aux
 » portes , n'osent lui résister.
 » non... il n'est point de plus heureux stra-
 » tagème : cette voie seule est ouverte à
 » mes vœux. Amour qui m'inspires ,
 » favorise cet artifice innocent , fortune ,
 » souris à mon entreprise ! Partons ,
 » Clorinde est encore auprès du Roi :
 » jamais instant ne sera plus propice «.

Le dessein en est pris : en proie aux fureurs de l'amour , elle ne peut plus s'arrêter : elle saisit l'armure de Clorinde & l'emporte dans son appartement. Le hasard a écarté tous les témoins & la nuit favorable aux larcins & aux amans couvre son vol de ses ombres.

Déjà le ciel plus obscur se couronnoit d'étoiles : l'impatiente Herminie appelle en secret son fidèle écuyer & la plus chérie de ses femmes : elle leur découvre une partie de ses projets le projet de sa fuite, & donne à sa démarche une cause imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout disposé pour le départ : cependant la Princesse dépouille ses pompeux habits; sans parure, elle n'en est que plus belle : chaque ornement qu'elle ôte, découvre un trésor de plus : elle s'arme seule avec le secours de celle qui doit accompagner sa fuite.

Un dur acier presse l'ivoire de son col & sa blonde chevelure : sa tendre

main faïsit le bouclier & tremble sous cet énorme poids : bientôt elle est toute couverte de fer & travaille à se donner l'air & le maintien guerrier : l'amour qui la voit , sourit à sa métamorphose : tel jadis il sourit , quand Alcide travesti en femme , manioit la quenouille & le fuseau.

Elle gémit , elle plie sous le fardeau qui la blesse , & traîne avec peine ses pas lents & tardifs. Son corps se courbe & s'appuie sur sa fidèle compagne qui la précède : mais l'amour & l'espérance soutiennent son courage & rendent la vigueur à ses membres fatigués. Enfin elle arrive au lieu où l'attend son fidèle écuyer & monte sur le cheval qu'il lui a préparé.

Tous trois travestis , ils marchent par les rues les plus secrètes & les plus détournées : mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux : les armes étincellent dans les ombres & attirent les regards : cependant personne n'ose arrêter leurs

pas ; tout cède , tout s'éloigne à leur aspect. Cette armure connue , ce tigre redouté , impriment le respect & la crainte.

Quoique déjà moins inquiète , Herminie tremble encore d'être reconnue : elle est étonnée de son audace , elle arrive à la porte : le garde à sa vue se trouble & s'abuse : ouvre , lui dit-elle , le Roi m'a donné ses ordres , je vais les exécuter.

Sa voix & l'armure de la Guerrière achèvent l'illusion : le Garde obéit ; elle s'élance hors de la porte & sa fuite avec elle : pour mieux assurer leur fuite , ils s'enfoncent dans le vallon & suivent ses obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu solitaire , à l'abri des côteaux qui la cachent , la Princesse ralentit sa course : les premiers dangers sont évanouis ; elle ne craint plus qu'on arrête ses pas : mais de nouveaux périls viennent la troubler : elle voit à son entrée dans le camp des obstacles que l'amour lui avoit dissimulés.

Cette armure si favorable à ses premiers pas , lui sera funeste au milieu des ennemis : elle ne voudroit pourtant se découvrir qu'aux yeux de son vainqueur. Inconnue à tout autre, elle voudroit percer jusqu'à lui sans exposer son honneur & sa gloire : elle s'arrête & appelle son écuyer.

» Il faut , lui dit-elle , que tu me
 » devances & que tu m'annonces : sois
 » prudent , sois discret : va dans le
 » camp , fais-toi conduire à la tente de
 » Tancrède : tu diras à ce Guerrier
 » qu'une Dame vient lui rendre la vie ,
 » & que pour prix de ce service , elle
 » lui demande la paix : oui la paix
 » puisqu'amour m'a déclaré la guerre,

» Tu lui diras que sûre de sa géné-
 » rosité , elle se livre à sa foi , qu'elle
 » ne craint de sa part ni affronts , ni
 » dédains. Tu ne lui en diras pas da-
 » vantage. S'il te presse , tu lui diras
 » que tu ne fais rien de plus. Va , cours
 » & reviens promptement : moi cepen-

„dant je t'attendrai dans ces lieux ;
 „où rien ne me paroît à craindre “. Elle dit , & son fidèle écuyer vole avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs.

Il entre dans le camp & s'y ménage un favorable accueil : on le conduit vers le héros qui couché sous sa tente, le reçoit & l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. » Elle peut entrer , lui répond-il , je ne trahirai point le secret qu'elle me demande “. L'écuyer part & va reporter à la Princesse cette flatteuse réponse.

Déjà l'impatiente Herminie avoit compté ses pas : il entre dans le camp, disoit-elle. il aborde Tancred. il revient. mais il ne reparoit point encore ! déjà elle accuse sa lenteur , elle s'afflige ; enfin elle presse son coursier & monte sur une hauteur , d'où ses yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnoit encore : aucun nuage n'obscurcissoit son front chargé d'é-

voiles : la lune naissante répandoit sa douce clarté : l'amoureuse beauté prend le ciel à témoin de sa flamme ; le silence & les champs sont les confidens muets de sa peine.

Elle porte ses regards sur les tentes des Chrétiens : » O camp des Latins ,
 » dit-elle , objet cher à ma vue ! quel
 » air on y respire ! comme il ranime
 » mes sens & les récrée ! ah ! si jamais
 » le ciel donne un asyle à ma vie agi-
 » tée , je ne le trouverai que dans cette
 » enceinte ; non ce n'est qu'au milieu
 » des armes que m'attend le repos.

» O camp des Chrétiens , reçois la
 » triste Herminie ! qu'elle obtienne ,
 » dans ton sein , cette pitié qu'amour
 » lui promet ; cette pitié que jadis cap-
 » tive elle trouva dans l'ame de son
 » généreux vainqueur. Je ne redemande
 » point mes états ; je ne redemande
 » point le sceptre qui m'a été ravi : ô
 » Chrétiens, je serai trop heureuse, si je
 » puis seulement servir sous vos dra-
 » peaux « !

Ainsi parloit Herminie : hélas ! elle ne prévoit pas les maux que lui apprête la fortune. Des rayons de lumière réfléchis sur ses armes , vont au loin frapper les regards : son habillement blanc , ce tigre d'argent qui brille sur son casque , annoncent Clorinde.

Non loin delà est une garde avancée ; à la tête sont deux freres , Alcandre & Polipherne : ils sont chargés d'empêcher que des provisions n'entrent dans Solime : l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance , que par son éloignement & la rapidité de sa course.

Le jeune Polipherne qui a vu expirer son pere sous les coups de Clorinde , à cette armure blanche , à ce tigre odieux , croit reconnoître la Guerriere : il irrité contre elle ses soldats ; lui-même est transporté de fureur & de rage : Tu es morte , s'écrie-t-il , & il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure & limpide qui distille d'un

rocher , ou qui tombe à travers des gazons fleuris : mais si des chiens viennent la surprendre , au moment où elle croit se délasser à l'ombre , ou dans les eaux , soudain elle s'élance & dans sa frayeur , elle oublie , & sa soif & sa lassitude.

Telle Herminie toujours brûlée du feu qui la dévore , croyoit l'éteindre dans les chastes embrassemens de Tancrède : elle croyoit y trouver le repos ; mais à l'aspect de l'ennemi qui la menace , au bruit du fer qui siffle , elle oublie ses desirs & ses projets ; & dans sa crainte elle presse les flancs de son coursier.

Elle fuit , l'infortunée Princesse : plus prompt que l'éclair, son coursier dévore la terre : sa compagne dispaçoit avec elle : Polipherne les poursuit : cependant l'écuyer revient ; il la cherche , la voit & se précipite sur ses pas , la frayeur les sépare & les disperse.

Alcandre aussi a vu la fausse Clorin-

de : mais plus sage que son frere & plus éloigné d'elle, il n'a point tenté de la fuivre & s'est tenu dans son poste. Il envoie dire à Godefroi qu'il n'a vu conduire à Solime, ni troupeaux, ni vivres, mais que Clorinde effrayée fuit devant son frere.

Que sans doute une Guerriere, si redoutable, si considérée, n'est sortie pendant la nuit que pour exécuter une entreprise hardie : que c'est à Bouillon de décider & de commander, qu'il est prêt d'obéir à ses ordres. Cette nouvelle se répand dans le camp & bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrede déjà plein d'une idée qui flatte son amour, ne doute plus de son bonheur. Ah ! c'est elle-même se dit-il, elle venoit adoucir mes peines ; c'est pour moi qu'elle expose sa vie : il oublie tout ; prend une partie de ses armes, monte à cheval, part, suit les indices qu'on lui donne & les traces qu'il croit voir.

Fin du sixieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT VII.

CEPENDANT Herminie est emportée par son cheval dans l'épaisseur d'une antique forêt : sans sentiment & presque sans vie, ses mains tremblantes laissent flotter ses guides ; le courrier fuit & se précipite par mille sentiers, par

mille détours : enfin les Chrétiens la perdent de vue & leur poursuite est inutile.

Pleins de colere, la honte sur le front , épuisés de lassitude , ils reviennent à leur poste : tels , après une chasse longue & pénible , des chiens qui ont perdu , dans les bois , la trace de la bête qu'ils poursuivoient , reviennent hale-tans , l'œil morne & la tête baissée : cependant la Princesse fuit toujours ; craintive , éperdue , elle n'ose regarder en arriere , si on la fuit encore.

Elle fuit toute la nuit ; tout le jour elle erre sans conseil & sans guide : elle ne voit que ses larmes , elle n'entend que ses cris : enfin au moment où le soleil détèle ses coursiers & se plonge dans l'Océan , elle arrive sur les bords du Jourdain , met pied à terre & se couche sur le sable.

Elle ne se repaît que de ses maux , elle ne s'abreuve que de ses larmes : mais le sommeil , ce doux consolateur

des humains , qui leur apporte le repos & l'oubli de leurs peines , vient affoupir ses sens & ses douleurs & la couvrir de ses ailes bienfaisantes. Cependant l'amour sous mille formes différentes trouble encore la paix de son cœur.

Le gazouillement des oiseaux qui saluent l'aurore , le fleuve qui murmure , le zéphir qui se joue avec les ondes & soupire à travers les feuillages , la réveillent aux premiers rayons du jour : elle ouvre des yeux languissans & promène ses regards sur les asyles solitaires des Bergers : elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur & aux larmes.

Elle pleure ; mais tout-à-coup ses gémissemens sont interrompus par des chants qui se mêlent aux accords des musettes champêtres : elle se lève & se traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces sons ; elle voit un vieillard assis à l'ombre & travaillant une corbeille d'osier : son troupeau pâit au-

234 LA JÉRUSALEM

près de lui, & son oreille est attentive aux chants de trois jeunes bergers qui l'entourent.

A la vue soudaine d'armes inconnues, ils se troublent & s'effrayent ; mais Herminie, les salue, les rassure, découvre ses beaux yeux & sa blonde chevelure : » Heureux Bergers, leur » dit-elle, continuez vos jeux & vos » ouvrages ; ces armes ne sont point » destinées à troubler vos travaux ni vos » chants.

» O vieillard, ajoute-t-elle, comment au milieu du vaste incendie » qui dévore ces contrées, êtes-vous » en paix dans cet asyle, sans craindre » la guerre & ses fureurs « ? Il lui répond : » O mon fils ! ma famille & » mes troupeaux ont toujours été à » l'abri des injures & des outrages, & » le bruit des combats n'a point encore » troublé notre retraite.

» Peut-être le ciel propice, veille sur » l'humble innocence & la protège ;

» peut-être que semblable à la foudre
 » qui épargne les vallons & ne frappe
 » que la cime des montagnes, la fureur
 » de ces étrangers n'écrase que la tête
 » altière des Rois? notre pauvreté vile
 » & méprisée ne tente point l'avidité
 » du soldat.

» Pauvreté vile & méprisée & ce-
 » pendant si chère à mon cœur! je ne
 » désire ni les sceptres, ni les trésors;
 » les soucis de l'ambition ou de l'ava-
 » rice n'habitent point dans mon ame:
 » une onde pure me désaltère & je ne
 » crains point qu'une main perfide y
 » mêle des poisons: mes brebis, mon
 » jardin, fournissent à ma table frugale
 » des mets qui ne me coûtent que des
 » soins.

» Comme nos besoins, nos desirs
 » sont bornés: mes enfans gardent mon
 » troupeau, & je ne dois rien à des
 » mains mercénaires. Les chevreaux qui
 » bondissent dans la plaine, les poissons
 » qui se jouent dans les ondes, les

236 LA JÉRUSALEM

» oiseaux qui étalent au soleil leur superbe plumage , voilà mes spectacles
» & mes plaisirs.

» Il fut un tems où séduit par les illusions de la jeunesse , je connus
» d'autres desirs : je dédaignai la houlette des bergers & je fus loin des lieux qui m'avoient vu naître : je vécus à Memphis ; je fus admis dans le palais des Rois : quoiqu'intendant des jardins , je vis , je connus la Cour & ses injustices.

» Jouet long-tems d'une trompeuse espérance , je souffris les rebuts & les dégoûts : enfin mes beaux jours s'écoulerent , & avec eux mon espoir & mon ambition : je pleurai les loisirs de cette vie simple & paisible ; je soupirai après le repos que j'avois perdu ; je dis enfin , adieu grandeur ! adieu palais ! & rendu à nos bois , j'y retrouvai la paix & le bonheur.

Pendant qu'il parle , Herminie attentive recueille un discours dont la dou-

œur l'enchanté : la sagesse du vieillard pénètre son cœur & calme l'orage de ses sens. Enfin après de longues réflexions , elle se détermine à s'arrêter dans cette solitude , au moins jusqu'à ce que la fortune favorise son retour.

» O mortel trop heureux d'avoir connu la disgrâce , si le ciel ne t'envie point la douce destinée dont tu jouis , ayes pitié de mes malheurs ! reçois-moi dans ce fortuné séjour ; je veux y vivre avec toi : peut-être sous ces ombrages mon cœur se soulagera du poids mortel qui l'accable ?

» Si comme le stupide vulgaire , tu étois avide de cet or , de ces pierres qu'il adore , tu pourrois avec moi satisfaire tes desirs ». A ces mots des larmes s'échappent de ses yeux ; elle raconte une partie de ses infortunes & le berger attendri , mêle ses pleurs avec les siens.

Ensuite il la console & l'accueille avec la tendresse d'un père , il la con-

238 LA JÉRUSALEM

duit sous sa chaumière auprès d'une vieille épouse à qui le ciel fit un cœur comme le sien : la fille des Rois revêt de rustiques habits ; un voile grossier couvre ses cheveux ; mais son regard , son maintien , tout dit qu'elle n'est point une habitante des bois.

Ces vils habits n'éclipsent point son éclat , sa fierté , sa noblesse ; la majesté brille encore sur son front au milieu des plus humbles emplois : la houlette à la main , elle conduit les troupeaux & les ramène : sa main exprime le suc de leurs mammelles & presse le laitage.

Souvent , pendant que ses brebis couchées à l'ombre , évitent l'ardeur du soleil , elle grave des chiffres amoureux sur l'écorce des lauriers & des hêtres ; elle y retrace l'histoire & les malheurs de sa flamme : en parcourant les traits que sa main a formés , un torrent de larmes inonde ses joues.

Elle dit en pleurant : » Arbres confidens de mes peines , conservez l'his-

» toire de mes douleurs ! si jamais un
 » fidèle amant vient reposer sous votre
 » ombre, sa pitié s'éveillera à la vue
 » de mes tristes aventures : il dira sans
 » doute, ah, l'amour & la fortune paye-
 » rent trop mal, tant de constance &
 » de fidélité !

» Peut-être si le ciel daigne écouter
 » les prières des mortels, peut-être l'in-
 » sensible, un jour, viendra dans ces
 » bois ; il tournera ses regards sur la
 » tombe qui renfermera ma froide &
 » triste dépouille, & il donnera enfin
 » à mes malheurs quelques soupirs &
 » quelques larmes, hélas ! trop tar-
 » dives.

» Du moins, si je vécus infortunée,
 » quelque félicité suivra mon ombre :
 » mes cendres éteintes jouiront d'un
 » bonheur que je n'ai pû goûter. Ainsi
 parloit cette amante égarée aux arbres
 insensibles & sourds. Deux ruisseaux de
 larmes couloient de ses yeux. Cepen-
 dant Tancrède que le hasard conduit,

va la chercher loin des lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a suivies , ont dirigé sa course dans la forêt : mais des ombres épaisses y répandent l'horreur & les ténèbres : il ne peut plus reconnoître les vestiges ; il s'abandonne à ses incertitudes ; toujours son oreille attentive cherche à démêler , ou le bruit des armes, ou le bruit des chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles , si quelque oiseau , quelque bête sauvage agitent les rameaux , il croit entendre son amante : il la cherche , & soupire après l'avoir cherchée envain : il sort enfin de la forêt : un bruit sourd se fait entendre ; la clarté de la lune le conduit par des routes inconnues vers les lieux d'où ces sons semblent partir.

Il y arrive & voit du sein d'un rocher jaillir une onde claire & limpide qui se précipite & roule avec un doux murmure sur un lit bordé de gazon : en

proie à sa douleur, il s'arrête : il pousse des cris ; l'écho seul répond à ses cris. Enfin l'aurore se lève & ses rayons d'or & de pourpre embellissent la nature.

Le malheureux Tancrede gémit ; il accuse le ciel qui refuse à ses vœux le bonheur dont il s'étoit flatté. Il jure de venger sa maîtresse , si elle revient offensée. Mais enfin il se souvient qu'il touche au jour marqué pour son combat avec le Circassien : il veut retourner au camp , sans savoir quelle route peut l'y ramener.

Il part : pendant qu'il erre par des sentiers douteux , tout-à-coup un bruit frappe ses oreilles & s'accroît à chaque instant. Enfin du creux d'un vallon , il voit sortir un homme en courrier : sa main agite une mobile baguette , un cor est suspendu à son côté : quel chemin , lui dit Tancrede , conduit au camp des Chrétiens ?

J'y vais lui répond l'inconnu ; les ordres de Bohémond me forcent de

m'y rendre au plutôt. Tancrède abusé par son langage, le croit un envoyé de son oncle ; il le suit ; ils arrivent sur les bords d'un lac où dorment des eaux paresseuses qui environnent un château : le soleil alloit se plonger dans l'Océan & la nuit commençoit à déployer ses voiles.

Le courrier donne du cor : soudain une porte s'abaisse : puisque tu es Chrétien, dit-il à Tancrède, tu pourras attendre en ces lieux le retour de l'aurore : il n'y a pas trois jours que le Comte de Cosenze a conquis ce château sur les infidèles. Le Guerrier contemple cette place que la nature & l'art ont rendue imprenable.

Il soupçonne quelque secrète embûche : mais accoutumé à braver les dangers & la mort, il n'exprime point ses craintes ; & son front toujours calme & serein ne trahit point ses inquiétudes. Partout où le guide le hasard ou son choix, il ne connoit de sauvegarde

que sa valeur : cependant forcé de combattre contre Argant, il voudroit ne pas tenter une nouvelle entreprise.

Il s'arrête un moment sur le bord où le pont s'incline , & ne fuit point le guide infidèle qui le presse & l'invite : cependant sur ce pont paroît un guerrier tout armé : son maintien respire l'audace & la fierté ; un fer est dans sa main ; l'injure & la menace sont dans sa bouche.

» O toi que ton sort ou ton choix
» amène dans le séjour fatal d'Armide,
» tu songes envain à m'échapper ! dé-
» pouille tes armes, présente à ses fers
» tes mains captives , entre dans ces
» murs & viens y subir son joug &
» ses loix : n'espère plus revoir le jour,
» si tu ne jures d'aller avec ses autres
» guerriers défier tout ce qui porte le
» nom de Chrétien «.

A ces mots Tancrede fixe sur lui ses regards : il le reconnoît , à ses armes, à son langage. C'est le gascon Raim-

baud qui partit avec Armide , qui pour elle abjurant son culte est devenu le défenseur d'une croyance qu'il avoit promis de détruire.

Une sainte indignation éclate sur le front du pieux héros : » Vil apostat ,
 » s'écrie-t-il ! je suis ce Tancrède qui
 » a ceint l'épée pour Jésus-Christ : j'ai
 » toujours combattu sous ses drapeaux ;
 » j'ai vaincu en son nom les mortels
 » révoltés contre lui : je les vaincrai
 » encore. Ce bras ministre du courroux
 » céleste fut choisi pour te punir & le
 » venger «.

A ce nom glorieux l'impie se trouble ; il pâlit : mais cachant encore sa frayeur : » Malheureux , lui dit-il , tu
 » viens chercher la mort ! ici tu verras
 » expirer ta force & ton courage , si mon
 » bras ne se dément pas , aujourd'hui
 » je trancherai ta tête altière , & je l'en-
 » verrai sanglante au Général des Chré-
 » tiens «.

Ainsi parle l'infidèle : cependant la
 nuit

nuit avoit obscurci le ciel ; mais tout-à-coup l'air est en feu & le château est éclairé de mille flambeaux : Armide est assise dans la partie la plus élevée, & sans être apperçue, elle voit tout , elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le combat ses armes & son audace : à la vue de son ennemi qui s'avance à pied, lui-même abandonne son cheval. Raimbaud est couvert de son bouclier ; le casque en tête , l'épée à la main , il est prêt à frapper : le Prince court sur lui ; sa voix est terrible , son regard est menaçant.

L'impie , caché sous ses armes , décrit de grands cercles , & de l'œil cherche un endroit qu'il puisse atteindre. Tancrede tout fatigué , tout languissant qu'il est marche droit à lui , le pousse & lui présente à la fois l'éclair & la mort.

Toujours il dirige ses coups au siège

Tome I.

L

Tel le poisson battu par les flots d'une mer agitée fuit dans les eaux tranquilles & dormantes du lac de Côme , mais cet asyle devient sa prison & une barrière impénétrable s'oppose à son retour.

Envain d'une main vigoureuse le héros ébranle la porte , ses forces se consumment en efforts inutiles : cependant une voix lui crie , » Prisonnier d'Armide » vainement tu tentes d'échapper à ses » fers.

» Ne crains point la mort : vivant au » fond de ce tombeau , tu y verras couler » une nuit éternelle«. Il ne répond point ; il étouffe dans son cœur ses soupirs & ses peines : mais en lui-même il accuse , l'amour , le sort , son imprudence , & les artifices dont il est la victime : il se dit , » perdre la vue de ce soleil qui éclaire , » la nature ce n'est qu'un léger malheur.

» Mais je te perds ô soleil de ma » vie ! je te perds & peut-être jamais

» tes rayons ne ranimeront mes déplo-
 » rables jours « ! Le souvenir d'Argant
 vient encore redoubler ses ennuis :
 » Ah malheureux , dit-il , j'ai violé mon
 » devoir & mes sermens ? ô crime , ô
 » honte éternelle ! j'ai mérité les mé-
 » pris & les dédains d'un Sarrafin « .

Ainsi tour-à-tour , l'amour & l'hon-
 neur le rongent & le déchirent : pen-
 dant qu'il se livre à sa douleur , l'auda-
 cieux Argant s'indigne de fouler encore
 la plume oiseuse. Son cœur farouche
 ennemi de la paix , est altéré de sang
 & affamé de gloire. Ses blessures fai-
 gnent encore , mais déjà il appelle l'au-
 róre qui doit ramener le jour du combat.

La nuit qui la précéda , le cruel , à
 peine un moment ferme sa paupière :
 le ciel est encore obscur , un foible
 rayon de lumière n'a point encore doré
 le sommet de la montagne ; déjà il se
 lève : apporte-moi mes armes , crie-t-il ,
 à son écuyer qui les tient toutes prêtes :

ce ne sont point ses armes accoutumées ; celle-ci sont un présent superbe d'Aladin.

Il les regarde à peine & s'en revêt ; leur énorme poids ne fatigue point ses épaules : à son côté pend son antique & formidable épée : telle, dans les airs enflammés , brille une comète dont l'horrible & sanglante chevelure, détruit les états , amène les maladies , & par d'affreux présages épouvante les Rois.

Tel parut Argant sous ses armes étincelantes : ses yeux sinistres roulent ivres de sang & de colere ; l'horreur de la mort respire dans tout son maintien : la mort toute entière respire sur son front : il n'est point d'ames , si fermes , si courageuses , que n'effraie un seul de ses regards : il tient dans sa main son épée nue ; avec des cris menaçans , il l'agite , il la secoue , & frappe les airs & les ombres.

» Bientôt , dit-il , ce brigand Chrê-

» tien , cet audacieux qui veut s'égalér
 » à moi tombera sous mes coups &
 » tout sanglant, il roulera dans la pouf-
 » sière : ses yeux verront mon bras, en
 » dépit de son Dieu , lui arracher ses
 » armes & ses dépouilles : sa bouche
 » mourante me conjurera de ne le point
 » faire servir de pâture aux chiens, &
 » je repousserai sa prière “.

Tel un taureau en proie aux fureurs
 d'un amour jaloux mugit horriblement
 & par ses mugissemens réveille son
 courage & sa vengeance : il aiguise con-
 tre les troncs ses cornes menaçantes ; il
 lutte contre les vents ; ses pieds frap-
 pent la terre , & de loin il défie son
 rival à un combat sanglant & mortel.

Tel & plus furieux encore Argant
 appelle le héraut & d'une voix entre-
 coupée : » Va , dit-il , au camp des
 » Chrétiens , annonce au vengeur du
 » Christ , le combat & la mort “.
 Lui-même il monte à cheval & précédé

252 LA JÉRUSALEM

de son prisonnier , il sort de Solime & d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor résonne & ses sons répandent au loin , l'horreur & l'effroi ; tel le bruit du tonnerre retentit dans le cœur des mortels. Déjà les Princes Chrétiens sont rassemblés dans la tente du Général. Là le héraut prononce le défi , nomme Tancrede & n'exclut personne.

Godefroi plein de trouble & d'incertitude , promène autour de lui des regards lents & prolongés : ses yeux ni sa pensée ne rencontrent personne qui puisse fixer son choix : la fleur des guerriers a disparu : on ignore le sort de Tancrede ; Bohémond est éloigné : l'invincible héros qui a immolé le fier Norvégien , erre exilé loin du camp.

Les plus braves , les plus fameux guerriers , victimes de la perfide Armide , ont suivi ses pas & sont cachés dans le silence d'une profonde nuit : les au-

tres moins vigoureux & moins intrépides se tiennent debout, la langue glacée & la honte sur le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur ame, & aucun n'ose briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce silence, à cet aspect, au signe trop certain de leur foiblesse, Godefroi s'enflamme d'un généreux courroux, soudain il se leve : » Ah je serois trop indigne de la vie, s'écrie-t-il, si je re-
» fusois de l'exposer aujourd'hui, si je
» souffrois que l'infidèle bravât impu-
» nément tous les Chrétiens & insultât
» à leur honte !

» Assis & loin du danger, que tous
» nos Guerriers soient les spectateurs
» oisifs de mon combat : allons donnez-
» moi mes armes « ? Soudain ses armes
lui sont apportées ; mais le sage Raymond qui dans un âge mûr a une prudence plus mûre, & dont la vigueur encore ne cède point à celle des Guer-

riers qui sont présens , Raymond s'avance.

» Il ne fera pas dit , Seigneur , qu'en
 » exposant ta tête , tu exposeras toute
 » l'armée : tu n'es point un soldat ; tu
 » es notre Général & ta perte feroit la
 » perte commune : c'est sur toi que la
 » foi s'appuie ; c'est sur toi qu'est fondé
 » l'empire des Chrétiens ; c'est par toi
 » que le joug des enfers doit être bri-
 » sé : le sceptre est dans tes mains pour
 » diriger notre courage , c'est à nous de
 » manier le fer & de montrer de l'au-
 » dace.

» Moi-même , quoique courbé sous le
 » poids des ans , j'irai combattre le pre-
 » mier : que d'autres se dérobent aux
 » dangers , moi je ne veux pas que la
 » vieillesse me serve d'excuse : Ah que
 » ne suis-je encore à la fleur de mes
 » ans ! que n'ai-je & votre jeunesse &
 » vos forces , ô vous que la crainte re-
 » tient dans ces retranchemens , vous que

» la colere, la honte du moins ne peut
 » vent animer contre ce barbare qui
 » vous provoque & vous outrage !

» Que ne suis-je encore tel que j'étois
 » quand aux yeux de toute l'Allemagne,
 » à la Cour de Conrad, je perçai,
 » j'immolai le farouche Léopold ! la
 » chute de cet ennemi fut pour ma
 » valeur un plus noble trophée, que si
 » seul & sans armes, un de nos Guerriers
 » mettoit en fuite une troupe nom-
 » breuse de ces vils Sarrafins.

» Ah si j'avois encore les mêmes forces,
 » si mon sang, comme alors, brûloit
 » encore dans mes veines, j'aurois
 » déjà terrassé l'orgueil de l'infidèle !
 » mais tout vieux, tout débile que je
 » suis, mon cœur n'est point encore
 » glacé & ne connoît point l'épouvan-
 » te ; je mourrai sur le champ de ba-
 » taille : mais du moins le barbare ne
 » triomphera point de sa victoire. Al-
 » lons, je vais m'armer : ce jour sera le
 » plus illustre de mes jours «.

256 LA JÉRUSALEM

Ainsi parla le généreux vieillard : son discours réveille dans tous les cœurs la valeur & l'audace : ces Guerriers , muets & timides , deviennent tout-à-coup , ardens , impétueux ; tous acceptent le combat , tous briguent l'honneur d'être choisis. Baudouin , Roger , Guelfe , les deux Guy , Etienne & Garnier y prétendent.

Ce Pirrus dont l'heureuse adresse valut à Bohémond la conquête d'Antioche , Evrard l'Ecoffois , l'Irlandois Rodolphe , & Rosmond l'Anglois brûlent d'obtenir la préférence : vous ne le désirez pas moins , Gildippe , Odoard , tendres amans , fidèles époux.

Mais plus qu'eux tous le généreux vieillard fait éclater son courage & son audace : déjà il est armé : son casque seul lui manque encore : » O vivante » image de l'antique valeur , lui dit Go- » defroi , que nos Guerriers s'instruisent » à ton école & se forment par ton » exemple ! c'est en toi , que brillent

» dans tout leur éclat, les talens, la
 » discipline & la valeur.

• » Ah si j'avois dix jeunes Guerriers
 » dont la bravoure égalât la tienne,
 » bientôt je verrois tomber le trône de
 » l'erreur ! bientôt du couchant à l'au-
 » rore, j'aurois arboré l'enseigne triom-
 » phante de la Croix. Mais cède à ma
 » priere, & réserve ta tête pour de plus
 » nobles soins. Souffre que le fort nom-
 » me le guerrier qui doit combattre l'in-
 » fidèle.

» Ou plutôt ce fera Dieu qui com-
 » mande à la fortune & à la destinée «.
 Mais Raymond toujours obstiné, veut
 que son nom soit écrit parmi les autres
 noms : Godefroi les reçoit dans son
 casque, les mêle & les secoue : le pre-
 mier qui sort est celui du Comte de
 Toulouse.

A ce nom un cri de joie se fait en-
 tendre ; personne n'ose blamer le fort
 qui l'a nommé. Le vieillard montre sur

son front une vigueur nouvelle : la jeunesse en sa fleur renaît sur son visage. Tel le serpent, orgueilleux de l'or dont il brille , étale au soleil les richesses d'une peau nouvelle & dresse dans les airs sa superbe tête. Bouillon sur-tout applaudit à ce choix & annonce à Raymond l'honneur & la victoire.

Il détache son épée & la présentant au vieillard : » Voilà, dit-il , le fer que » jadis le rébelle Saxon portoit dans » les combats : je la lui arrachai , je lui » arrachai aussi sa coupable vie : tous » jours ce fer m'a donné la victoire ; » prends-le : puisse-t-il n'être pas moins » heureux dans tes mains « !

Cependant l'audacieux Argant exhale son impatience par des menaces & des cris. » O peuples indomptés , dit-il , » fameux héros de l'Europe , un homme seul vous défie ! qu'il vienne ce » fier Tancrède s'il compte tant sur sa » valeur ? Veut-il attendre , dans son

» lit , ces ombres , qui ont déjà protégé
 » sa foiblesse ?

» S'il n'ose paroître , qu'un autre
 » vienne à sa place ? cavaliers , farr-
 » tassins , venez tous ensemble , puisque
 » dans une armée si nombreuse , il
 » n'est pas un guerrier qui ose se me-
 » sure seul avec moi ! voilà le tom-
 » beau où reposa le fils de Marie ? Que
 » n'avancez-vous ? que n'acquitez-vous
 » vos vœux ? ce chemin y conduit. A
 » quelle autre entreprise réservez-vous
 » votre courage & vos forces « ?

Ainsi le Barbare outrageoit les Chré-
 tiens : ses discours les aigrissent & les
 blessent : mais Raymond plus irrité
 qu'eux tous , ne peut plus souffrir cet
 affront. Sa valeur devient farouche &
 s'allume du feu de la colere. Impétueux,
 il s'élance sur un coursier qui a la vitesse
 de l'aigle dont il emprunte son nom.

Il naquit sur les bords du Tage : là
 quand le Printems ramène , l'amour &

les zéphirs , la cavalle pleine d'une fi-
 reur nouvelle , la bouche béante , reçoit
 l'haleine féconde des vents , conçoit &
 devient mere.

Sans doute *Aquilin* dut sa naissance
 à l'air le plus subtil & le plus léger :
 s'il court sur l'arène , s'il bondit , s'il ca-
 racole , il n'imprime point la trace de
 ses pas. Monté sur ce coussin le vieil-
 lard s'avance & lève au ciel ses ré-
 gards.

» O Dieu , s'écrie-t-il , ô toi qui dans
 » la vallée de Thérébinthe , guidas ,
 » contre l'impie Goliath , un bras sans
 » expérience ; toi qui fis tomber ce fier
 » destructeur d'Israël , sous la fronde
 » d'un simple berger , renouvelle ô
 » mon Dieu cet exemple ! abats l'infir-
 » mité sous mes coups ! que son orgueil
 » expire sous la main d'un foible vieil-
 » lard comme celui du Philistin , sous
 » celle d'un enfant « !

Il dit ; & sa prière s'élève vers les

célestes demeures sur les ailes de l'espérance : l'Eternel la reçoit & dans sa milice immortelle , il choisit un Ange qui défendra Raymond & l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'Ange qui fut commis pour veiller sur son berceau , & dont les soins dirigeront son enfance dans le chemin périlleux de la vie , sera encore chargé de ses destins : appelé à ce noble emploi , il monte sur le rocher où reposent les armes de la Divinité.

Là se conserve cette lance qui fit périr le serpent : là les traits de la foudre , & ces traits invisibles qui portent aux nations la peste & les horribles fléaux : là est suspendu ce trident redoutable , la terreur première des mortels , ce trident qui ébranle la terre jusques dans ses fondemens & renverse les cités.

Parmi ces armes , étincelle un bouclier du diamant le plus pur : vaste in-

262 LA JÉRUSALEM

menſe , il couvriroit tous les pays qui ſéparent l'Atlas du Caucaſe : c'eſt ce bouclier qui défend les Princes juſtes & les peuples vertueux : l'Ange le prend & toujours inviſible , il vole auprès de ſon cher Raymond.

Cependant les remparts ſont couverts d'une foule d'avidés ſpectateurs: le tyran envoie Clorinde avec ſa troupe ſe poſter ſur le penchant de la colline : de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille : au milieu le terrain libre , offre aux combattans une vaſte arène.

Argant regarde & ne voit point Tancrède : mais un Guerrier inconnu ſe préſente à ſa vue. » Grâces à ton deſtin , lui dit le Comte , celui que tu cherches eſt allé dans d'autres lieux ; » mais ne triomphe pas encore ; tu me vois prêt à te combattre : je puis le remplacer , je puis être le troiſième » qui ſe meſure avec toi «.

Le superbe en fourit : » Que fait
 » donc Tancrede, lui dit-il ? quel objet
 » l'arrête ? Il bravoit le ciel & aujourd'hui
 » toute sa confiance est dans la
 » fuite : qu'il se cache au centre de la
 » terre, dans l'abîme des eaux, il n'est
 » point d'asyle qui puisse le sauver de
 » mes coups. — Tu mens, répliqua Ray-
 » mond, quand tu dis qu'un héros tel
 » que Tancrede fuit devant toi ! ja-
 » mais ta valeur n'égala la sienne «.

Le Circassien frémit de colere : » Viens,
 » s'écrie-t-il, je t'accepte à sa place :
 » bientôt on verra comme tu soutien-
 » dras la folle témérité de tes discours «.
 Tous deux s'avancent & dirigent contre le casque l'un & l'autre leurs redoutables lances. Raymond atteint l'infidèle, mais le coup qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant pour la première fois voit tromper ses efforts & frappe en vain : l'invisible bras détourne ses coups

loin du pieux Guerrier qu'il défend. Le Barbare mord ses lèvres de fureur , vomit des blasphêmes , brise sa lance , prend son épée & fond sur son ennemi.

Son courfier se précipite la tête baissée ; Raymond se dérobe au choc , se jette sur la droite & frappe Argant au front. L'Egyptien revient ; le Comte l'évite encore : cependant son casque est atteint ; mais le casque plus dur que le diamant est toujours impénétrable.

Enfin le cruel Circassien le ferre & veut s'attacher à lui : Raymond qui craint de plier sous cet énorme fardeau ; cède , puis revient à la charge , s'éloigne , se rapproche , & semble avoir des ailes : son courfier souple & docile , d'un pas toujours sûr , obéit à la main qui le guide.

Tel un Général qui assiège une tour environnée d'un marais , ou placée sur le sommet d'une montagne , tente tous

les accès, emploie tous les stratagèmes ; tel Raymond , recule , avance , décrit mille cercles & mille détours. La cuirasse & le casque du Sarrafin résistent à ses efforts ; il cherche des endroits plus foibles & qui puissent livrer un passage à son épée.

Déjà l'armure d'Argant est percée de plusieurs coups ; déjà elle est teinte de sang : la sienne est encore toute entière & son cimier n'est pas même entamé. Envain la rage du Sarrafin s'allume , envain il frappe , son courroux se perd en efforts inutiles : mais toujours infatigable, il redouble & devient plus terrible.

Enfin , après mille coups , il en porte un qui va tomber à plomb sur le Comte : son courfier tout agile qu'il est , ne pourroit le sauver du trépas ; mais le bras invisible est toujours étendu sur lui & les efforts du Sarrafin expirent sur le céleste bouclier.

L'épée se brise & vole en éclats : Argant qui les voit , en croit à peine ses yeux : interdit , il regarde sa main désarmée & s'étonne de la résistance qu'il éprouve.

C'est sur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir brisé son épée : Raymond le croit comme lui ; il ignore toujours le secours que le ciel lui prête : mais à la vue d'un ennemi sans armes , le héros s'arrête & dédaigne une lâche victoire & des dépouilles qu'il peut enlever sans péril.

Il alloit dire au Sarrafin , prends une autre épée ; mais tout-à-coup il songe que dans ses mains est l'honneur des Chrétiens , que sa honte fera la leur : il ne veut point une indigne victoire ; mais il ne veut point hasarder la gloire commune. Pendant qu'il balance , Argant lui lance la poignée de son épée.

Lui-même il pousse son courfier & veut corps à corps lutter contre Raymond,

Le héros est atteint à la joue, mais sans se troubler, il se dérobe au bras vigoureux qui va le saisir & blesse cette main qui semblable à la ferre du vautour alloit s'attacher à sa proie.

Il va, revient, s'avance, se replie & toujours porte au Sarrafin les plus terribles coups : il réunit contre lui toute sa force, toute son adresse, tout ce que peut & le dépit & la colere. Le ciel & la fortune secondent ses efforts.

Argant couvert de son armure, soutenu par son propre poids, résiste immobile & toujours intrépide à ses attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuse, sans gouvernail, sans voiles & sans mât, un vaisseau lutte contre les flots; ses flancs formés du chêne le plus dur bravent encore la fureur de l'onde & défendent les matelots du désespoir & de la mort.

Argant tu périssois quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au sein d'une

nuée Belzébuth compose un fantôme à figure humaine : il lui donne les traits & les armes de l'altière Clorinde : il lui donne & sa voix & son geste & son port.

Le fantôme s'approche d'Oradin qui excelle à lancer des flèches : » O fameux » Oradin, lui dit-il, ô toi dont la flèche docile va frapper le but que lui » marque ton œil, quel malheur, si ce » héros le rempart de la Palestine pé- » rissoit dans ce combat, si son enne- » mi chargé de ses dépouilles retournoit » triomphant & tranquille dans son » camp !

» Fais briller ton adresse ; abreuve » tes flèches dans le sang du Brigand » François : cet exploit te comblera de » gloire & la reconnoissance de ton maître, t'assure un prix égal à ton mérite ». Il dit, & séduit par ses promesses, Oradin prend dans son carquois une flèche meurtrière & bande son arc.

La

La corde frémit , le trait vole en sifflant dans les airs , perce la cuirasse de Raymond & s'arrête à sa peau qu'il effleure. Le céleste Guerrier affoiblit le coup & ne permit pas qu'il fit une blessure plus profonde.

Le Comte arrache la flèche ; il voit jaillir son sang : d'un ton menaçant & plein d'indignation , il reproche au Sarasin la foi violée. Godefroi qui toujours a les yeux attachés sur Raymond , voit la perfidie ; il croit que la blessure est mortelle : il soupire , & son cœur est glacé d'effroi.

De l'œil & de la voix , il excite ses Guerriers à le venger. Soudain les vifieres s'abaissent , les lances sont en arrêt & les coursiers se précipitent : en un instant Chrétiens , Sarrafins , tout s'ébranle. La plaine dispaçoit sous le tourbillon de poussiere qui la couvre , & s'élève jusqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des casques ,

des boucliers qui se heurtent & des lances qui se brisent : les chevaux , les cavaliers tombent renversés & confondus : tout est couvert de morts & de mourans ; on n'entend que des cris , des gémissemens , des soupirs : le carnage s'échauffe ; on se mêle , on se presse , on s'abbat , on s'égorge.

Argant dégagé de son ennemi , s'élançe au milieu de la foule , arrache à un guerrier une massue de fer , rompt les Chrétiens , les renverse , les foule aux pieds & s'ouvre un large chemin : il ne cherche que Raymond ; il tourne contre lui seul & son fer & sa colere & sa fureur. Tel qu'un lion affamé , il semble vouloir le dévorer.

Mais nombre de Chrétiens l'environnent & arrêtent ses pas & sa vengeance. Orman , Roger de Bernaville , les deux Guy , les Gerard , le serrent & l'attaquent. Rien ne rallentit ses coups ; il devient plus furieux par la résistance qu'il

éprouve : telle la flamme captive s'échappe de sa prison , & plus terrible , porte au loin la destruction & la ruine.

Orman expire ; un des Guy est blessé : Roger tombe avec les morts foible & languissant. Mais la foule se presse ; un cercle épais & menaçant d'hommes & d'armes environne le Sarrafin : seul il soutient tout l'effort des Chrétiens ; seul il balance la destinée. Cependant Bouillon appelle son frere : » Marche , lui-dit-il , » avec ta troupe.

» Porte-toi sur la gauche où le combat est plus furieux & enveloppe l'ennemi «. Baudouin s'avance : le mol Asiatique ne peut soutenir le choc des Chrétiens ; il cède , il plie ; les rangs sont rompus , les chevaux , les cavaliers , les drapeaux , tout tombe , tout est renversé.

La droite est entraînée dans la déroute : Argant seul résiste ; pendant qu'à ses côtés , tout fuit , tout se précipite , seul il

s'arrête & montre aux Chrétiens un front menaçant. Tel & moins terrible encore feroit un Géant qui , avec cent mains & cent bras , frapperoit de cinquante épées & se couvriroit de cinquante boucliers.

Il soutient & le choc des chevaux & le choc des guerriers : seul il lutte contre toute une armée : ses armes sont brisées ; son corps est déchiré : son sang coule avec sa sueur ; il semble ne pas s'en appercevoir : mais les infidèles l'environnent , le pressent & l'entraînent dans leur fuite.

Il cède au torrent ; mais des regards & de la voix il défie encore l'ennemi : la terreur respire dans ses yeux ; la menace est dans sa bouche ; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage , ses efforts , ne peuvent ni l'arrêter ni la rallier : leur crainte ne connoît plus le frein de la discipline : ils n'écoutent ni les prières , ni les ordres. Cependant Bouillon qui voit la

fortune propice à ses desseins , suit le cours de sa victoire & envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Si le ciel n'en eût autrement décidé, ce jour alloit être pour les Chrétiens un jour de triomphe & le terme de leurs travaux : mais la troupe infernale qui voit dans ce combat chanceler son empire , rassemble tout-à-coup les nuages & déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le soleil & sa clarté : une sombre horreur couvre le ciel que sillonnent les éclairs : la foudre gronde , la grêle tombe , ravage les prairies , inonde les plaines : les arbres sont brisés : le fougueux ouragan ébranle & les chênes & les rochers & les collines.

La pluie & le vent , la grêle & les éclairs frappent tout-à-la-fois contre les Chrétiens. Une fatale terreur étonne leur audace & les arrête : quelques-uns se rallient autour de leurs drapeaux ;

274 LA JÉRUSALEM

mais Clorinde qui voit leur désordre
& leur trouble saisit le moment favorable, & pousse son courfier.

» Amis, s'écrie-t-elle, le ciel combat
» pour nous ; il venge nos droits : sa
» colere nous épargne & ne frappe que
» sur nos ennemis. Déjà tremblans ,
» déjà vaincus, il leur enlève & le jour
» & leurs armes. Allons, marchons, où
» le destin nous conduit «.

Ainsi elle anime ses guerriers & se précipite sur les Chrétiens : elle rit de leurs efforts impuissans, les abbat & les accable : Argant revient lui-même & reporte à ses vainqueurs les allarmes & la mort. Ils abandonnent le champ de bataille & tournent le dos à la tempête & à l'ennemi.

Fugitifs, poursuivis, & par l'enfer & par les mortels, leur sang coule & se mêle avec les ruisseaux dont la plaine est inondée. Dans la foule obscure des morts & des mourans, Pyrrus & le brave

Rodolphe tombent sans vie , l'un de la main de Clorinde & l'autre sous les coups d'Argant.

Ainsi fuyoient les Chrétiens : les Démons & les Infidèles ne cessent de les poursuivre ; Godefroi seul oppose aux armes & à la tempête un front intrépide ; il gourmande ses chefs & placé à l'entrée du camp , il rassemble ses troupes éperdues.

Deux fois il pousse son coursier contre le cruel Argant & l'arrête deux fois : deux fois l'épée à la main il enfonce les bataillons ennemis les plus épais. Enfin lui-même avec les siens , il se retire à l'abri des retranchemens & abandonne la victoire. Les Sarrafins regagnent la ville , & les Chrétiens , fatigués , abattus , se renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un asyle contre la tempête : toujours , & l'orage & les ténèbres les poursuivent. L'eau

pénètre dans les tentes ; le vent les déchire , les arrache & les disperse. Les cris , les vents , le tonnerre & la pluie , par un horrible accord , épouvantent la nature.

Fin du septieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT VIII.

LE tonnerre ne grondoit plus ; l'orage avoit cessé & les vents retenoient leurs bruyantes haleines : l'aurore au front de roses , aux pieds d'or sortoit de son céleste palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne suspendoient point

M 5

encore le cours de leurs noirs projets :
Astaroth l'un d'eux adresse ce discours
à la discorde sa sœur.

» Tu vois ce Guerrier qui a échappé
» au bras vengeur du héros qui soutient
» notre empire : nous ne pouvons plus
» arrêter ses pas : il va raconter , aux
» Latins , la triste destinée de son géné-
» reux maître & de ses compagnons :
» il leur révélera des secrets importants ,
» qui peut-être les forceront à rappeler
» le fils de Berthold.

» Tu fais combien ce retour nous
» feroit funeste ; combien il nous im-
» porte de le prévenir , ou par la force ,
» ou par l'adresse. Descends parmi les
» Chrétiens ; fais tourner contre eux-mê-
» mes tout ce que ce guerrier leur dira
» pour leur avantage : répands tes fu-
» reurs , verse tes poisons , dans le
» cœur ; du Latin , de l'Helvétien & de
» l'Anglois ; excite le tumulte & la ven-
» geance : porte dans tout le camp le
» désordre & la confusion.

» Cet exploit est digne de toi : tu l'as
 » promis à notre monarque «. Il dit :
 & le monstre aussitôt vole à cette sinis-
 tre entreprise. Cependant le Guerrier
 arrive au camp des Chrétiens : » De-
 » grace , leur dit-il , conduisez-moi à
 » votre Général «.

Une foule curieuse de l'entendre ac-
 compagne ses pas : il s'incline avec res-
 pect & veut baiser cette main redou-
 tée qui fait trembler l'Asie : » Héros ,
 » invincible , dit-il , dont la renommée
 » ne connoît de bornes que l'Océan &
 » les étoiles , je voudrois t'apporter de
 » plus heureuses nouvelles «. A ces mots,
 il soupire : ensuite il ajoute :

» Suénon le fils unique du monarque.
 » Danois , la gloire & l'appui de sa
 » vieillesse , brûloit de venir sous tes
 » drapeaux , s'associer aux guerriers qui ,
 » par tes conseils , ceignirent l'épée pour
 » venger Jésus - Christ : la crainte des
 » dangers , des fatigues , la vue du trône
 » qui lui étoit destiné , sa tendresse pour

» un pere accablé d'années, rien ne put
 » éteindre, dans ce cœur généreux, le
 » zèle qui l'enflammoit.

» Il vouloit sous un maître si renommé
 » apprendre l'art dur & pénible de la
 » guerre; son ame s'indignoit de son
 » obscurité; la gloire de Renaud, qui
 » tout jeune encore égaloit les plus fa-
 » meux guerriers, le remplissoit de hon-
 » te & d'émulation. Mais plus que tout
 » autre sentiment, le desir d'une gloire
 » immortelle & céleste, embrâsoit son
 » courage.

» Impatient, il se met à la tête d'une
 » troupe d'audacieux guerriers, prend
 » le chemin de la Thrace & marche
 » vers Byfance : là l'Empereur grec
 » l'accueille dans son palais; là il re-
 » çoit de ta part un courrier qui lui ra-
 » conte, & la prise d'Antioche, & la
 » honte de la Perse qui toute entiere sem-
 » bloit s'être armée pour la reprendre.

» Il lui parle, de toi, de tes héros,
 » il lui parle de Renaud, lui dit, & la

» fuite généreuse de ce jeune guerrier ;
 » & les exploits qui , parmi vous , ont
 » signalé son courage.

» Il ajoute enfin que déjà vous êtes
 » aux portes de Solime , prêts à foudroyer ses murailles : il l'invite à venir au moins partager votre dernière victoire. Ce discours embrâse son jeune courage ; une heure lui paroît un siècle : il brûle de combattre les Sarrafins & de tremper ses mains dans leur sang.

» Il semble que votre valeur soit un reproche de sa lâcheté : dévoré par la honte , il résiste aux conseils , il est sourd à la prière. Le seul danger qu'il craigne , c'est de ne pas partager ses dangers & sa gloire ; il n'en connoît , il n'en conçoit point d'autre.

» Lui-même il précipite son sort , à peine dans l'ardeur qui le presse , il attend , pour partir , les premiers rayons de l'aurore : le chemin le plus

282. LA JÉRUSALEM

» court est celui qu'il préfère. Il ne cher-
» che à éviter, ni les passages difficiles,
» ni les contrées qu'habitent nos cruels
» ennemis : nous suivons en aveugles
» le chef qui nous guide.

» Ici la faim nous assiège ; plus loin
» la nature nous oppose des barrières :
» partout il faut combattre ; mais nous
» triomphons de tous les obstacles.
» Nous immolons, nous dispersons nos
» ennemis. Rassurez par nos victoires,
» enorgueillis par nos succès nous tou-
» chions enfin aux frontières de la Pa-
» lestine.

» Là nos coureurs nous annoncent
» qu'ils ont entendu le bruit des armes,
» qu'ils ont vu flotter des enseignes,
» que tout leur fait craindre l'approche
» d'une formidable armée. L'intrépide
» Suénon toujours inébranlable dans ses
» desseins, ne change, ni de couleur,
» ni de ton : d'un œil calme & ferein,
» il voit la pâleur sur le front de ses
» guerriers.

» Compagnons , s'écrie-t-il , ce jour
 » nous donnera , ou la palme de la vic-
 » toire , ou la palme du martyre. J'es-
 » pere la première ; je ne désire pas
 » moins la seconde qui avec plus de
 » mérite , nous promet encore plus de
 » gloire. Un jour ce camp fera un tem-
 » ple consacré à notre mémoire , & les
 » races futures y viendront révéler nos
 » tombeaux , ou contempler nos tro-
 » phées.

» Il dit & place des sentinelles , dis-
 » tribue les emplois & les travaux &
 » ordonne que tous se couchent armés.
 » Lui-même ne quitte , ni son casque ,
 » ni sa cuirasse. Au milieu de la nuit ,
 » au moment où tout repose dans le
 » silence , tout-à-coup d'affreux hurle-
 » mens troublent les airs & font trem-
 » bler la terre.

» On crie , aux armes ! Suénon le
 » premier vole à la tête du camp :
 » l'audace étincelle dans ses yeux , son
 » visage est en feu. On nous attaque ;

224 LA JÉRUSALEM

» un cordon épais nous serre & nous
» environne : une forêt de lances &
» d'épées nous enveloppe ; une nuée de
» flèches s'épanche sur nos têtes.

» Dans ce choc inégal , chacun de
» nous a vingt ennemis à combattre :
» plusieurs sont frappés , plusieurs expi-
» rent dans les ténèbres par des coups
» inconnus. Mais le nombre des morts ,
» le nombre des blessés est caché dans
» les ombres & la nuit couvre nos mal-
» heurs & nos exploits.

» Cependant Suénon se fait par-tout
» reconnoître à la vigueur de son bras ,
» à la pesanteur de ses coups : des rui-
» seaux de sang coulent autour de lui ;
» des cadavres entassés lui font un rem-
» part : de quelque côté qu'il tourne ses
» pas , il porte la terreur dans ses yeux
» & la mort dans sa main.

» Nous combattons jusqu'à ce que
» l'aurore vienne éclairer le ciel de
» ses premiers rayons : en dissipant les
» horreurs de la nuit , sa clarté nous

» révèle les horreurs de la mort. Ce
 » jour si désiré , ne présente à nos
 » yeux qu'un spectacle de terreur & de
 » pitié. Tout notre camp est jonché de
 » cadavres & couvert de nos débris.

» Nous étions deux mille ; à peine
 » nous restons cent. A la vue de tant
 » de sang répandu , de tant de morts
 » entassés, je ne fais si le cœur du hé-
 » ros se troubla ; mais son front n'en
 » fut point altéré : Compagnons, nous
 » dit-il , en élevant la voix , suivons ces
 » généreux Guerriers, marchons comme
 » eux au bonheur & à la gloire par la
 » route que leur sang nous a tracée.

» Il dit , & fouriant à la mort qui
 » s'approche , il oppose au torrent dé-
 » bordé sur lui , une constance & un
 » courage intrépides : il n'est point d'ar-
 » mure , fût-elle de l'acier, du diamant
 » le plus impénétrable , qui puisse ré-
 » sister aux coups que frappe son bras.
 » Bientôt tout son corps n'est plus qu'une
 » plaie.

» Cadavre indompté , ce n'est plus là
 » vie , c'est la valeur seule qui le sou-
 » tient & l'âme encore. Sans se ral-
 » lentir , il rend coup pour coup ; plus
 » il est blessé , plus il devient terrible.
 » Enfin un guerrier à l'œil farouche ,
 » au maintien formidable , fond sur lui
 » avec fureur ; & secondé d'une foule
 » des siens , après un combat long &
 » opiniâtre , il renverse le héros.

» Il tombe ce Prince généreux , il
 » tombe , & ne laisse après lui personne
 » pour le venger. O sang noblement ré-
 » pandu , ô restes déplorables du meil-
 » leur des maîtres , vous m'êtes témoins
 » que je ne fus point avare de ma vie !
 » je bravai le fer , j'affrontai tous les
 » dangers , & si le ciel eût marqué-là
 » le terme de mes jours , je méritai
 » d'obtenir le trépas.

» Au milieu de tous mes compa-
 » gnons morts , seul je tombai encore
 » vivant , mais sans sentiment & sans
 » connoissance : un noir bandeau s'épais-

» fit sur mes yeux ; mes sens s'affou-
 » pèrent : mes paupières se rouvrirent
 » enfin ; il me sembla qu'il étoit nuit :
 » à mes regards incertains s'offrit une
 » lueur foible & tremblante.

» Je n'avois pas encore la force de
 » distinguer les objets ; j'étois en cet
 » état qui est entre la veille & le som-
 » meil : mes yeux s'ouvroient & se
 » fermoient tour à tour ; mes blessures
 » qu'irritoient la fraîcheur de la nuit ,
 » & l'humidité de la terre sur laquelle
 » j'étois couché , m'avertissoient de mort
 » existence , par le sentiment cruel de
 » la douleur.

» Cependant cette lueur s'avance ;
 » j'entends un foible murmure qui s'ap-
 » proche & s'arrête auprès de moi. Je
 » soulève , avec peine , ma débile pau-
 » pière : je vois deux hommes couverts
 » d'une longue robe & un flambeau à
 » la main. L'un d'eux me dit , ô mort
 » fils , espère en Dieu dont le bras

» soutient la vertu & dont la grace pré-
» vient nos prières.

» Il étend sa main pour me bénir &
» d'un air recueilli, prononce, à demi-
» voix, des mots que j'entendis peu,
» que je compris encore moins. Lève-
» toi, ajouta-t il; soudain je me lève
» plein de force & d'allégresse : je ne
» sens plus mes blessures : il semble
» qu'une vigueur nouvelle circule dans
» mes membres.

» Interdit je les regarde : mon ame
» étonnée ne peut en croire mes yeux :
» homme de peu de foi, me dit
» le vieillard, tu doutes encore ? où
» s'égarent tes pensées ? ce ne sont point
» des fantômes que tu vois : nous som-
» mes des serviteurs de Jésus-Christ :
» pour le suivre, nous avons fui un
» monde séducteur & ses vains attrait :
» ici loin des humains, nous vivons dans
» un désert sauvage.

» Ce Dieu qui règne sur l'univers, &

» qui pour opérer les plus grands mira-
 » cles , ne dédaigne pas les plus vils
 » instrumens, m'a choisi pour sauver tes
 » jours : il ne veut point qu'on laisse
 » privé des honneurs suprêmes ce corps
 » où habita une si belle ame & qui
 » doit , immortel & glorieux , se réunir ,
 » un jour , avec elle.

» Suénon aura un tombeau digne de
 » sa valeur : les races futures viendront
 » y offrir leurs hommages & leurs vœux.
 » Lève les yeux vers le ciel ; regarde
 » cette étoile qui brille comme le so-
 » leil : ses rayons vont te conduire au
 » lieu où repose le corps de ton maître.

» Soudain de cet astre lumineux , ou
 » plutôt de ce soleil descend un rayon ,
 » qui semblable à une ligne d'or , se
 » prolonge jusques sur le corps du hé-
 » ros : l'éclat de sa lumière couvre ses
 » blessures. Dans ces restes , sanglans ,
 » défigurés , je reconnois mon maître.

» Il n'étoit point couché le visage
 » contre terre , mais tourné vers le ciel ,

» où avoient aspiré tous ses desirs : sa
 » main droite fermée pressoit encore
 » son épée , & sembloit prête à frap-
 » per. La gauche posée sur sa poitrine ,
 » paroissoit implorer la clémence céleste.

» De mes larmes , j'arrose ses blef-
 » sures & j'épanche une douleur que
 » rien ne peut affoiblir. Le vieillard
 » lui ouvre la main droite & prend son
 » épée : ce fer , me dit-il , qui aujour-
 » d'hui a versé tant de sang & qui
 » en est encore tout trempé , est , com-
 » me tu fais , un ouvrage achevé ; il
 » n'en est point de plus parfait dans
 » l'univers.

» Le ciel ne veut pas qu'il reste inu-
 » tile ; il faut que de la main d'un hé-
 » ros , il passe dans une main aussi yail-
 » lante , qui le manie avec autant de
 » force & d'adresse , mais qui le con-
 » serve plus long-tems & qui le fasse
 » servir à venger son premier maître.

» Soliman a immolé Suénon ; l'épée
 » de Suénon doit immoler Soliman.

„ Prens-la ; va , sous les murs de Jérusalem , dans le camp des Chrétiens :
 „ ne crains point que de nouveaux obstacles arrêtent tes pas dans les pays
 „ que tu vas parcourir ; le bras qui te
 „ conduit abaissera , devant-toi , les barrières
 „ qui pourroient fermer ton passage.

„ Le ciel veut que cette voix qu'il
 „ t'a conservée publie, la piété, la valeur
 „ & l'audace de ton généreux maître :
 „ il veut que son exemple donne , à
 „ la religion , de nouveaux vengeurs ,
 „ & qu'après plusieurs lustres écoulés ,
 „ il enflamme encore les héros futurs.

„ Je dois te faire connoître celui qui
 „ héritera de cette épée : c'est le jeune
 „ Renaud , ce guerrier à qui tout cède
 „ la palme de la valeur : tu la lui remettras ,
 „ tu lui diras que le ciel &
 „ l'univers n'attendent que de lui seul
 „ la vengeance due à Suénon. Pendant
 „ que j'écoute en silence , un nouveau
 „ miracle attire mes regards,

„ Je vois s'élever un superbe tom-
 „ beau qui embrasse le corps du héros
 „ & se referme sur lui. Une main in-
 „ visible y trace , son nom , ses ex-
 „ ploits & ses vertus : je contemple ,
 „ & le monument , & l'inscription :
 „ mes yeux ne peuvent s'en détacher

„ Dans ce tombeau , dit le vieillard ;
 „ le corps de ton maître reposera au-
 „ près de ses fidèles amis , pendant
 „ qu'heureuses , au sein de la Divinité ,
 „ leurs ames s'enivreront d'un amour
 „ immortel. Tes pleurs ont payé à leurs
 „ cendres le tribut qui leur étoit dû ; il
 „ est tems que tu goûtes quelque re-
 „ pos. Ma retraite sera ton asyle , jus-
 „ qu'à ce que l'aurore vienne te réveil-
 „ ler pour reprendre ton voyage.

„ Il dit & me conduit , tantôt par
 „ des hauteurs , tantôt par des vallons :
 „ je me traîne avec peine sur ses pas :
 „ enfin nous arrivons à l'entrée d'une
 „ caverne creusée dans un rocher fau-
 „ vage : c'est-là que tranquille avec son
 „ disciple ,

» disciple , il vit au milieu des monstres
 » des forêts : armé de sa seule inno-
 » cence , il n'a besoin , ni de cuirasse ,
 » ni de bouclier pour se défendre.

» Il m'offre un champêtre repas ; un
 » lit dur reçoit mes membres fatigués
 » & répare mes forces : mais dès que
 » l'aurore allume ses premiers feux ,
 » les deux solitaires se levent ; tous trois
 » ensemble , nous offrons à l'Eternel nos
 » hommages & nos prieres. Le vieillard
 » reçoit mes adieux , & je marche où
 » me guident ses conseils.

Il se tait à ces mots : » Généreux guer-
 » rier , lui répond Bouillon , tu nous
 » apportes une cruelle & douloureuse
 » nouvelle : elle a droit de troubler nos
 » cœurs & demande nos larmes. Un
 » moment nous a donc enlevé tant d'in-
 » trépides héros & de fidèles amis ? un
 » coin ignoré de la terre possède leurs
 » dépouilles ; & tel qu'un éclair , ton
 » Prince n'a brillé que pour dispa-
 » roître.

» Mais quoi ! leur mort fait leur
 » bonheur. Des trésors, des conquêtes
 » ne valent pas une chûte si belle : ja-
 » mais l'antique capitol ne vit de si
 » nobles lauriers. Assis au haut de l'em-
 » pirée, dans le temple de la gloire,
 » une couronne immortelle est le prix
 » de leurs travaux. Là ils montrent
 » leurs blessures & triomphent de leur
 » défaite.

» Mais toi qui leur survis, toi qui
 » sur ce théâtre d'éternels combats, dois
 » essuyer encore, les dangers & les fa-
 » tiques, jouis de leur triomphe, éclair-
 » cis ce front chargé d'ennuis & de
 » douleurs ! tu demandes le fils de Ber-
 » thold ; il erre loin de nous : je te
 » conseille d'attendre que nous en ayons
 » des nouvelles sûres avant que de te
 » résoudre à l'aller chercher ».

Ces discours réveillent, dans tous les
 cœurs, la tendresse pour Renaud : » Hé-
 » làs ! se disoit-on, ce jeune héros erre
 » au milieu des peuples infidèles « ! Il

n'est personne qui ne raconte au Danois quelque une de ses grandes actions. On déploie , à ses yeux étonnés , le tissu merveilleux de sa vie.

Son souvenir avoit attendri tous les cœurs : tout-à-coup arrive une troupe de guerriers que l'appât du butin a conduits dans la plaine & qui ramènent des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi.

Ils rapportent les signes trop sensibles d'un funeste malheur : c'est l'armure de Renaud sanglante & déchirée. Aussi-tôt mille bruits différens , tous également incertains , circulent dans le camp. Au nom de ce guerrier , la foule éplorée , court , s'empresse & demande à voir ses armes.

On les contemple , on reconnoît trop bien cette énorme cuirasse , ce casque étincelant , cet oiseau qui porte la foudre & dont les regards fixent le soleil : jadis on les voyoit toujours dans le chemin de l'honneur & de la gloire ; au-

jourd'hui, brisées, couvertes de sang, elles roulent dans la poussière, & ce spectacle fait naître, dans tous les cœurs, des sentimens de colere & de pitié.

Pendant qu'on murmure, pendant que chacun donne à la mort du héros une cause différente, Bouillon appelle Aliprand le chef des guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand, a la valeur d'un Chevalier, & la franchise d'un Soldat : » Dis-moi, où tu as pris
» ces armes ? Bonheur, ou malheur, ne
» me cache rien.

» A deux journées du camp, répond le
» guerrier, vers les confins de Gaza, est un
» vallon détourné que des côteaux ceignent de toutes parts ; du sommet de
» ces coteaux, descend un ruisseau qui
» serpente sur un lit bordé de gazon
» & ombragé par des arbres : jamais
» poste ne fut plus favorable pour une
» embuscade.

» Nous allions chercher les troupeaux
» qui paissent en ces lieux ; tout-à-coup,

» nous appercevons sur l'herbe des traces
 » de sang, & non loin delà, sur le bord
 » du ruisseau, le cadavre d'un guerrier.
 » A la vue de ces armes que nous re-
 » connoissons, malgré le sang & la pouf-
 » siere dont elles sont souillées, nous
 » nous ébranlons tous : je m'approche du
 » corps, je veux démêler les traits du
 » visage, mais la tête avoit été coupée.

» La main droite manquoit aussi : le
 » tronc étoit percé de plusieurs blessures
 » reçues par derriere. Plus loin, repo-
 » soit avec le casque, l'aigle aux ailes
 » blanches & éployées. Pendant que
 » mes yeux cherchent quelqu'un qui
 » puisse nous donner des lumieres, un
 » villageois se présente à ma vue ; mais
 » dès qu'il nous apperçoit il recule &
 » s'enfuit.

» On le poursuit, on l'arrête, on l'in-
 » terroge : il répond que la veille il a vu
 » sortir de la forêt une troupe de guer-
 » riers, qu'à leur aspect, il s'est caché ;
 » que l'un d'eux tenoit à la main une

298 LA JÉRUSALEM

» tête ensanglantée dont la chevelure
» étoit blonde & qui sembloit celle
» d'un adolescent.

» Que ce même guerrier a enveloppé
» cette tête & l'a suspendue à la selle
» de son cheval. Il ajoute qu'à l'habil-
» lement, il a reconnu cette troupe
» pour être de notre nation. Je fais dé-
» pouiller le cadavre, je l'arrose de mes
» larmes, j'ordonne qu'on lui rende les
» honneurs suprêmes & j'emporte l'ar-
» mure avec moi.

» Mais si ce corps est en effet celui
» du jeune héros, il mérite, d'autres
» honneurs, & un autre tombeau «.
Après ce récit, Aliprand se retire. Go-
defroi, morne, pensif, soupire en secret ;
mais son cœur rejette toujours cette fu-
neste idée : il veut à des signes plus cer-
tains reconnoître le cadavre & l'injuste
homicide.

Cependant la nuit se lève & de ses
ailes obscures enveloppe le ciel & sa
vaste étendue : le sommeil, par ses dou-

cès illusions , vient calmer les esprits & verser dans les cœurs l'oubli des soucis & des peines. Toi seul Argillan , percé des traits de la plus cruelle douleur ; tu roules , dans ton sein agité , les pensées les plus funestes : ta paupière ne peut se fermer , & ton ame se refuse au repos.

Hardi dans ses discours , ardent , impétueux , Argillan naquit sur les rives du Tronto ; au milieu des guerres civiles , il se nourrit de hânes & de vengeances : bientôt exilé de sa patrie ; il inonda de sang les vallons & les collines , & désola les lieux qui l'avoient vu naître. Enfin la guerre sainte l'appella dans l'Asie , & des exploits plus heureux signalèrent sa valeur.

Enfin , quand l'aurore commença de paroître , ses yeux se fermerent ; mais ce ne fut point le sommeil qui lui versa ses doux pavots : ce fut la discorde qtti l'enivra de ses poisons. Plongé dans un état de stupeur , plus affreux que la

mort, des illusions vinrent troubler ses sens; & même en dormant, il ne goûta point de repos. La cruelle furie s'offrit à lui sous les images les plus effrayantes & troubla ses esprits.

Elle prend enfin la forme d'un guerrier dont la tête a été coupée & la main droite séparée du bras : la main gauche soutient la tête sanglante, pâle & livide. Le visage plein de la mort respire & parle en respirant : des paroles entrecoupées s'échappent avec le sang & les sours. » Fuis Argillan.... fuis des lieux souillés par le crime.... » fuis.... un camp funeste & un chef » impie !

» O mes chers amis qui vous défendra du cruel Godefroi, & de la perfidie dont j'ai été la victime ? le » barbare dévoré par la haine & avide » de forfaits ne songe qu'aux moyens » de vous perdre après moi. Cependant » si ta main aspire encore à la gloire, » si tu comptes sur ta valeur, ne fuis

» pas : non. Que le sang du tyran soit
 » offert à ma cendre , & expie mon
 » trépas.

» Mon ombre suivra tes pas , attisera
 » ta colere & te donnera le fer qui.
 » doit l'immoler : j'armerai ton cœur
 » & ton bras ». Elle dit & dans son
 sein , elle verse une fureur nouvelle.
 Le sommeil l'abandonne ; étonné , hors
 de lui-même , il roule des yeux gros de
 rage & de poison : il s'arme & dans le
 transport qui l'agite , il rassemble les Ita-
 liens.

Il les rassemble dans le lieu même
 où sont suspendues les armes du géné-
 reux Renaud. Là sa bouche exhale en
 ces mots la fureur qui le dévore. » Ainsi
 » donc un peuple de barbares & de ty-
 » rans, ennemi de la raison , infidèle
 » à ses promesses , qui ne peut se ras-
 » sasier , ni d'or , ni de sang , appésan-
 » tira sur nous un sceptre de fer &
 » fera plier nos têtes sous le joug ?

» Les affronts que nous avons souf-

» ferts , les cruautés que depuis sept ans
 » nous avons éprouvées sous ce dur
 » empire , pourroient dans dix siècles
 » encore allumer , au sein de Rome &
 » de l'Italie , la colere & la vengeance.
 » Je ne vous parlerai point de la Cili-
 » cie domptée par les armes & par la
 » valeur de Tancrède , usurpée depuis
 » par les François & devenue dans leurs
 » mains le prix de la perfidie.

» Je ne vous dirai point que quand
 » les circonstances exigent de l'audace,
 » de la bravoure & de la fermeté , c'est
 » toujours quelqu'un de nous qui va le
 » premier , à travers mille morts , por-
 » ter le fer & la flamme ; mais que
 » quand , au sein des loisirs & de la
 » paix , il faut partager les palmes &
 » le butin , on ne nous connoît plus ;
 » que les François seuls s'approprient
 » tout , la gloire , les conquêtes , les
 » trésors & les triomphes.

» Il fut un tems peut-être où de
 » pareilles injures pouvoient blesser nos

» cœurs & notre fierté ; je n'en parle
 » plus aujourd'hui : un crime affreux ,
 » une horrible cruauté , ne permet plus
 » de les regarder que comme de foi-
 » bles offenses. Ils ont immolé Renaud ;
 » ils ont violé & les loix divines &
 » les loix de la nature. Et le ciel ne
 » lance pas sa foudre , & la terre n'ou-
 » vre pas ses abymes pour les engloutir !

» Ils ont immolé Renaud , le bouclier ,
 » le défenseur de notre culte ! & ce hé-
 » ros n'est point encore vengé ! il n'est
 » pas vengé ! que dis-je ? ses restes san-
 » glans & déchirés sont encore étendus
 » sur la poussière & privés de la sépul-
 » ture ! vous demandez quel est le bar-
 » bare qui a commis ce forfait ? ô mes
 » amis ! qui pourroit le méconnoître ?
 » eh qui de nous ignore combien Go-
 » defroi & Baudouin sont jaloux de
 » notre valeur ..

» Mais pourquoi chercher des preu-
 » ves ? J'en atteste le ciel , ce ciel
 » qui m'entend & qui punit le parjure ;

» ce matin , au moment où le soleil
 » vient éclairer le monde , j'ai vu l'om-
 » bre errante de l'infortuné Renaud :
 » quel cruel , quel affreux spectacle ! de
 » combien de crimes , ce premier cri-
 » me nous menace ! oui je l'ai vu ; ce
 » n'étoit point un songe ; il est encore
 » présent à mes yeux ; je le retrouve
 » par-tout.

» Que ferons-nous ? faut-il qu'une
 » main encore toute dégouttante de ce
 » sang injustement répandu , nous con-
 » duise & nous guide ? ou bien fuirons-
 » nous , loin du tyran , sur les bords
 » que l'Euphrate arrose ? Irons-nous y
 » combattre un peuple efféminé qui
 » dans ses champs féconds voit fleurir
 » tant de villes & de cités ? ces villes ,
 » ces cités seront à nous & nous n'en
 » partagerons point la conquête avec les
 » François.

» Partons & s'il le faut , que ce sang
 » illustre & innocent demeure sans ven-
 » geance : mais pourtant si cette valeur

» qui languit froide & glacée , étoit aussi
 » ardente qu'elle devoit l'être , bientôt
 » ce serpent odieux qui a dévoré la
 » fleur & l'ornement de l'Italie , péri-
 » roit sous nos coups & sa mort seroit
 » l'exemple des tyrans.

» Oui si vous aviez autant d'audace
 » que de force , je voudrois , de cette
 » main , enfoncer le supplice dans ce
 » cœur impie où habite la trahison « .
 Ainsi parla le fanatique Argillan : sa
 fureur entre dans toutes les âmes. Le
 forcené crie , aux armes ! aux armes !
 cette jeunesse guerrière répète après lui ,
 aux armes ! aux armes !

La discorde , au milieu d'eux , fait
 étinceler le fer dont sa main est armée ,
 & verse dans les cœurs ses feux &
 ses poisons : le dépit , la fureur , la
 coupable soif du sang s'allument & s'ac-
 croissent à chaque instant : la conta-
 gion s'étend & du quartier des Italiens ,
 gagne & infecte celui de Helvétiens &
 delà se communique aux tentes des An-
 glois.

tins ; il leur parle & sa voix a plus de force & d'éclat que celle d'un mortel.

» Que veulent dire ces menaces insensées , ce vain bruit que j'entends ?
 » Quelle peut en être la cause ? est-ce
 » ainsi qu'on me respecte ? Après tant
 » d'épreuves , suis-je encore méconnu ?
 » on soupçonne Godefroi , on l'accuse
 » de perfidie & on applaudit à son accusateur ? Vous vous attendez peut-être à me voir m'humilier devant
 » vous , plaider ma cause & m'abaisser
 » jusqu'à la prière ?

» Non : jamais l'univers qui est plein
 » de mon nom ne me reprochera une
 » si honteuse faiblesse. Je ne veux de
 » défenseurs que ce sceptre , que le
 » souvenir honorable de mes exploits
 » & la vérité. La justice fait place à la
 » clémence ; la peine ne frappera point
 » sur tous les coupables : je vous fais
 » grace en faveur de Renaud.

» Qu'Argillan seul lave dans son
 » sang le crime commun , Argillan l'au-

» teur de tant de troubles , lui qui sur
» les plus foibles soupçons vous a en-
» traînés dans son erreur «. Pendant qu'il
parle , ses regards pleins de terreur &
de majesté brillent comme des éclairs.
Argillan , étonné , subjugué , tremble
à son aspect & est atterré d'un coup
d'œil.

Cette foule , insolente , audacieuse ,
qui frémissait de courroux & de rage ,
dont les mains s'armoient , avec tant
de fureur du fer , des javelots , &
des flammes que lui fournissoit la
vengeance , docile maintenant , la tête
baissée , la honte sur le front & la crain-
te dans le cœur , écoute en 'silence les
discours impérieux du héros ; elle souf-
fre qu'Argillan au milieu de ses armes
qui l'environnent de toute part , soit
saisi & enchaîné.

Tel un lion qui fier & superbe , ru-
gissoit en secouant son horrible crinière ,
dès qu'il voit la main qui dompta sa
farouche jeunesse , plie sous le poids de

310 LA JÉRUSALEM

la chaîne sa tête altière , tremble sous la menace & oublie sa force & son orgueil.

On dit que dans ce moment , un guerrier ailé dont l'aspect étoit menaçant & terrible couvroit le pieux Bouillon d'un céleste bouclier ; que dans ses mains étinceloit une épée encore dégouttante de sang. Sans doute c'étoit le sang de ces cités , de ces peuples , dont les crimes allumerent enfin la tardive vengeance de l'Eternel.

Ainsi le tumulte s'apaise ; on dépose les armes , & les haïnes s'éteignent. Goderoi retourne sous sa tente , tout plein du grand dessein qui l'occupe. Avant que le soleil ait pour la troisième fois éteint ses feux dans l'Océan , il veut donner l'assaut : il examine ces instrumens horribles & funestes qui doivent ébranler les remparts & porter, dans Solime, la désolation & la mort.

Fin du huitieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT IX.

A LA vue de ce calme odieux, de ces rebelles soumis & désarmés, le monstre infernal qui ne peut plus lutter contre les destins, ni changer l'ordre immuable des célestes décrets, s'envole furieux & va verser ailleurs d'autres fléaux & d'autres poisons. Par-tout à son

aspect, le soleil pâlit, l'herbe languit ;
& meurt desséchée.

Il fait que la fatale adresse de ses
compagnons a banni du camp des
Chrétiens , l'illustre fils de Berthold ;
que Tancrède & les guerriers les plus
braves & les plus redoutés n'y font plus :
» Qu'attens-je encore , dit-il ? appellons
» Soliman , qu'il apporte le fer & la
» flamme. Il vaincra , sans peine , un
» camp surpris & divisé «.

Il dit , & vole vers ces hordes er-
rantes dont Soliman est devenu le chef.
Soliman le plus terrible des mortels
révoltés contre le ciel , Soliman que la
fable eût compté parmi ces géants qu'en-
fanta la terre pour escalader l'Olympe :
il régnoit sur les Turcs , & Nicée fut
le siège de son empire.

Ses états voisins de la Grèce , s'éten-
doient des rives du Sangar jusqu'aux
bords du Méandre ; pays fortunés qu'ha-
bitèrent jadis les Mysiens , les Phry-
giens , les Lydiens , & les peuples de

Pont & de Bythinie : mais les efforts des Latins venoient de renverser son trône ; & lui-même dans deux combats avoit vu expirer sa gloire.

Envain il avoit lutté contre la fortune ; chassé de son empire, il fut enfin réduit à chercher un asyle en Egypte : il y fut accueilli par un Roi généreux & magnanime , qui , résolu de s'opposer aux conquêtes des Chrétiens , s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais avant que de faire éclater ses projets , il voulut que Soliman chargé de ses trésors allât acheter le secours des Arabes : pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie & de l'Afrique , Soliman va trouver les barbares , & sans peine il entraîne sur ses pas des brigands avides & mercénaires.

A leur tête, il ravage la Palestine & coupe aux Chrétiens la communication avec la mer : le cœur toujours plein de sa vengeance , & du souvenir de sa

314 LA JÉRUSALEM

chûte, il veut par de plus grands coup signaler sa fureur ; mais entre plusieurs partis son esprit flotte irrésolu.

La discorde se présente à sa vue ; elle a pris le masque d'un vieillard pâle & décharné : son front est sillonné de rides ; sa lèvre supérieure est couverte d'une barbe épaisse, son menton est rasé, un turban se replie autour de sa tête ; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds ; un cimenterre pend à son côté ; l'arc est dans ses mains, & le carquois résonne sur ses épaules.

» Nous errons, lui dit-elle, dans de
» plaines arides, sur des sables stériles
» & déserts, où nous ne trouvons, ni
» butin à faire, ni lauriers à cueillir
» cependant Godefroi ébranle les murs
» de Solime ; déjà ses remparts & ses
» tours s'ouvrent & chancellent : bien-
» tôt, si nous tardons encore, nous ver-
» rons les flammes dévorer ses débris.

» Des chaumières embrasées, des
» bœufs, des troupeaux enlevés, voilà

» donc les nobles trophées de Soliman ?
 » c'est donc ainsi que tu reconquiers tes
 » états , que tu venges tes injures & tes
 » pertes ? reprend ton courage & ton
 » audace ? Allons , à l'ombre de la
 » nuit , accabler dans ses retranchemens
 » le tyran qui nous opprime : crois-
 » en le vieil Araspe dont tu as éprouvé
 » la fidélité , sur le trône , & dans ton
 » exil.

» L'ennemi ne nous attend , ni ne
 » nous redoute : il méprise de lâches
 » Arabes qui ne savent , ni s'armer , ni
 » combattre. Il ne croira jamais que des
 » barbares accoutumés , à piller , & à
 » fuir , osent tenter un si grand coup :
 » mais ces barbares animés par ton
 » courage , marcheront sans crainte con-
 » tre un camp sans défense & enséveli
 » dans le sommeil «. Elle dit & verse ,
 dans son sein , ses flammes & ses fu-
 reurs & s'évanouit dans les airs.

Le Sultan leve ses mains au ciel &
 s'écrie ; » ô toi qui allume dans mon

» ame tant de colere & de rage , Di-
 » vinité qui , pour moi , as emprunté
 » une figure humaine , je te suis , je
 » vole où tu m'appelles ! oui j'entasse-
 » rai dans la plaine des montagnes de
 » cadavres ; je ferai couler des fleuves
 » de sang : combas avec moi , & invi-
 » sible au fein des airs , dirige mon
 » bras & mon épée «.

Il se tait & soudain il rassemble ses barbares soldats : il réchauffe leur lenteur du feu qui le dévore ; il embrâse tout son camp qui déjà brûle de le suivre. La discorde elle-même embouche la trompette & donne le signal : elle-même de sa main déploie le funeste étendard. Plus rapides que la renommée , ces hordes barbares volent & se précipitent.

Le monstre les accompagne , mais bientôt il les laisse & va prendre l'air & l'équipage d'un courrier. Au moment où la nuit lutte avec le jour & semble , avec lui , partager le monde , il entre
 dans

dans Solime , passe au milieu d'une foule éplorée , annonce au Monarque la marche de Soliman & lui dit ses projets , l'heure & le signal de l'attaque.

Mais déjà les ombres plus épaisses étendent sur la nature un voile lugubre chargé de funestes vapeurs. Au lieu des frimats de la nuit , une rosée tiède & sanglante humecte la terre : des monstres , des fantômes paroissent dans les airs ; on entend frémir des spectres & des larves errantes : le noir abyme vomir tous ses habitans & verser sur la terre toutes les ténèbres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur , le fier Sultan s'avance vers les tentes des Chrétiens ; mais au moment où la nuit a parcouru la moitié de sa carrière , il s'arrête non loin du quartier où le François goûte un tranquille repos. Là il ordonne à ses soldats de réparer leurs forces , & bientôt , par ces discours audacieux , il les anime & les encourage.

» Vous voyez, leur dit-il, un camp
» enrichi par mille brigandages & bien
» plus fameux que redoutable : sembla-
» ble à une mer avide, il a dévoré tous
» les trésors de l'Asie ; le ciel le livre à
» vos coups & l'y livre sans péril : ces
» armes, ces chevaux couverts d'or &
» de pourpre vont être votre proie plutôt
» que leur défense.

» Ce n'est plus cette armée qui vain-
» quit la Perse, qui subjuguait Nicée ;
» une guerre si longue, si féconde en
» évènements, en a moissonné la plus
» grande partie : & fût-elle encore tout
» ce qu'elle étoit autrefois, que peut-
» elle en ce moment, sans armes &
» plongée dans le sommeil ? un instant
» la fera passer des bras du sommeil,
» dans les bras de la mort.

» Allons ! marchons, Guerriers ! je
» veux moi-même le premier, sur
» leurs corps expirans, vous frayer un
» chemin dans leur camp. Je veux frap-
» per les coups les plus terribles & don-

D É L I V R É E. 349

» ner tout l'effor à ma cruauté. Aujourd'hui le Christ verra tomber son trône ; ne ; aujourd'hui l'Asie verra briser ses fers & chantera les héros qui lesauront brisés ». Ainsi le barbare les enflamme , & lui-même , en silence , il s'avance à leur tête.

Pendant à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres , il voit les sentinelles qui trompent son attente & défendent le sage Bouillon contre ses surprises : à la vue de Soliman & des troupes qui le suivent , elles se replient & par leurs cris éveillent une garde avancée qui s'arme & s'apprête au combat.

Les barbares sûrs d'être aperçus font retentir leurs trompettes guerrières : d'horribles hurlemens frappent les airs : le bruit des armes se mêle au hennissement des chevaux ; les collines & les vallons mugissent , les abymes répondent à leurs mugissemens. La discorde allume son infernal flambeau & don-

LA JÉRUSALEM

ne le signal aux habitans de Solime.

Le Sultan se précipite & tombe sur les Chrétiens encore en désordre ; les tempêtes s'élancent moins rapidement du sein des prisons qui les renferment un torrent qui entraîne & les arbres & les cabanes, la foudre qui abat & consume les cités, le volcan qui remplit le monde, d'horreur & dépourvante, sonne de faibles images de sa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte, qui ne blesse, qui ne tue : lui-même en butte à mille traits, paroît invulnérable ou insensible.

Seul il met cette première troupe en déroute ; des flots d'Arabes se précipitent sur ses pas : les vainqueurs, les vaincus, se mêlent, se confondent, & entrent ensemble dans les retranchemens : tout le camp est rempli, de deuil, de ruines & d'horreur.

Sur le casque du Sultan s'élève un dragon terrible qui s'allonge & se dresse ; ses ailes se déploient, sa queue se

recourbe : de sa gueule écumante s'élance un dard menaçant ; on croit entendre ses sifflemens : il semble que dans le feu du combat , il s'allume & vomisse des flammes & de la fumée.

C'est dans ce formidable appareil que se montre Soliman plus formidable encore. Tel dans l'ombre de la nuit, les navigateurs voient l'Océan sillonné de mille éclairs. A son aspect, les uns fuient, tremblans, éperdus ; les autres, d'une main intrépide saisissent leurs armes : la nuit, à chaque instant, augmente le trouble & multiplie les dangers en les cachant.

Parmi les Chrétiens qui signalent leur audace, on distingue Latinus, né sur les bords du Tybre : les fatigues n'ont point épuisé ses forces, ni l'âge dompté son courage. Cinq fils à peine sortis de l'enfance, combattent toujours à ses côtés : une pesante armure charge leurs membres qui plient sous le fardeau ; un casque presse leur blonde chevelure.

Animés par l'exemple paternel , ils excitent , au combat , leur fer & leur courage : » Allons, leur dit ce pere gé-
 » néreux , marchons contre un impie
 » qui s'enorgueillit de la fuite de nos
 » guerriers. Que le spectacle sanglant
 » des malheureux qu'il égorge , n'arrête
 » point votre audace ? Souvenez-vous ,
 » mes fils , que des lauriers cueillis sans
 » péril , ne méritent que du mépris «.

Telle une lionne farouche instruit ses lionceaux au carnage : leur criniere ne flotte point encore sur leur cou , l'âge n'a point encore développé leurs forces , ni formé ces armes meurtrieres que leur donna la nature : déjà elle leur apprend à chercher leur proie à travers les dangers & à déchirer le chasseur qui vient troubler leur asyle & poursuivre des animaux plus timides.

Le vieillard suit sa troupe téméraire ; ils environnent, ils attaquent le Sultan : au même moment , une même impulsion dirige leurs fix lances. Bientôt l'aî-

né , plus audacieux , abandonne la sienne , s'attache à Soliman , & de son épée , tente de tuer son courfier.

Mais toujours immobile , l'infidèle brave , & leur fer , & leurs efforts : telle , au rivage des mers , une montagne battue par la tempête , se soutient par son propre poids & défie le ciel & les flots conjurés : d'un coup , le Sultan fend la tête à celui qui veut percer son cheval.

Le sensible Aramant tend la main à son frere expirant : inutile & fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main & les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux & confondent leur sang & leurs derniers sours.

Sabin , de loin , présente sa lance ; Soliman la brise , fond sur ce jeune guerrier , l'abbat & le foule sous les pieds de son cheval. Son ame rompt , avec effort , les doux liens qui la retiennent , & abandonne , à regret , la lumière des cieus & une vie qui lui

promettoit des jours heureux & fortunés.

Pic & Laurent vivoient encore : tous deux avoient en même-tems respiré le jour , tous deux avoient , même air , & mêmes traits & leur ressemblance avoit souvent été , pour leurs parents , la source d'une douce erreur : mais Soliman met entre eux une cruelle différence ; à l'un , il tranche la tête , il perce le sein à l'autre.

Le pere , ou plutôt le malheureux qui ne l'est plus , voit dans la mort de ses cinq fils , sa propre mort & celle d'une postérité qui flattoit sa vieillesse : en proie à la douleur qui le déchiré , comment peut-il respirer ? comment peut-il combattre encore ? peut-être il n'a pas vu le visage de ses fils couvert des ombres du trépas : peut-être il ne les a pas vus lui tendre les bras & lui adresser leurs deniers regards.

La nuit , sous un voile favorable , lui cache du moins une partie de ses

malheurs : mais la victoire n'est plus rien pour lui s'il ne périt lui-même. Prodigue de son sang, avide de celui de Soliman, on ne fait s'il desire plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : » Barbare tu » dédaignes donc mon âge & ma foi- » ble ? tous mes efforts ne pourront » donc attirer sur moi ton bras « ? A ces mots , il porte au Sultan un coup terrible qui perce son armure & lui fait dans le flanc une plaie large & profonde : son sang coule à gros bouillons.

A ces cris , à ce coup , le cruel tourne contre lui sa fureur & son épée , perce sa cuirasse & lui plonge son fer dans les entrailles : le malheureux Latinus , sanglotte , expire & son sang s'écoule alternativement par sa bouche & par sa blessure.

Tel on voit sur l'Apennin un chêne fourcilleux qui brava long-tems les vents & les orages ; déraciné tout-à-coup par la tempête , il entraîne dans sa chute les

arbres voisins ; tel l'infortuné guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'environnent & les renverse avec lui : un héros si terrible ne devoit périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le Sultan au milieu du carnage nourrit la haine qui le dévore , les Arabes , animés par son exemple , poussent & immolent les Chrétiens : L'Anglois Henri , Holopherne le Bava-rois périssent sous tes coups , ô redoutable Dragut ! Ariadin perce , & Gilbert & Philippe qui naquirent sur les bords du Rhin.

D'un coup de massue , Albazar assomme Ernest ; Enguerrand tombe sous les efforts d'Algazel : mais qui pourroit compter la foule inconnue qui périt dans la mêlée ? Cependant Godefroi réveillé par les premiers cris s'est élancé de son lit : déjà il est armé , déjà il a rassemblé un gros de guerriers & s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque

instant plus affreux , il a compris que les Arabes ont attaqué son camp : déjà il savoit qu'ils ravageoient la plaine , mais il n'auroit jamais cru que de lâches brigands oseroient l'attaquer.

Pendant qu'il marche , il entend crier de l'autre côté , aux armès ! aux armes ! d'affreux hurlemens retentissent dans les airs : c'est Clorinde qui guide les assiégés à une nouvelle attaque ; Argant marche avec elle : Godefroi s'adresse à Guelfe qui commande après lui.

» Tu entends ces cris funestes qui
 » viennent du côté de la ville ; il faut
 » que ta valeur & ton habileté arrêtent
 » ce premier choc des ennemis : va ,
 » pars , défend nos retranchemens ; em-
 » mene , avec toi , une partie de ces
 » guerriers : moi je vais repousser ces
 » barbares qui nous attaquent «.

Il dit , & tous deux par des chemins opposés s'avancent seconés d'une égale fortune. Guelfe court aux assiégés & Bouillon aux Arabes qui maîtres du

328 LA JÉRUSALEM

champ de bataille triomphent sans résistance : dans sa marche, ses forces s'accroissent ; enfin puissant & formidable, il arrive aux lieux que Soliman remplit de sang & de carnage.

Tel l'Eridan, humble en sa naissance, descend des montagnes qui cachent sa source & mouille à peine un lit étroit & resserré ; mais plus il s'éloigne, plus son orgueil s'accroît & ses eaux grossissent : enfin il lève un front altier, franchit les digues, répand dans la plaine ses flots victorieux, & luttant contre la mer Adriatique, il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroi, à la vue des Chrétiens fugitifs, éperdus, accourt & les menace : » Quelle frayeur vous emporte ? où » fuyez-vous ? du moins regardez qui » vous poursuit : vous tremblez devant » une troupe de vils barbares, qui ne » savent, ni donner, ni recevoir, une » blessure en face. Retournez sur vos

« pas ; un seul de vos regards les rem-
» plira d'effroi «.

A ces mots , il presse les flancs de son courfier : il se jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman ; il vole à travers le sang & la poussière ; il brave les armes , les périls & la mort : son épée , ses efforts , lui ouvrent les plus fortes barrières & rompent les rangs les plus ferrés. A droite , à gauche , il renverse les armes , les guerriers , les cavaliers & les chevaux.

Il s'élance sur des tas confus de morts & de mourans : l'intrépide Sultan ne fuit point le combat qui s'apprête : lui-même il fond sur le pieux Bouillon & lève le fer pour le frapper. Quels guerriers , quels héros , le fort a réunis des extrémités du monde pour combattre & se mesurer ensemble !

Le courage va lutter avec la fureur & dans un cercle étroit se décidera le destin de toute l'Asie : quel œil pourroit suivre les mouvemens de leurs épées ?

quelle langue pourroit exprimer leurs efforts ? quel affreux combat ! je passe sous silence mille exploits que la nuit couvrit de ses ombres & qui eussent mérité d'avoir le soleil & l'univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace ; ils s'avancent : le Sultân lui-même est environné d'une foule des siens qui se pressent autour de lui : Latins, Infidèles, tous arrosent la terre de leur sang ; les vainqueurs, les vaincus donnent & reçoivent la mort.

Tels les vents du nord & du midi, l'un à l'autre opposés, avec des forces égales, se disputent l'empire de l'air & de l'Océan : les nues s'entrechoquent, & les flots sont repoussés par les flots. Ainsi dans cet affreux combat, aucun parti ne cède, aucun ne plie : les boucliers ferrés contre les boucliers, les épées contre les épées, ils se pressent, ils se heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville, on ne combat

pas avec moins de fureur & de rage : des nuages d'esprits infernaux remplissent les campagnes de l'air & soutiennent les Infidèles : il n'en est aucun qui songe à reculer en arriere & les feux de l'enfer embrâsent encore Argant tout brûlant de ses propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée, & d'un saut il a franchi les retranchemens : les fossés sont remplis de cadavres ; tout s'applanit , tout s'abaisse sous ses pas. Sa troupe le suit & inonde de sang les premieres tentes. Clorinde dédaigne le second rang & marche son égale.

Déjà les Chrétiens fuyoient quand Guelse accourt avec ses guerriers ; il les rappelle , il les rallie & soutient la fureur des Infidèles. Partout on combat , partout coulent des ruisseaux de sang. Cependant , du haut de l'empirée, l'Etre suprême abaisse ses regards sur ce théâtre d'horreur.

Il étoit assis dans le sanctuaire impénétrable d'où toujours juste , mais

332 LA JÉRUSALEM

toujours bon , il donne des loix à l'univers , l'orne, l'embellit, & en dirige les aveugles mouvemens : sur un trône auguste , éternel , une seule lumière brille d'une triple clarté. A ses pieds sont les humbles ministres de ses volontés : le Destin, la Nature, le Mouvement, le Tems , l'Espace & cette Fortune qui sourde à nos vœux, dissipe, comme la poussière , ou comme la fumée, notre vaine gloire, nos trésors & nos couronnes.

Les yeux les plus purs sont éblouis de la splendeur qui l'environne; autour de son trône , sont d'innombrables esprits, dans un bonheur égal , tous également heureux ; le céleste séjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel qui brille couvert d'une armure de diamant : „ Tu vois, lui dit-il, comment cette troupe impie s'arme contre mon peuple ; comment des abymes de la mort elle vient porter le trouble dans l'univers ?

» Va, dis-lui qu'elle laisse le combat
» aux guerriers, qu'elle ne verse plus
» sa rage & ses poisons dans le séjour
» des vivans ; qu'elle rentre dans la
» nuit obscure où ses crimes l'ont con-
» damnée & qu'elle y exerce, sur elle-
» même & sur les compagnons de son
» supplice, sa fureur & mes vengean-
» ces ; je le veux, je l'ordonne «.

Il dit : le céleste guerrier s'incline
avec respect & soudain il déploie ses
ailes dorées : plus rapide que la pensée
il franchit la sphere de feu & ces globes
lumineux, séjour immuable de la gloi-
re & de la félicité. Bientôt il a traversé
les cieux de crystal & ce cercle d'étoi-
les qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne &
Jupiter, & ces astres dont une main in-
visible dirige les mouvemens inégaux ;
de ces plaines fortunées qu'embellit un
jour éternel, il descend dans les ré-
gions où grondent les tonnerres & les
orages, où le monde livré à de conti-

nuels combats , meurt fans cesse , & fans cesse renaît de ses propres ruines.

Le mouvement de ses ailes dissipe les ténèbres épaisses & les sombres horreurs : la nuit se dore de la lumière que réfléchit son visage. Tel le soleil , après l'orage , peint les nues des plus belles couleurs ; telle on voit une étoile , du haut du firmament , tomber dans le sein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des infidèles : il suspend son vol au milieu des airs , & agitant sa redoutable lance :
 » Malheureux , leur dit-il , qui jusqu'au
 » sein du mépris , des supplices , &
 » de la misère la plus affreuse , conser-
 » vez encore votre orgueil , vous devriez
 » connoître les foudres que lance un
 » Dieu vengeur ?

» Il est écrit dans le ciel que les
 » murs de Sion s'abaisseront devant le
 » signe redouté & qu'elle ouvrira ses
 » portes aux Chrétiens. Pourquoi lutter

» encore contre les destinées ? Pourquoi
 » irriter encore le céleste courroux ? race
 » maudite , rentrez dans vos cachots ,
 » dans le séjour des supplices & de la
 » mort ! au sein de vos-noires prisons ,
 » faites vos guerres & célébrez vos triom-
 » phes.

» Exercez-là vos fureurs ; là épuisez
 » toute votre rage sur les coupables :
 » que leurs cris, que leurs gémissemens,
 » que le bruit de leurs fers & de leurs
 » chaînes soient vos amusemens & vos
 » concerts « ? il dit , & de sa fatale
 lance, il presse & frappe les plus paresseux.
 Ils abandonnent en gémissant le séjour
 de la lumière & la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers
 & vont , sur leurs victimes , assouvir
 leur dépit & leur rage. Tels & moins
 nombreux encore , on voit aux appro-
 ches des frimats , des essains d'oiseaux
 franchir les mers & chercher des cli-
 mats plus tempérés. Moins de feuilles
 tombent & couvrent la terre, quand

l'automne & ses premiers froids ont tari dans ses canaux la sève qui les nourrit. Le ciel qu'avoit attristé leur aspect, redevient tout-à-coup plus pur & plus serein.

Argent n'est plus embrasé des feux de la discorde ; il n'est plus agité de ses serpens ; mais ni la fureur, ni l'audace ne s'entreignent dans son cœur : il pousse son fer sanglant dans les rangs les plus ferres : il moissonne les guerriers les plus obscurs & les plus fameux ; il abbat les têtes les plus viles & les plus altières.

Non loin delà Clorinde fait un égal carnage ; elle plonge son épée dans le sein de Béranger & lui perce le cœur : la pointe ressort sanglante entre les deux épaules. Elle atteint Albin au gosier & Galus au village.

Elle coupe la main droite à Garnier qui l'a blessée elle-même ; cette main s'agite sur la poussière & cherche en vain le bras dont elle a été séparée.

Tel un serpent que le fer a divisé, fait pour se réunir d'inutiles efforts. La guerrière revient sur Achille & lui tranche la tête.

Elle roule sanglante sur la poussière ; pendant que le corps , objet de terreur & de pitié , reste encore attaché au coursier qui le porte. L'animal libre du frein qui captivoit son ardeur , bondit , caracole & se débarasse enfin de son triste fardeau.

Pendant que l'infatigable Clorinde enfonce & renverse les Chrétiens , une autre guerrière porte parmi les Sarrasins le carnage & l'effroi ; c'est Gildippe : toutes deux dans le même sexe , montrent la même valeur & la même audace : mais il ne leur est pas donné de se mesurer ensemble & le fort les réserve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent & se précipitent l'une contre l'autre ; mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule qui les sépare. Enfin le généreux Guelfe fond sur Clo-

rinde & d'un coup d'épée lui effleure le côté. Elle l'attaque à son tour & l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble ; mais Osnide le Palestin se jette , par hasard , entre lui & l'amazone , reçoit un coup qui ne lui étoit pas destiné & expire de sa blessure. Cependant , autour du héros , les Chrétiens se rassemblent & se présentent : Clorinde elle-même est entourée des siens. On se confond , & le combat devient encore plus sanglant.

Déjà l'aurore vermeille , mêle l'or de ses rayons à l'azur des cieux. Cependant le farouche Argillan a brisé sa chaîne ; il saisit , sans choix , les armes que lui offre le hasard , & vient par de nouveaux exploits expier son erreur.

Tel un coursier nourri pour les combats , rompt les liens qui l'attachent & va se mêler avec les troupeaux , ou se baigner dans les ondes , ou bondir dans les prairies : ses crins flottent sur son cou , sa tête altière & superbe se ba-

lance sur ses épaules , son pied frappe la terre , le feu sort de ses naseaux brûlans & ses hennissemens font retentir les airs.

Tel s'élançe Argillan , le regard enflammé , l'air intrépide. Dans ses bonds vigoureux , il imprime à peine sur le sable la trace de ses pas ; enfin il tombe au milieu des ennemis , & d'un ton , altier , méprisant : „ Vil rebut des hu-
„ mains , s'écrie-t-il , stupides Arabes ,
„ d'où vous vient aujourd'hui tant d'au-
„ dace ?

„ Inhabiles à ceindre une cuirasse ,
„ à manier un bouclier , vous ne savez ,
„ ni vous armer , ni vous défendre :
„ timides brigands , vos coups s'égarent
„ dans les airs & vous ne cherchez
„ votre salut que dans la fuite. Vos
„ obscures prouesses ne sont connues
„ que de la nuit dont les ombres se-
„ condent votre lâcheté : mais elle fuit ,
„ quel fera votre asyle ? le jour veut ,

» des armes , de l'audace & de la va-
 » leur «.

Il parle encore & déjà il a frappé Algazel au gosier : des mots à demi-articulés expirent sur ses lèvres ; une soudaine horreur ferme sa paupière ; la glace de la mort pénètre dans ses veines : il tombe & plein de rage, mord cette odieuse poussière qui va recevoir son dernier soupir.

Argillan immole, Saladin, Agricalte, Muléassém : d'un seul coup, il coupe Aldiazil en deux : il plonge son fer dans le sein d'Ariadin, le renverse & l'insulte encore. L'infidèle leve ses yeux appésantis & d'une voix mourante il répond à ses outrages.

» Qui que tu fois ô cruel vainqueur ;
 » tu ne triompheras pas long-tems de ma
 » mort ! un même destin t'attend &
 » bientôt un bras plus redoutable , t'é-
 » tendra toi-même sur cette poussière.
 » Le ciel décidera de mon sort, répli-
 » qua

» qua Argillan , avec un sourire amer ;
 » toi , meurs & fers de pâture aux
 » chiens & aux vautours « ! A ces mots
 il le foule aux pieds & en arrachant son
 fer , lui arrache la vie.

Dans la foule des guerriers est un
 Page du Sultan : les roses de l'enfance
 brillent encore sur son teint ; la sueur
 qui mouille son visage a l'éclat des per-
 les & de la rosée : la poussière couvre
 ses cheveux flottans & les embellit ;
 la fierté dont il arme son front lui don-
 ne des graces nouvelles.

La neige qui vient de tomber sur
 l'Apennin n'est pas plus blanche que son
 coursier ; dans ses sauts , dans ses
 bonds , il est plus rapide que l'éclair ,
 plus léger que la flamme : le jeune guer-
 rier est armé d'une zagaye ; un sabre re-
 courbé pend à son côté ; le fourreau
 qui le couvre est tissu d'or & de pour-
 pre , ouvrage superbe où brille tout l'art
 de l'Asie.

Avide d'une gloire dont les premières

douceurs flattent son jeune courage , il est par-tout , il porte par-tout le désordre & le trouble. Argillan qui l'observe , perce son coursier d'un coup imprévu & le saisit lui-même au moment où il se relève.

Envain l'infortuné Lesbin implore sa pitié ; d'une main inexorable , le cruel dirige son fer à son visage : le fer semble devenir sensible & plus humain que son maître s'égare & se détourne ; le barbare redouble & la pointe trop fidèle à sa rage déchire ces traits, l'orgueil de la nature.

A l'aspect du danger qui menaçoit son favori , Soliman a pressé les flancs de son coursier : il a immolé , renversé tout ce qui s'opposoit à son passage : il arrive enfin mais son secours est trop tardif & il ne lui reste plus que l'espoir de se venger : il voit , hélas ! son cher Lesbin étendu sur la poussière tel qu'un lys que le fer a moissonné.

Il voit ses yeux languissans prêts à se

fermer , sa tête penchée sur son cou , & la pâleur de la mort qui rend encore sa beauté plus touchante. Son cœur , tout marbre qu'il est , s'amollit à cette vue & malgré son courroux des larmes coulent de ses yeux. Tu pleures Soliman , tu pleures , toi qui d'un œil sec as vu tomber ton trône & périr ton empire !

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un sang qui lui fut si cher ; à cet aspect , la sensibilité fuit , la colere se rallume & s'enflamme ; il fond sur Argillan , & du même coup , il fend , son bouclier , son casque & sa tête.

Furieux encore , il se précipite sur ce cadavre sanglant , le perce & le déchire. Tel un chien dans sa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remède à sa douleur ! Argillan n'est plus qu'une terre insensible. Cependant Bouillon ne se consume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent ensemble couverts de cuirasses , de casques & de

boucliers ; une audace indomptée anime leurs corps infatigables ; nourris dans les dangers , ils furent les appuis du trône de Soliman : ils l'ont suivi dans ses revers & dans son exil.

Leurs rangs ferrés soutiennent tous les efforts & toute la valeur des Chrétiens , Godefroi fond sur eux , atteint le fier Corcut au visage & Rostin au flanc , tranche la tête à Selim , & coupe à Rofsen l'un & l'autre bras. Une foule d'autres victimes , tombe , ou expire sous ses coups.

Il frappe , il se défend tour à tour : la fortune balance encore l'espoir & la crainte des Infidèles. Mais tout-à-coup s'avance un nuage de poussière qui porte dans ses flancs les foudres de la guerre : tout-à-coup des éclairs inattendus s'échappent de son sein & vont étonner les Sarrafins.

Cinquante guerriers paroissent & une Croix triomphante brille dans leurs étendarts. Non , quand j'aurois cent

bouches, cent langues, une poitrine de fer, une voix infatigable, jamais je ne pourrois compter tous ceux qui tombèrent sous les coups de ce redoutable escadron. Le lâche Arabe périt sans se défendre; le Turc indompté résiste & expire en combattant.

Par-tout règnent, l'horreur, la cruauté, le deuil & l'épouvante : par-tout la mort triomphe & s'offre sous mille formes diverses : le sang ruisselle & la plaine en est inondée. Cependant Aladin s'étoit placé sur une hauteur pour jouir du succès dont il avoit flatté ses vœux. Il contemploit le champ de bataille & cette scène de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes, aussitôt il fait sonner la retraite. Il presse, il supplie Argant & Clorinde de rentrer dans Solime : le couple intrépide ivre de sang, aveuglé par la rage, se refuse à ses ordres. Ils cèdent enfin & tentent au moins de rallier leurs

troupes éperdues & de ralentir leur fuite.

Mais plus puissantes qu'eux sur de vils soldats, la frayeur & la lâcheté les entraînent & les précipitent : l'un jette son bouclier, l'autre son épée ; le fer n'est plus pour eux qu'un fardeau & non une défense. Entre la ville & le camp se prolonge un vallon qui s'élève à l'occident & s'abaisse au midi : ils y courent ; un tourbillon de poussière les couvre & roule vers les remparts.

Pendant qu'ils descendent, les Chrétiens les poursuivent, les renversent & les accablent : mais bientôt ils montent sous les regards de leur Souverain prêt à les soutenir. Alors Guelfe s'arrête & craint d'exposer ses guerriers à une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les siens dans Solime, confus & plein des plus sinistres pressentimens.

Cependant le Sultan a fait tout ce

que peut le bras d'un mortel. Ses forces sont épuisées ; le sang , la sueur coulent de tous côtés : ses flancs palpitent , son haleine s'échappe avec effort de ses poumons pressés ; son bras plie sous le poids de son bouclier : sa main affoiblie n'imprime plus à son épée que des mouvemens lents & tardifs : l'épée ne coupe plus & le tranchant s'arrête émouffé.

Dans la langueur qui l'accable , ce héros hésite & balance incertain : mourra-t-il de sa propre main ? ôtera-t-il à l'ennemi l'honneur de terminer sa glorieuse destinée ? ou bien doit-il survivre à la perte des siens & sauver ses tristes jours ? » Enfin le destin l'emporte , » dit-il , & ma fuite sera le trophée » de sa victoire !

» Que les regards de l'ennemi voyent
 » fuir Soliman , qu'il insulte encore à
 » ma nouvelle disgrâce , à mon nouvel
 » exil , pourvu qu'une seconde fois mes

348 LA JÉRUSALEM

» armes reviennent troubler sa pai
» ébranler son trône mal-assuré ! je
» cède point ; non : ma haine sera
» mortelle comme le souvenir des
» fronts qu'il m'a faits ; & du
» même du tombeau , je renaîtrai
» terrible pour le punir & me venger

Fin du neuvieme Chant.



L A
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



C H A N T X.

C E P E N D A N T le Sultan apperçoit un coursier qui erre au hasard & sans guide : il le saisit , & quoique las , affoibli par ses blessures , il s'élance sur son dos. Son casque a perdu l'horrible cimier dont il étoit surmonté : son ar-

mure sanglante & déchirée ne conserve plus les moindres vestiges de son éclat ni de sa richesse.

Tel on voit un loup qui , chassé d'une bergerie , va cacher dans les bois , sa honte & sa fureur : les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ses flancs , mais toujours avide de carnage , sa langue s'élance hors de sa gueule & léche ses lèvres ensanglantées. Tel partoît l'homme Soliman , abreuvé de sang & brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de flèches vole autour de lui ; mille lances , mille épées l'environnent ; mais le destin le dérobe aux coups du trépas. Inconnu , il s'éloigne par les sentiers les plus solitaires & son ame irrésolue flotte dans un abyme de pensées & de desseins.

Enfin il se décide à se rendre aux lieux où le Monarque d'Egypte rassemble ses forces : il veut s'associer à ses armes & tenter encore les hasards de la guerre. Il part sans balancer , &

dirige ses pas vers l'antique Gaza.

Le sentiment de ses blessures devient plus vif & plus profond ; son corps succombe de douleur & de fatigue : mais il ne veut ni quitter ses armes , ni goûter le repos. Tout le jour il continue sa pénible marche : enfin quand la nuit a de son voile obscur enveloppé le monde , il descend , bande ses plaies & cueille les fruits d'un palmier sauvage pour appaiser sa faim.

Ensuite il se jette sur la terre , & la tête appuyée sur son bouclier , il cherche quelque soulagement à ses peines & quelque calme au trouble dont il est agité. Mais toujours ses blessures s'aigrissent , & d'invisibles vautours , le dépit & la douleur , le rongent & le déchirent.

Enfin quand la nuit plus profonde règne seule avec le silence , accablé de lassitude , il ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet , languissant , lui verse avec ses tristes pavots l'oubli de

ses cruels ennuis. Mais pendant qu'il dort, une voix terrible vient tonner à ses oreilles.

» Soliman ! Soliman ! réserve à des
 » tems plus fortunés le repos & ses lan-
 » gueurs : ta patrie , tes sujets gémissent
 » sous le joug de l'étranger , & tu
 » dors ? malheureux , tu dors sur une
 » terre couverte des membres déchirés
 » de tes soldats dont les ombres er-
 » rantes te demandent la sépulture !
 » peux-tu , dans les bras du sommeil ,
 » attendre qu'un nouveau jour éclaire
 » ces lieux témoins de ta honte « ?

Le Sultan s'éveille , il voit un homme courbé sous le fardeau des ans : son corps s'appuie sur un bâton noueux , qui assure & dirige ses pas : » Eh ! qui
 » es-tu fantôme importun qui viens troubler le repos du voyageur ? Que t'importe à toi , ma honte , ou ma vengeance ?

» — Tes desseins , lui répond le vieillard , ne me sont point inconnus :

» plus que tu ne penses , je m'intéresse
» à ton fort. Je viens rendre à ton cou-
» rage émouffé sa pointe & sa vigueur :
» pardonne , Seigneur , à ma franchise
» je ne t'outrage que pour ranimer ta
» vertu.

» Tu veux aller joindre le Monar-
» que d'Egypte ; mais crois-en mes pres-
» sentimens , renonce à un voyage pé-
» nible autant qu'inutile ; bientôt , sans
» toi , ce Prince & son armée se ren-
» dront dans ces lieux. Ce n'est pas-là
» que tu pourras faire éclater , contre
» nos ennemis , ton courage & ton au-
» dace.

» Mais si tu veux me prendre pour
» guide , je te promets qu'à la clarté du
» jour , sans péril & sans combat , je
» t'introduirai dans ces murs qu'assiégent
» les Chrétiens. Là les armes à la main ,
» tu pourras , à ton gré , lutter contre
» les dangers & te couvrir d'une gloire
» chère à ton cœur. Tu défendras nos
» remparts , jusqu'à ce que l'Egyptien

» vienne nous secourir & nous venger «.

Les regards & le ton du vieillard impriment le respect au fier Soliman ; l'orgueil & la colere l'abandonnent : » O mon pere , répond-il , je te suis , je vole sur tes pas ! le meilleur conseil , pour moi , sera toujours celui qui m'offrira le plus de fatigues & de dangers «.

Le vieillard applaudit , & sur ses plaies , que la nuit a rendues plus douloureuses , il verse un baume bienfaisant qui les cicatrise & lui rend sa force & sa vigueur. Déjà le soleil , de ses rayons , avoit embelli les fleurs que l'aurore avoit fait éclore : » Il est tems de partir , dit l'inconnu , le jour éclaire notre route. & nous rappelle aux travaux «.

Non loin delà un char l'attendoit ; il y monte avec le Sultan : sa main , avec adresse , gouverne ses coursiers , les presse & les anime. L'essieu siffle , les roues volent sur la poussière qu'elles

•ffleurèrent à peine : les chevaux haletans font baignés de sueur & blanchissent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux , par un soudain prodige , s'épaissit , se condense & forme un nuage solide impénétrable qui enveloppe le char & le couvre tout entier : pour eux seuls , il est transparent , & de son sein , ils voyent le ciel & tout ce qui les environne.

Soliman fronce le sourcil , des rides s'étendent sur son front , ses regards étonnés contemplent , & la nue , & le char qui fuyent avec la rapidité de l'éclair : le vieillard qui , sur son visage immobile , lit l'étonnement dont son ame est frappée , l'arrache à cette profonde rêverie : il s'agite , il s'écrie.

» O toi , qui que tu fois , qui fais plier
» la nature sous tes loix , & dont l'œil
» pénètre les secrets cachés dans l'aby-
» me des cœurs , de grace , si tes re-
» gards embrassent aussi l'avenir , dis-
» moi , quel terme le ciel réserve aux

» mouvemens qui bouleversent l'Asie ?
 » quelle catastrophe devons-nous atten-
 » dre ?

» Mais dis-moi d'abord ton nom ;
 » dis-moi par quel art tu opères tant de
 » merveilles ? dans le trouble où je
 » suis , si tu ne me rassures , je ne puis ,
 » t'écouter ni te comprendre. Le vieillard
 » sourit : — je puis sans peine satisfaire
 » une partie de tes desirs ; Ismén est mon
 » nom ; je cultive un art ignoré du vulgai-
 » re , & les Syriens m'appellent Magicien.

» Mais que je te dévoile l'avenir , que
 » j'ouvre à tes yeux les annales éter-
 » nelles du Destin , c'est un vœu trop
 » au-dessus du pouvoir d'un mortel.
 » Nous marchons , ici-bas , au travers des
 » malheurs , & des disgraces ; le courage &
 » la raison nous furent donnés pour nous
 » en défendre. Souvent le héros & le sage ,
 » sont les artisans de leur propre ben-
 » heur.

» Le ciel te fit un cœur invincible ;
 » ton bras peut sauver les murs qu'af-

» siège un peuple barbare : il peut ,
 » jusques dans ses fondemens , ébran-
 » ler l'empire des Chrétiens. Viens bra-
 » ver le fer & la flamme ; ose , souffre ,
 » espère & j'augure tout de tes efforts.
 » Cependant, pour te plaire, je te révèle-
 » rai des choses que j'entrevois au tra-
 » vers d'un nuage obscur.

» Avant que l'astre qui mesure les ans
 » ait pendant plusieurs lustres parcouru
 » sa carrière, je vois, ou je crois voir
 » naître un héros dont les exploits fe-
 » ront la gloire de l'Asie : je ne te pein-
 » drai point les arts & l'industrie embel-
 » lissant l'Egypte sous son heureux em-
 » pire ; je ne te peindrai point mille
 » vertus que mes yeux ne peuvent dis-
 » tinguer : mais ce qui doit flatter ta
 » vengeance & suffire à ton cœur, il
 » foudroyera la puissance des Chré-
 » tiens.

» Par un dernier effort , il détruira
 » leur injuste empire jusques dans ses
 » fondemens. Les restes malheureux de

» ces barbares iront chercher un asyle
 » sur un rocher désert qui n'aura que la
 » mer pour défense. Ce héros fera de
 » ton sang ». A ces mots , le vieil en-
 chanteur se tait. Soliman s'écrie ; » heu-
 » reux mortel que le ciel destine à tant
 » de gloire « ! la joie qu'il éprouve est
 mêlée de jalousie.

» Que le sort , ajoute-t-il , soit ou
 » propice , ou contraire à mes vœux ,
 » jamais je ne plierai sous ses caprices :
 » il me verra , d'un front toujours égal ,
 » recevoir ses bienfaits & braver ses
 » rigueurs. L'astre des nuits s'échappera
 » de son orbite , les étoiles seront infi-
 » dèles au cours qui leur est prescrit ,
 » avant que Soliman détourné ses pas
 » du sentier de la justice ». En parlant
 son visage étincelle , & le feu de l'au-
 dace pétille dans ses yeux.

Enfin ils apperçoivent les tentes des
 Chrétiens : quel affreux spectacle s'offre
 à leurs regards ! sous combien de for-
 mes , la mort leur apparoît ! un nuage

de douleur s'épaissit sur les yeux du Sultan; des larmes inondent ses joues. Avec quel dépit il voit ses enseignes, jadis si redoutables, traîner sur la poussière, sanglantes & déchirées.

Les Chrétiens victorieux & triomphans. foulent aux pieds les cadavres de ses amis les plus fidèles & les plus chers, leur arrachent, avec outrage, & leurs armes & leurs vêtemens; d'autres célèbrent les funérailles des leurs, avec la pompe d'un triomphe: plus loin un bûcher s'allume, Turcs, Arabes, mêlés, confondus, sont livrés aux flammes.

A cette vue, Soliman pousse un profond soupir. Le fer, à la main, il s'élance du char & veut fondre sur les ennemis. Mais l'enchanteur le retient, le rappelle & réprime sa téméraire ardeur. Il remonte; ils dirigent leur course vers le sommet de la colline, & le camp des Chrétiens dispaçoit derrière eux.

Ils descendent & le char s'évanouit.

Toujours cachés au fein de la nue, ils prennent sur la gauche un sentier qui les conduit à un vallon.

Au fein d'un dur rocher s'ouvre une grotte obscure creusée depuis plusieurs siècles ; des herbes , des arbuſtes en ferment l'entrée : le Magicien les écarte & ſe courbe pour entrer dans un étroit & ténébreux ſentier : d'une main il ſonde le paſſage , il préſente l'autre au Prince & l'invite à le ſuivre.

» Ciel ! dans quelles ténèbres veux tu
 » cacher ma marche ? s'écrie le Sultan.
 » Mon bras , ſi tu l'avois permis , s'ou-
 » vroit un chemin plus digne de moi.
 » — Généreux guerrier , répond Iſmen ,
 » ne dédaigne point une route que ja-
 » diſ ſe fraya le grand Hérode , ce Roi
 » ſi fameux dans la guerre.

» Il creuſa ce ſouterrain quand il vou-
 » lut donner un frein à ſes ſujets. C'é-
 » toit par ce ſentier que de la tour An-
 » tonia , il paſſoit inviſible dans le tem-
 » ple des Hébreux : c'étoit par là que

» sans être apperçu , il quittoit Solime ,
 » y faisoit entrer ou en faisoit sortir ses
 » foldars.

» Mais de tous les mortels je suis le
 » seul qui connoisse , aujourd'hui , cette
 » ténébreuse & secrette issue : elle nous
 » conduira dans le palais d'Aladin , qui
 » trop alarmé , peut-être des menaces de la
 » fortune , rassemble , en ce moment , les
 » grands de son Royaume & ses plus
 » sages conseillers ; ta présence est né-
 » cessaire pour calmer leurs craintes :
 » écoute , en silence , leurs discours ;
 » quand il en fera tems , tu feras écla-
 » ter ton audace «.

Il dit : & Soliman se traîne sur ses
 pas & s'avance , en rampant , dans ces
 sombres souterrains : cependant la voûte
 s'élargit & s'élève : ils marchent & bien-
 tôt ils ont atteint le milieu de cet an-
 tre obscur.

Le Magicien ouvre une porte étroite ;
 ils montent par des degrés à demi rui-
 nés , sur lesquels un soupirail jette une

leur pâle & incertaine. Enfin du fond de cet abyme , ils entrent dans la salle superbe toute brillante de clarté. Aladin y est assis le sceptre à la main , le diadème sur le front. La douleur dans ses yeux , & réfléchit sur tout qui l'environne.

Du sein de la nue qui le couvre l'invisible Soliman contemple ce comte auguste : il entend le Monarque qui d'un haut de son trône prononce ce terrible discours : » O mes amis ! ô mes fidèles sujets ! le jour d'hier fut pour nous un empire , un jour vraiment fatal , nos espérances sont évanouies ; l'Egypte seule nous reste.

» Mais que cette ressource est ébranlée dans un péril si pressant ! je vous rassemble aujourd'hui pour vous consulter , mander à tous vos conseils : parlez-moi , citoyens à un Roi qui ne veut que la paix & des lumières . Il se tait : un murmure sourd se fait entendre autour de lui , semblable au bruit des vents c

frémissent dans les bois. Mais Argant se lève, & d'un front serein, d'un air audacieux, il commande le silence.

» O Roi magnanime, pourquoi tentes-tu notre courage ? notre situation n'est que trop connue : cependant j'oserai le dire, nous ne devons espérer qu'en nous-mêmes : la valeur brave tout & triomphe de tout : ne cherchons point d'autres armes, ni d'autre appui, & ne mettons à notre vie que le prix qu'elle y met elle-même.

» Ce n'est pas que je désespère du secours de l'Égypte : mon Roi l'a promis, & ce seroit un crime de douter de ses promesses : mais je voudrois dans quelques-uns de tes guerriers, plus de courage & d'intrépidité. Je voudrois que préparés à tous les évènements, ils se promissent la victoire & méprisassent la mort «.

Argant n'en dit pas davantage : sa fierté veut commander aux opinions &

dédaigne de persuader. Orcan se lève
après lui ; un air d'autorité règne dans
son maintien. Né d'ayeux illustres , O-
rcan s'étoit fait un nom dans les co-
bats ; mais uni depuis à une jeune
beauté , entouré d'enfans qui font
joie , ce guerrier dégénéré , n'est plus
qu'époux & pere.

» Seigneur , dit-il , je ne fais point
» blâmer un orgueil qui naît du courage
» & qui s'exhale en paroles , peut-être
» être trop altières. Argant devroit s'en
» doute , devant un Roi & dans un com-
» seil , être moins fougueux & moins
» hardi. Mais l'audace qui règne dans
» ses discours , éclate dans ses actions ;
» ses actions le justifient.

» Mais toi , Seigneur , dont l'expe-
» rience & les ans ont mûri la sagesse ,
» tu sauras modérer un zèle trop im-
» pétueux , balancer avec un danger
» présent une espérance lointaine ,
» juger ce que peut l'ennemi ,
» que tu dois attendre de tes anciens
» remparts.

» remparts & de tes nouveaux ouvrages.
 » La nature & l'art ont fortifié Soli-
 » me : mais les Chrétiens la menacent
 » avec tout l'appareil de la guerre. J'i-
 » gnore ce que le destin nous prépare ;
 » plus près de la crainte que de l'espéran-
 » ce , je redoute le hasard des combats ;
 » je redoute les longueurs d'un siège
 » & les horreurs de la famine.

» Ces troupeaux , ces provisions ,
 » qu'hier ta prudence & la fortune ame-
 » nerent dans ces murs pendant que
 » l'ennemi s'enivroit de notre sang, ne
 » sont que de foibles & peu durables
 » ressources pour un peuple immense :
 » envain l'Egyptien fidèle à ses promes-
 » ses , viendra nous secourir le jour
 » même qu'il a fixé ; ses armes ne
 » pourront nous défendre du fléau qui
 » nous menace.

» Que sera-ce si ce secours est dif-
 » féré ? mais je veux qu'il devance ,
 » & notre espoir, & ses promesses : je

» ne vois point encore la victoire ; je
 » ne vois point encore Solime délivrée.
 » Nous avons à combattre , ce Gode-
 » froi , ces guerriers , qui tant de fois
 » ont battu , dispersé , les Arabes , les
 » Turcs , les Syriens & les Perses.

» Tu les connois , ô généreux Ar-
 » gant ! toi qui si souvent leur as cédé la
 » champ de bataille ; toi qui si souvent
 » n'as trouvé contr'eux d'asyle que dans
 » la fuite. Clorinde les connoit , je les
 » connois moi-même , nos disgraces sont
 » communes : je n'accuse personne , nous
 » avons tous montré ce que pouvoit no-
 » tre valeur.

» Je le dirai ; quoiqu'il s'indigne d'en-
 » tendre la vérité ; quoique ses regards
 » sinistres me menacent de la mort. Un
 » destin inévitable conduit nos enne-
 » mis : ni forcés , ni remparts ne pour-
 » ront arrêter le torrent. Mon zèle pour
 » mon Roi , mon amour pour ma patrie ,
 » sont les seuls sentimens qui m'inspirent ,
 » j'en prends le ciel à témoin.

» Sage Roi de Tripoli , tu as fu
 » obtenir la paix & conserver ton trô-
 » ne ! mais l'inflexible Sultan peut-être
 » en ce moment est étendu sur la pous-
 » sière, ou vil esclave , il gémit dans
 » les chaînes : peut-être exilé , fugitif , il
 » traîne , loin de sa patrie , des jours
 » destinés à une fin plus déplorable. Il
 » auroit pu , par des présens , par des tri-
 » buts , appaiser son vainqueur & sau-
 » ver une partie de ses états «.

Ainsi dans des discours tortueux ,
 Orcan enveloppoit ses conseils : il n'osoit
 dire ouvertement qu'il falloit demander
 la paix & se soumettre aux Chrétiens.
 Le Sultan qu'indignent sa foiblesse &
 ses outrages ne peut plus se contenir :
 » Souffriras-tu , lui dit Ismen , qu'un
 » lâche t'avilisse & te dégrade encore ?

» Ah que ne puis-je , répondit-il ,
 » écarter ce voile qui me cache ! je
 » brûle de colere & de dépit «. Il dit
 & soudain le nuage se déchire & s'é-

vanouit : le Sultan paroît tout brillant de clarté ; sur son front, respirent l'audace & l'orgueil.

» Le voilà , s'écrie-t-il , ce Sultan
 » timide & fugitif ! cette main saura
 » prouver à celui qui m'outrage qu'il
 » est un lâche & un imposteur. Moi fu-
 » girif ! moi qui ai versé des flots de
 » sang Chrétien ! moi qui ai couvert la
 » plaine de morts & qui enfermé au mi-
 » lieu de nos ennemis , y ai perdu jus-
 » qu'au dernier de mes soldats !

» Si ce lâche ou quelqu'autre aussi
 » lâche que lui , traître , à sa croyance ,
 » & à sa patrie , ose parler d'une paix
 » infâme & avilissante , permets , Sei-
 » gneur , que de ce fer je lui ôte la vie.
 » Les agneaux , dans la même bergerie ,
 » habiteront avec les loups , & dans le
 » même nid on verra les colombes &
 » les serpens , avant que les nœuds de
 » la paix unissent sous un même ciel le
 » Chrétien & le Musulman «.

A ce discours, à cet aspect terrible, & menaçant, l'étonnement & le silence règnent dans l'assemblée: enfin avec des regards moins sinistres & plus feteins, le Sultan s'avance vers Aladin : » Seigneur, lui dit-il, ranime ton espoir, » Soliman est avec toi «.

Le Monarque les bras étendus, se penche vers lui : » O généreux ami, » s'écrie-t-il, avec quelle joie je t'em- » brasse ! je ne sens plus mes pertes, » mes allarmes s'évanouissent ; si le ciel » sourit à nos vœux, tu peux du même coup affermir mon trône & relever le tien «. En parlant, il le ferroit dans ses bras.

Il le fait ensuite asseoir sur son trône & lui-même se place à sa gauche. Ismen est à son côté. Clorinde vient rendre ses hommages au héros : les autres la suivent.

Soliman retrouve, parmi eux, Ormusse un des chefs des Arabes, qui dans

le fort du combat , fut par une route secrète , à la faveur du silence & de la nuit , conduire dans Solime la troupe qu'il commandoit & porter des secours & des vivres à un peuple affamé.

Le fier Circassien reste seul en silence à sa place , les regards pleins de dépit & de jalousie. Tel paroît un lion lorsque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à saisir. Mais Orcan morne & pensif n'ose élever sa vue sur le Sulran. Ainsi réunis , le Roi des Turcs & le tyran de la Palestine confondent leur haine & leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon après avoir poursuivi sa victoire & dissipé les débris de l'armée vaincue , a rendu à ses guerriers les honneurs suprêmes : il ordonne que dans deux jours tout soit prêt pour l'assaut. Son air plus auguste & plus terrible menace les assiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante qui , au fort du

combat, avoit donné aux Chrétiens un utile secours , c'étoient les héros qui s'égarèrent sur les pas d'Armide; c'étoit Tancrède avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures , Godefroi les fait appeler ; il n'admet dans sa tente que le solitaire & les plus sages de ses guerriers.

» Racontez-moi , leur dit-il , l'histoire
 » de vos courtes erreurs ; dites-moi comment le ciel vous a rendus à nos
 » vœux & à nos besoins«. La honte & le repentir sur le front , ils tenoient la tête baissée. Enfin le Prince Anglois lève les yeux & rompt le silence.

» Je l'avouerai , Seigneur , séduits
 » par l'amour , enchaînés dans les fers
 » d'une perfide beauté , nous méprisâmes , tes loix & les arrêts du sort :
 » nous suivîmes par des routes inconnues un guide dangereux & funeste.
 » La jalousie & la rivalité nous divisoient & l'enchanteresse , par ses dis-

» cours, par ses regards, nourrissoit no-
» tre haine & nos feux.

» Enfin nous arrivâmes dans les lieux
» où fume encore la foudre vengeresse;
» terre jadis féconde, pays charmant,
» que couvrent aujourd'hui des eaux bi-
» tumineuses & un lac stérile; d'où
» s'exhalent des vapeurs, impures, em-
» poisonnées, qui attestent les crimes
» des hommes & le courroux des
» cieux.

» Sur ces eaux épaisses, le corps le
» plus pésant repose immobile. L'hom-
» me, le fer, la pierre y furnagent
» comme le bois léger: au milieu du
» lac, s'élève un château qu'un pont étroit
» unit à la terre: c'est-là que nous con-
» duisit la perfide Princesse. Tout ri-
» dans ce séjour, tout y respire l'ivresse
» des plaisirs.

» Sous un ciel pur, règne un air dé-
» licieux; les arbres toujours verts ré-
» pendent la fraîcheur & l'ombre sur

» des gazons toujours fleuris : sous des
» myrthes amoureux, coulent des eaux
» claires & limpides : un ruisseau qui
» murmure , le zéphir qui agite le feuil-
» lage , le chant mélodieux des oiseaux ,
» portent dans tous les sens , la mol-
» lesse & la volupté. L'or & le marbre ,
» par mille formes heureuses , imitent
» la nature & l'embellissent.

» Sur ces gazons, sous l'ombrage le
» plus épais , Armide fait dresser une
» table somptueusement servie. Elle of-
» froit tout ce que promet le printems ,
» tout ce que mûrit l'automne , les pré-
» sens de la terre & les productions
» de la mer : cent beautés nous ser-
» voient & prévenoient nos desirs.

» Les discours , le fourire de la per-
» fide , nous enivrent & nous enchan-
» tent : nous avalons à longs traits les
» poisons qu'elle nous verse & l'oubli
» de nous-mêmes. Mais tout-à-coup
» elle se leve : je reviens , dit-elle : en

» effet elle reparoit bientôt, mais avec
 » des regards moins fereins & moins
 » tendres. D'une main elle tient une
 » baguette, dans l'autre est un livre qu'elle
 » lit à voix basse.

» Elle lit, & je sens tout changer en
 » moi ; mes pensées, mes sentimens,
 » mes goûts : soudain je m'élance dans
 » les eaux & je m'y plonge tout entier :
 » mes membres se rapprochent, se réu-
 » nissent, je suis transformé en poisson
 » & ma peau est couverte d'écailles.

» Mes compagnons éprouvent le mê-
 » me sort & jouent avec moi dans le
 » crystal liquide : il ne me reste de cet
 » état qu'un souvenir confus & sem-
 » blable à un songe : enfin elle nous
 » rend à notre première forme : nous
 » étions muets d'étonnement & d'épou-
 » vante ; mais d'un regard plus effrayant
 » elle nous attriste encore & nous menace.

» Vous connoissez mon pouvoir, dit-
 » elle, vous savez que j'ai sur vous un

» souverain empire ! d'un mot je puis
» vous plonger dans une nuit éternelle ;
» je puis d'un mot vous changer , en
» oiseaux , en plantes , en reptiles ;
» vous métamorphoser , en rochers , en
» fontaines , en monstres des forêts.

» Cependant vous pouvez échapper à
» mon courroux en obéissant à mes loix :
» abjurez votre croyance , & pour nous
» défendre , armez-vous contre l'impie
» Bouillon. Tous se révoltent , tous ab-
» horrent ce pacte affreux. Raimbaud
» seul est persuadé : pour nous , elle
» nous jette dans un cachot impénétra-
» ble à la lumière.

» Le sort amène Tancrède dans ce
» funeste lieu : mais bientôt notre pri-
» son s'ouvre & s'il faut en croire les
» bruits qui sont venus jusqu'à nous ,
» Armide , à la prière du Prince de
» Damas , consent à nous envoyer en-
» chaînés & sans armes au Monarque
» d'Egypte.

» Déjà nous étions en marche, quand
 » la Providence nous fit rencontrer l
 » brave Renaud. Ce guerrier qui tou
 » jours se signale par de nouveaux ex
 » ploits, attaque les gardes dont nou
 » sommes entourés, les égorge ou le
 » met en fuite & nous rend nos arme
 » qui étoient devenues les leurs.

» Je l'ai vu, nous l'avons tous vu
 » nos mains ont touché ses mains vi
 » torieuses; nous avons entendu l
 » voix: n'en croyez point de vaines ri
 » meurs, ce héros vit encore: il n'y
 » que trois jours qu'il a quitté son a
 » mure sanglante & brisée & qu'en ha
 » bit de pèlerin, il est parti pour A
 » rioche«.

Il dit: le solitaire lève au ciel ses
 yeux mouillés de pleurs: il change d
 couleur & de visage: quel éclat son
 dain l'environne! pleine de la Divi
 nité, son âme, s'élève jusqu'au li
 jour des immortels: l'avenir se dé

voile à ses regards & sa pensée s'enfonce dans l'abyme des âges & du tems.

Enfin sa langue se délie : d'un ton plus auguste il découvre les secrets cachés dans le sein de l'avenir : à son aspect , au tonnerre de sa voix , tous demeurent interdits & l'écoutent en silence : » Renaud vit encore ! une femme perfide avoit abusé notre crédulité ! il vit & le ciel réserve son jeu- » ne courage à une gloire plus éclatante.

» Ces exploits qui étonnent l'Asie » ne sont encore que les amusemens de » son enfance & les présages de sa grandeur : les années s'écoulent : je le vois braver un mortel impie & dompter son audace ! son aigle arrache Rome & l'Eglise aux ferres d'un impitoyable vautour , & les couvre de ses ailes : il renaît dans des enfans dignes de leur pere.

» Une longue postérité marche
 » ses traces , brise la verge des tyr
 » & le fer des rebelles : la Religion
 » les Pontifes reposent à l'ombre de la
 » bouclier. Abbaisser l'orgueil , soulager
 » les malheureux , protéger l'innocen
 » & punir le crime , voilà leurs desti
 » C'est ainsi que l'aigle de la main
 » d'Est élèvera son vol au-delà des re
 » tes que parcourt le soleil.

» C'est à elle de porter les foudres
 » la guerre : toujours ses ailes trio
 » phantes feront étendues sur le tré
 » des Pontifes : c'est à elle qu'est attac
 » le sort de notre auguste entreprise ,
 » le ciel ordonne qu'on la rappelle
 » ces lieux «.

Par ce discours , le solitaire dissipe
 les alarmes qu'on avoit conçues de
 la mort de Renaud. Tout applaudit : G
 defroi seul est plongé dans une rê
 verie profonde. Cependant la nuit se lève
 & couvre la terre de ses voiles : tous

retirent & vont goûter les douceurs du sommeil. Godefroi seul veille encore ; il n'est point de repos pour les soins dont il est occupé.

Fin du Tome premier.



Stanford University Libraries



3 6105 005 586 057

P
46
.F4
1774
v.1

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

280 DEG 191034
NOV 13 1994

